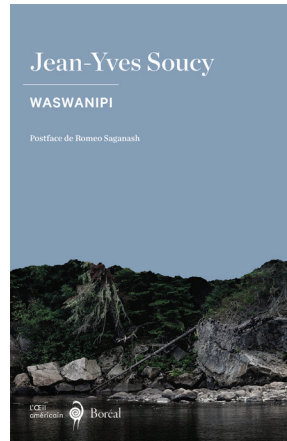
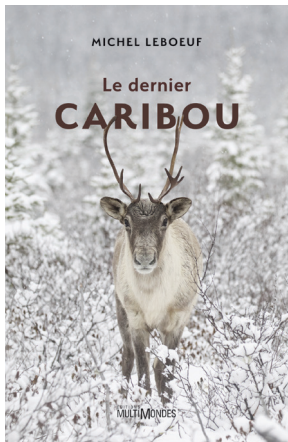


PRINTEMPS 2021

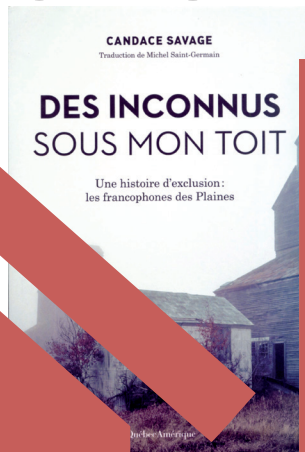
volume xv, numéro 2

# Les Cahiers de lecture

de L'Action nationale



## Habitats et transhumance



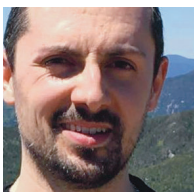
L A P E N S É E Q U É B É C O I S E E N E S S A I S



Printemps 2021  
volume xv, numéro 2

# Les Cahiers de lecture

de L'Action nationale

**Robert Laplante**  
Directeur**Pascal Chevrette**  
Chef de pupitre,  
littérature**Lucia Ferretti**  
Chef de pupitre,  
histoire et culture**Daniel Gomez**  
Chef de pupitre,  
politique**Gabriel Arseneault**  
Chef de pupitre,  
sciences sociales et  
économie**Frédéric  
Morneau-Guérin**  
Chef de pupitre,  
sciences**Sylvain Deschênes**  
Édition graphique,  
révision et coordination  
de la production

## Titres recensés

- 5** JEAN-SÉBASTIEN PILOTTE  
**La retraite à 40 ans. Comment déjouer le système pour atteindre la liberté financière**
- 5** PIERRE-YVES MCSWEEN  
**Liberté 45**
- 7** LOUIS GAUDREAU  
**Le promoteur, la banque et le rentier. Fondements et évolution du logement capitaliste**
- 10** GUILLAUME ASSELIN  
**Bunkers. L'archipel de la peur**
- 11** CANDACE SAVAGE  
**Des inconnus sous mon toit. Une histoire d'exclusion: les francophones des Plaines**
- 13** MATHIEU BÉLISLE  
**L'empire invisible. Essai sur la métamorphose de l'Amérique**
- 15** JEAN-FRANÇOIS CLICHE  
**Fake News: le vrai, le faux et la science**
- 16** CLERMONT GAUTHIER ET STÉPHANE MARTINEAU  
**Propos d'un pédagogue**
- 17** JOSÉE SCALABRINI  
**Revendiquer pour construire. Ma vision du syndicalisme enseignant**
- 20** MARIE-FRÉDÉRIQUE DESBIENS  
**Le premier romantisme au Canada. Entre engagement littéraire et politique**
- 22** MAGALI FAVRE  
**D'Iberville contre vents et marées**
- 23** GUILLAUME DULUDE  
**Je suis un chercheur d'or**
- 25** JEAN-YVES SOUCY  
**Waswanipi**
- 26** MICHEL LÉBOEUF  
**Le dernier caribou**
- 27** GÉRALD BARIL  
**Si près, si loin, les oies blanches**
- 29** JÉRÔME SEGAL  
**Animal radical. Histoire et sociologie de l'antispécisme**
- 30** FRANCE LABELLE  
**Le Refuge des jeunes de Montréal. Trente ans en pays d'itinérance ou La douleur de la soie**
- 31** GILLES SABOURIN  
**Montréal et la bombe**
- 33** FRANÇOIS MORIN  
**Quand la gauche essayait encore. Le récit inédit des nationalisations de 1981 et quelques leçons qu'on peut en tirer**
- 35** JEAN-FRANÇOIS CARON  
**Pandémie. Une esquisse politique et philosophique du monde d'après**
- 36** STÉPHANE LABBÉ  
**Les écrans. Usages et effets, de l'enfance à l'âge adulte**
- 37** VALÉRIE PLANTE ET DELPHIE CÔTÉ-LACROIX  
**Simone Simoneau. Chronique d'une femme en politique**



Les Cahiers de lecture sont publiés par

L'Action nationale

82, rue Sherbrooke Ouest  
Montréal (Québec) H2X 1X3Tél.: 514 845-8533 ou 1 866 845-8533  
revue@action-nationale.qc.caDépôt légal: Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec

ISSN 1911-9372

ISSN 1929-5561 (version numérique)

ISBN PDF 978-2-89070-042-0

Membre de la SODEP  
sodep.qc.ca

## Collaboration

**Françoise Bouffière**  
Orthopédagogue**Micheline Cambron**  
Professeure au département des littératures de langue  
française de l'Université de Montréal**Jean Carette**  
Ph. D.**Mathieu Dufour**  
Professeur, département des sciences sociales, Université  
du Québec en Outaouais**Valérie Gagné-Ouellet**  
Professionnelle de recherche et docteure en biochimie**Valérie Harnois**  
Enseignante, candidate à la maîtrise en éducation,  
TÉLUQ**Chantale Lagacé**  
Professeure de sociologie au Collège Montmorency**Gilles Laporte**  
Historien, Cégep du Vieux Montréal**Maryse Nadeau**  
Adjointe parlementaire de la députée fédérale de  
Frédéricton**Kiana Mahdavi Manesh**  
Conseillère à l'évolution de la gouvernance des ressources  
informationnelles et à l'expérience client  
Fonction publique du Québec

## Éditorial

Tenir les livres loin  
de la prohibition

Chaque époque a ses sensibilités. C'est dire que les pudeurs varient, que ceux et celles qu'elles inspirent ou révoltent ne sont pas toujours les mêmes. C'est aussi dire que les fausses pudeurs meublent tout autant et avec les mêmes variations les arsenaux de la mauvaise foi. En ces matières comme en bien d'autres, le relativisme ne doit pas servir de paravent à l'angélisme.

Les événements qui se précipitent dans le monde universitaire imposent des débats sur la censure qu'il n'est plus possible de minimiser. Quand des universitaires acceptent de mettre au ban des auteurs, qu'ils acceptent de censurer les œuvres et de mettre des livres à l'index, quelque chose pourrit dans la culture. La vertu qui veut faire mourir des livres n'est rien moins que philtre toxique. Peu importe la sensibilité qui l'inspire, l'appel à la prohibition ne peut jamais être tenu pour banal et encore moins être dispensé d'un questionnement sévère de ses justificatifs.

Force est de reconnaître que le militantisme moralisateur et la vie intellectuelle ne font jamais que des ménages tumultueux. Ils troublent le silence des bibliothèques et couvrent trop souvent d'anathèmes ceux et celles qui refusent de répondre aux injonctions et mises en demeure. C'est certainement l'un des effets pervers les plus toxiques de l'invasion et de la dénaturation de l'espace public par les réseaux sociaux. L'injure et le procès sommaire y sont de pratique courante, nourris d'une hargne et d'excès de langage qui donnent souvent froid dans le dos.

Il faut faire face et faire prévaloir non seulement le sens commun et les vertus civiques, mais encore et surtout rappeler les acquis des derniers siècles en matière de liberté de conscience et d'expression. Cela dit, il y a dans l'air du temps des sensibilités qu'on ne doit pas ignorer. Mais il faut s'interdire d'interdire! Il faut tenir les livres loin de la prohibition. Il faut, bien au contraire, les placer – les ramener, le cas échéant – au centre du dialogue social enclenché par le militantisme à propos de causes aussi nobles que celles de la lutte contre le racisme, l'exclusion, etc.

Dans la cité comme dans les bibliothèques, il n'y a pas de place pour l'intimidation. Toutes les causes sont certes plaidables, mais aucune ne saurait justifier le recours à la violence, fût-elle symbolique. En démocratie, les désaccords sont normaux et légitimes. C'est par l'argumentation rationnelle menée dans un cadre défini par le respect mutuel et la tolérance qu'ils peuvent se résoudre et leurs effets s'atténuer ou se neutraliser. Les idéologies victimaires ne doivent pas être vues pour autre chose que ce qu'elles sont: des instruments de persuasion qui tentent de court-circuiter les évolutions et le changement nourris par le dialogue social en ajoutant à la force des arguments les arguments de la force.

C'est une chose inquiétante que la montée en puissance de ces idéologies. L'enfermement dans des catégories étanches qu'elles souhaitent trop souvent promouvoir en déconstruisant sous couvert d'ouverture les conditions de convivialité ne peut conduire qu'à la multiplication des petits censeurs autoproclamés qui se drapent dans une vertu dont ils se pré-

tendent les détenteurs autorisés pour brûler des livres et des réputations. Cette forme extrême du multiculturalisme ne fait pas que multiplier les cloisonnements, elle érige l'ingénierie sociale en mode de construction du bien commun.

Il ne saurait être question de laisser se multiplier les instances et les groupes de pression pour alimenter les manœuvres d'érosion de la délégitimation de l'état de droit en créant des chasses gardées, des sanctuaires d'où peuvent pontifier des bricoleurs qui jouent tantôt de la race, tantôt de la génétique ou de tout ce qui peut devenir matière à néologisme dans le catalogue des phobies pour décréter les voies d'assainissement des mœurs et des institutions.

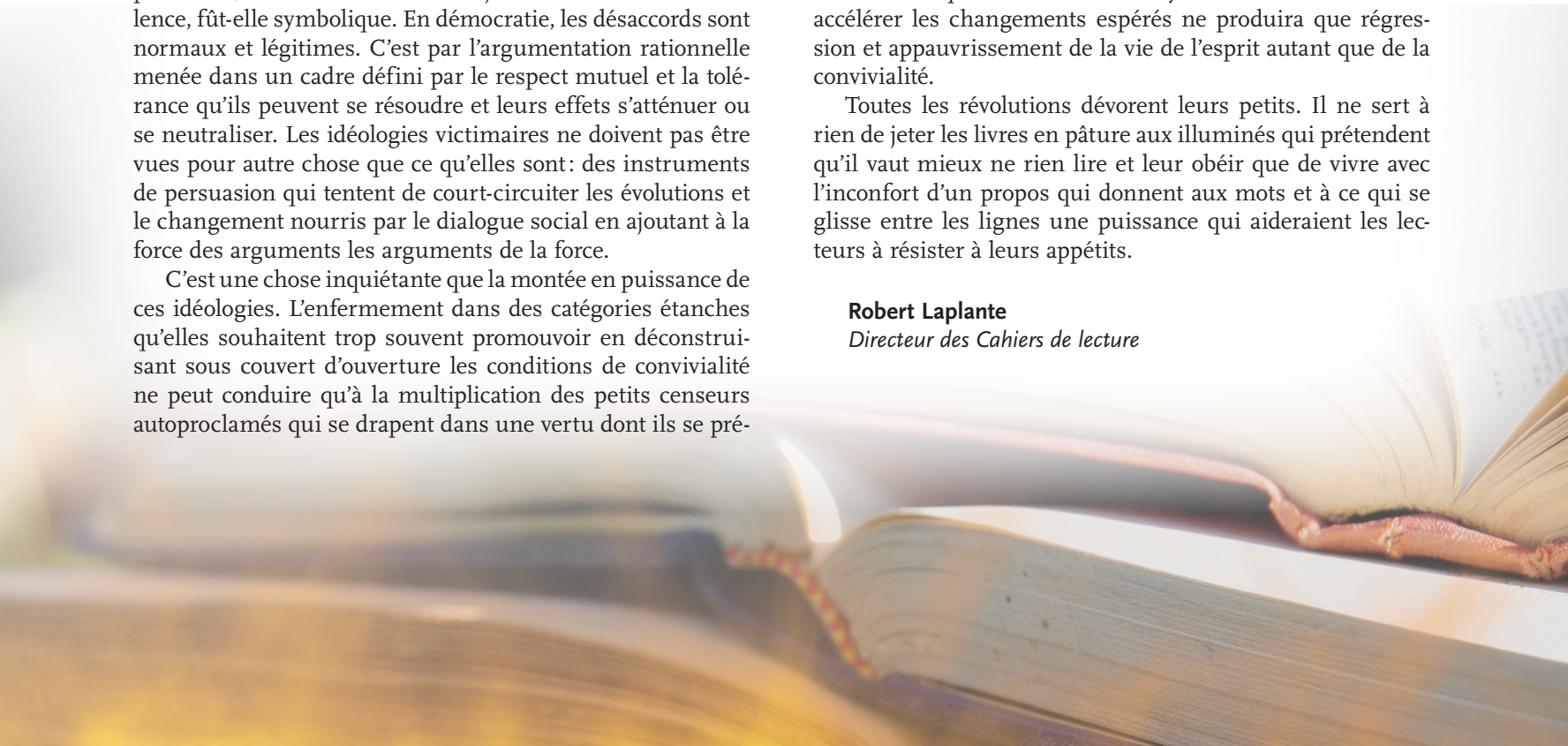
Depuis Gutenberg l'accès aux livres a nourri une révolution culturelle dont les acquis, avons-nous trop longtemps cru, étaient aussi pérennes qu'indiscutables. La discussion est désormais ouverte. Il faut prendre garde qu'elle nous ramène dans des impasses qui ont imposé de très lourds tributs à la culture et à la vie de l'esprit. L'impatience des militants qui désespèrent de voir l'adhésion aux vertus qu'ils prônent se faire trop lente ou rencontrer une résistance qui les heurtent ne doit en aucune manière tenir lieu d'argument pour justifier le moindre compromis sur l'exclusion des œuvres au nom de l'inclusion et la reconnaissance d'une plus grande vertu. Faut-il rappeler que l'enfer est pavé de bonnes intentions?

Le monde est complexe et les mutations en cours ne vont pas arranger les choses. Les raccourcis et simplifications que d'aucuns assèment avec la bonne conscience des éclairés ne sont rien de moins que des matériaux pour construire la noirceur. Le décrochage civique et la désaffiliation institutionnelle sont des problèmes sociaux et politiques qui ne se régleront pas par plus de segmentation, plus de fractionnement et d'enfermement dans des capsules de certitude. La façon de répondre à l'intimidation dont s'autorisent certains promoteurs de la rectitude politique constituée, de fait, un premier test de cohérence de l'action civique pour les défenseurs des institutions et surtout pour ceux et celles qui ont à cœur de les changer pour mieux régler des problèmes que le simplisme et la précipitation ne feront qu'empirer. Le radicalisme qui s'autorise des moyens et méthodes sensés accélérer les changements espérés ne produira que régression et appauvrissement de la vie de l'esprit autant que de la convivialité.

Toutes les révolutions dévorent leurs petits. Il ne sert à rien de jeter les livres en pâture aux illuminés qui prétendent qu'il vaut mieux ne rien lire et leur obéir que de vivre avec l'inconfort d'un propos qui donnent aux mots et à ce qui se glisse entre les lignes une puissance qui aideraient les lecteurs à résister à leurs appétits.

**Robert Laplante**

*Directeur des Cahiers de lecture*



Location d'outils  
**SIMPLEX**

**ENTREPRISE  
FAMILIALE  
QUÉBÉCOISE  
FONDÉE  
EN 1907**

**SIMPLEX.CA**  
**1 800 361-1486**



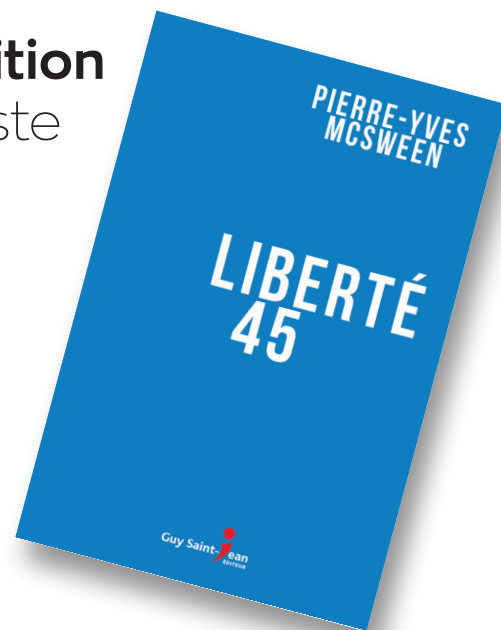
 **LES SOCIÉTÉS  
LES MIEUX  
GÉRÉES**  
Membre platine



## Le rêve de changer de position dans la structure capitaliste

Gabriel Arsenault

Chef de pupitre, sciences sociales et économie  
Université de Moncton



JEAN-SÉBASTIEN PILOTTE  
**LA RETRAITE À 40 ANS. COMMENT  
DÉJOUER LE SYSTÈME POUR  
ATTEINDRE LA LIBERTÉ FINANCIÈRE**  
Montréal, Éditions de l'Homme, 2020,  
224 pages

PIERRE-YVES MCSWEEN  
**LIBERTÉ 45**  
Laval, Guy Saint-Jean Éditions,  
2020, 296 pages

Voici les deux premiers ouvrages québécois visant à présenter l'argumentaire du mouvement FIRE (*Financial Independence, Retire Early*), dont le représentant le plus connu, le blogueur canado-américain Mr. Money Mustache, doit notamment sa notoriété au fait qu'il ait pris sa retraite du génie logiciel à l'âge de 30 ans. Dans les années 1990, on parlait de la liberté 55; les jeunes d'aujourd'hui sont bien plus «ambitieux».

En gros, ce mouvement invite les travailleurs à atteindre la liberté financière en suivant un plan en deux étapes: épargner et investir – typiquement à la Bourse, mais possiblement aussi dans l'immobilier ou dans des entreprises privées. McSween propose d'ajouter une étape préliminaire: viser un haut revenu de travail. En économisant 50 % de vos revenus de travail, en investissant toutes ces économies à la Bourse et en supposant que vos placements jouiront d'un taux de rendement annuel (nominal) moyen de 5 %, Mr. Money Mustache calcule ainsi que vous pourriez prendre votre retraite après seulement 18 ans de travail (Pilotte, p. 70). Pendant les 14 ans de sa carrière, Jean-Sébastien Pilotte explique qu'il économisait chaque année entre 50 % et 60 % de ses revenus de travail, ce qui lui a permis de prendre sa retraite à l'âge de 39 ans. Dans son livre, McSween, qui économise entre 20 % et 30 % de ses revenus de travail, présente le cas de Pilotte, mais aussi celui d'autres adeptes du mouvement qui préfèrent continuer à travailler une fois l'indépendance financière atteinte.

Pilotte et McSween clarifient dans leur livre respectif comment il est concrètement

possible d'épargner autant<sup>1</sup> et d'investir de manière intelligente. Cette recension ne s'intéresse pas à ces aspects techniques de la finance personnelle. Elle s'intéresse plutôt à la signification sociale de ce mouvement dont la réception critique demeure pour le moment assez superficielle.

\*

Écrivant aux débuts du capitalisme industriel, Karl Marx observait que les prolétaires étaient hiérarchiquement subordonnés aux capitalistes à qui ils vendaient leur force de travail. Nous en sommes encore là, la très grande majorité des entreprises étant encore aujourd'hui possédées par les investisseurs, employant (et licenciant) des travailleurs.

Dans ce contexte, il apparaît rationnel pour les travailleurs de vouloir changer de camp. Il me semble que c'est ce que constitue fondamentalement le mouvement FIRE: une invitation aux travailleurs à changer de classe sociale, c'est-à-dire de position dans la structure capitaliste. Il s'agit de s'émanciper du travail afin de tirer plus confortablement ses revenus de son capital.

Comme Marx, les adeptes du mouvement FIRE sont souvent sensibles à la nature exploitatrice du capitalisme. Pilotte rappelle ainsi que le mot «travail» vient du latin *tripalium*, soit un instrument de torture (p. 191). Le travailleur typique y est décrit dans son ouvrage comme un prisonnier soumis à l'enfer du métro-boulot-dodo, au *rat race*, au stress, aux réunions insignifiantes. McSween assimile quant à lui le

salariat à une forme d'esclavagisme organisé (p. 13), le travailleur étant soumis au service de la Machine (p. 9). La formule FIRE semble apparaître particulièrement séduisante aux travailleurs occupant ce que le regretté David Graeber appelait des «bullshit jobs<sup>2</sup>», c'est-à-dire des emplois dont ceux-là mêmes qui les occupent n'estiment pas qu'ils contribuent au bien commun. Typiquement assez éduqués, ces derniers se sentent désabusés par rapport à un marché du travail qu'ils ne croient plus capable de leur fournir une occasion de servir la société en s'épanouissant. Que faire quand on ne croit plus qu'on puisse trouver son bonheur au travail?

La question est difficile. Avant de jeter des pierres aux jeunes retraités qui semblent fuir leurs responsabilités sociales, il faut reconnaître l'importance du problème auquel ils apportent une solution. Le problème est d'ailleurs structurel, le marché de l'emploi comptant un nombre limité de bonnes places. Selon un sondage YouGov, à la question «Votre emploi apporte-t-il une contribution significative au monde?» (ma traduction), 37 % des Britanniques ont répondu par la négative, alors que 13 % n'avaient pas le savoir<sup>3</sup>. En attendant le revenu minimum garanti, l'approche FIRE offre aux travailleurs insatisfaits une voie de sortie.

2 Graeber, David. 2018. *Bullshit Jobs. A Theory*. Simon & Shuster.

3 Dahlgreen, Will. 2015. «37% of British workers think their jobs are meaningless» YouGov.

1 Sur la question de l'épargne, McSween prodigue également de nombreux conseils dans son premier livre à succès, *En as-tu vraiment besoin?* Guy Saint-Jean Éditeur (2016).



suite de la page 5

D'ailleurs, les doléances du travailleur ne se limitent pas aux murs de son cubicule. Son revenu brut est lourdement taxé par les pouvoirs publics, alors que son revenu disponible est agressivement convoité par les marchands de tout acabit. Victime du système, il se retrouve surendetté à travailler toujours plus. Il semblerait que la moitié des Québécois sont à 200 \$ ou moins de l'insolvabilité à la fin de chaque mois<sup>4</sup>.

Le jeune retraité s'émancipe également de ces deux autres fardeaux accablant la classe moyenne. Cultivant la frugalité, il sait résister aux sirènes de la publicité et de la culture consumériste; retirant l'argent de ses placements au compte-goutte, il arrive à esquiver le fisc. Pilotte écrit «je suis assis sur plusieurs centaines de milliers de dollars, mais, étant donné que mon revenu annuel tombe sous le seuil de "faible revenu", je ne paie presque pas d'impôts» (p. 65). McSween le formule plus généralement, invitant son lecteur à être «riche en actif et pauvre en revenus» (ch. 15).

En clair, Mr Money Mustache et ses épigones se basent sur une solide compréhension à la fois du capitalisme et des politiques publiques. Ce qui surprend, c'est que la promotion de leur mode de vie est délestée de toute considération éthique.

Comprenons-nous bien. La frugalité bien comprise renvoie effectivement à une vertu, d'ailleurs déplorablement négligée à notre époque. Pilotte et McSween nous invitent à faire preuve de modération dans nos désirs, de prudence, de prévoyance, de discipline, d'esprit critique, de rationalité dans nos dépenses. Pilotte souligne d'ailleurs les bienfaits écologiques de la sous-consommation. On ne peut que souscrire à un tel programme.

4 Conseiller.ca, «Un Québécois sur deux frôle la faillite chaque mois» 15 octobre 2020

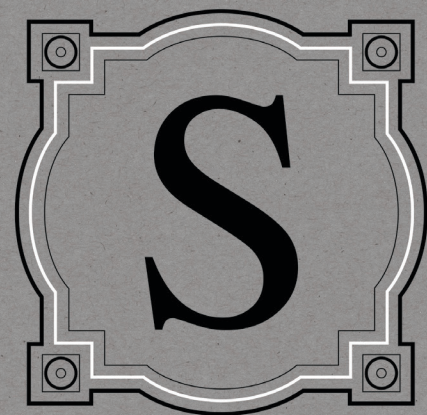
**Comprenons-nous bien. La frugalité bien comprise renvoie effectivement à une vertu, d'ailleurs déplorablement négligée à notre époque. [...] Le mouvement FIRE tente toutefois de concilier l'irréconciliable en embrassant à la fois les marchés boursiers et les valeurs de la simplicité volontaire.**

Le mouvement FIRE tente toutefois de concilier l'irréconciliable en embrassant à la fois les marchés boursiers et les valeurs de la simplicité volontaire. Critiquant l'inanité de notre culture consumériste, Pilotte constate que tout notre système économique, incluant bien sûr les fonds indiciels, «repose sur la hausse perpétuelle de notre niveau de consommation» (p. 64). Plus loin, il conclut toutefois qu'investir dans les fonds indiciels constitue le «placement optimal» (p. 143). En investissant ses épargnes dans des fonds indiciels, il profite donc pleinement de la hausse perpétuelle du niveau de consommation, qu'il a lui-même dû éviter pour être un super épargnant. Autrement dit, le frugaliste est celui qui profite tout aussi bien de sa propre frugalité (épargne) que de la non-frugalité des autres (taux de rendement élevé des placements en Bourse). Concrètement, c'est celui qui nous dit qu'il faut cesser d'acheter des voitures Dodge neuves, épargner, et utiliser cette

épargne pour acheter des actions de Chrysler et s'enrichir grâce aux nigauds qui achèteront des voitures Dodge neuves. C'est celui qui nous dit que les entreprises capitalistes déshumanisent le travail et détruisent la nature, qu'il faut donc se libérer de leur joug

le plus vite possible... pour ensuite en devenir co-propriétaires et espérer qu'elles fassent le plus de profit possible. Envisageant les pays comme des marchandises normales à exploiter, il pratique «l'arbitrage géographique», tentant de profiter simultanément du faible coût de la vie des pays pauvres (en y passant l'hiver, par exemple) et des généreuses politiques sociales des pays riches. En somme, les émules de Mr Money Mustache voient la même exploitation que celle qu'observait Marx, mais au lieu de travailler à y mettre fin, ils travaillent à en profiter personnellement.

Cela dit, ne soyons pas trop durs envers les enthousiastes de la «liberté financière». On ne peut trop leur en vouloir d'avoir trouvé une sortie de l'aliénation au travail. Les frugalistes retraités sont en général de bien petits capitalistes. Ils ne sont pas les inventeurs des travers dont ils profitent. ❖



La librairie du Square

Carré Saint-Louis  
3453 rue Saint-Denis  
Montréal, Québec  
(514) 845-7617  
info@librairiedusquare.com

Outremont  
1061 avenue Bernard  
Montréal, Québec  
(514) 303-0612  
outremont@librairiedusquare.com



## Le logement

à Cashcity

Chantale Lagacé

Professeure de sociologie au Collège Montmorency

LOUIS GAUDREAU

**LE PROMOTEUR, LA BANQUE ET LE RENTIER. FONDEMENTS ET ÉVOLUTION DU LOGEMENT CAPITALISTE**  
Montréal, Lux, 2020, 448 pages

**P**ourquoi le condo a-t-il actuellement la faveur des promoteurs immobiliers dans les grandes villes? Et pourquoi la maison unifamiliale de banlieue s'est-elle imposée comme idéal d'habitat? Comment se fait-il que les évictions consécutives à des rénovations soient monnaie courante dans certains quartiers? Selon Louis Gaudreau, c'est parce que le logement est «encastré dans le mode de production capitaliste», ce qui signifie qu'il participe à la production et à la valorisation du capital. Il s'agit donc non seulement d'un habitat, mais aussi d'une marchandise et ses usages en découlent. Dans cette perspective, au moment où ils sont institués, les exemples précités font partie des «meilleures solutions» pour générer du profit. Gaudreau présente une sociologie historique qui découpe le temps du capitalisme en trois périodes: l'industrialisation, le fordisme et le néolibéralisme. Il y raconte comment seront progressivement affrontées (avec plus ou moins de succès) les contraintes à la valorisation du capital inhérentes à l'investissement dans l'immobilier: coût élevé, long délai de production, fixité, obsolescence, imprévus divers.

L'auteur montre que le logement n'est pas un secteur isolé du social: il se transforme au gré des changements sociaux et contribue à la transformation de la société. Du point de vue de l'auteur, les choix de consommation, de production et de financement, même s'ils sont concrètement portés par des individus, doivent être compris comme le résultat de contraintes sociales. En effet, les options disponibles et les cadres de l'action sont toujours donnés. Bien entendu, certains acteurs ont plus d'influence et de moyens pour définir et transformer le social, mais ils trouvent toujours des conditions favorables et des obstacles à leur action.

Sociologue, professeur à l'École de travail social de l'UQAM, Louis Gaudreau présente ici le prolongement de sa thèse de doctorat en sociologie. Son parcours académique découle d'une implication communautaire dans les questions de logement et d'immobilier. Il participe également aux travaux du Collectif de recherche et d'action sur l'habitat (CRACH) et de l'Institut de recherche et d'informations socioéconomiques (IRIS).

LE LOGEMENT, SOURCE DE PRODUCTION ET DE VALORISATION DU CAPITAL

Il n'y a, en fait, pas «un marché» immobilier, mais bien «des marchés», se distinguant entre autres par les prix, les contraintes à la localisation, la sécurité d'emploi, les salaires. L'ouvrage n'a pas la prétention d'offrir une description empirique exhaustive des formes de logements, mais bien une analyse des transformations de l'économie capitaliste du logement ou des moyens par lesquels celui-ci a été soumis à l'impératif de générer du profit. Il s'appuie sur des formes urbaines typiques pour exposer une logique générale qui prend diverses formes selon les époques et les territoires.

**L'ouvrage doit son titre à trois acteurs emblématiques qui représentent la manière dont le logement est actuellement soumis à la logique de valorisation du capital dans les sphères de la production, de la consommation et du financement.**

L'industrialisation voit l'émergence de «l'habitat minimal ouvrier» puis de la maison unifamiliale de banlieue. Cette dernière devient le modèle de référence durant la période du fordisme, couplée à l'immeuble locatif. La période fordiste verra également les débuts du logement publiquement aidé. Bien que la maison unifamiliale de banlieue y demeure une référence, le moment néolibéral se caractérisera par la formule de la copropriété divise et par une revalorisation de la location qui voit s'installer une double dynamique. D'un côté, les loyers augmentent sous la pression des rénovations et de la gestion par les fonds immobiliers qui recherchent d'abord la rentabilité. De l'autre côté, et en conséquence, de plus en plus de gens sont refoulés dans des logements inadéquats et insalubres, faute de moyens.

La soumission du logement au capitalisme est progressive, de l'industrialisation jusqu'à nos jours. À l'origine, une logique rentière prévaut: l'accès au logement est entièrement déterminé par l'accès à de l'argent qui, industrialisation oblige, provient, pour l'immense majorité, du travail salarié. Cette contrainte pèsera si lourd qu'elle deviendra un obstacle à la logique même de rentabilité, ce qui, fordisme oblige, entraînera l'intervention de l'État, réclamée de plusieurs voix, y compris celles d'industriels. Dans la foulée de la crise



des années 1930, et dans une approche globale de développement économique et social, l'État vise plusieurs problèmes liés aux logements: faibles salaires, logements construits rapidement et anarchiquement afin d'assurer tout juste la subsistance (l'habitat minimal ouvrier), développement non planifié de secteurs périphériques (pour fuir les quartiers industriels), obstacles au profit. C'est une logique organisationnelle qui prévaudra, produisant nombre d'institutions encore connues aujourd'hui: assurances publiques pour couvrir les hypothèques, logements aidés, plans d'urbanisation, accès élargi au crédit, dépersonnalisation du financement, etc. L'État soutiendra, dans une certaine mesure, la production de logements et le contrôle des loyers, mais davantage encore l'accès à la propriété et au crédit. Gaudreau fait bien la démonstration qu'en allégeant la contrainte liée à la logique rentière, loin de freiner le développement du marché, l'État y contribue. Au cœur des politiques de développement économique de l'époque, le logement deviendra un élément clef des interventions soutenant activement le consumérisme, appuyant lui-même le productivisme.

La critique néolibérale de l'interventionnisme étatique mènera à une individuation de la protection sociale et à une vision de soi comme entrepreneur. Dans le même mouvement, les actions entreprises pour rendre l'investissement immobilier plus liquide contribueront à ce que le logement soit de plus en plus considéré comme un actif et non plus seulement comme un habitat. La logique rentière revient donc en force, souvent même chez les petits propriétaires occupants.



## Le promoteur, la banque et le rentier

suite de la page 7

### DES RAPPORTS SOCIAUX PORTÉS PAR DES ACTEURS EMBLÉMATIQUES

L'ouvrage doit son titre à trois acteurs emblématiques qui représentent la manière dont le logement est actuellement soumis à la logique de valorisation du capital dans les sphères de la production, de la consommation et du financement. Gaudreau nous explique comment ils en sont venus à jouer leurs rôles actuels, ainsi que les rapports qu'ils entretiennent entre eux.

Le promoteur est au cœur du « rapport de développement résidentiel », c'est-à-dire de l'ensemble de la construction, de l'appropriation et de l'aménagement du territoire ainsi que de la mise en marché des logements. Autrefois séparées, toutes ces dimensions tendent maintenant à être prises en charge par un seul acteur, qui contrôle ainsi davantage les conditions d'accroissement de la richesse. Il ne faut pas, pour autant, en conclure à l'absence de contraintes. Par exemple, en décidant des critères de financement, les institutions financières interviennent dans le choix des « produits » à mettre en marché. Les promoteurs sont aussi actifs pour influencer les conditions de réalisation de leurs projets, par exemple en intervenant dans les débats sur la réglementation et l'aménagement des territoires.

Le rentier est aujourd'hui au centre du « rapport de consommation résidentielle ». On parle ici des habitudes de vie et des préférences qui guident le choix des logements et les usages qui en sont faits. L'auteur reprend, de manière très utile, la distinction classique entre la valeur d'usage (l'habitat) et la valeur d'échange (la marchandise) et montre que pour certains segments du marché, les deux tendent aujourd'hui à se confondre. En effet, l'idéologie et les conditions de vie néolibérales ont fait en sorte que, même pour les propriétaires occupants, le logement devient autant, voire davantage, convoité pour son potentiel d'investissement que comme résidence. D'où le personnage du « rentier » mis en évidence par le titre. Le rentier, c'est ici l'occupant qui achète une propriété pour se loger, tout en concevant sa maison comme un actif qu'il pourra revendre à profit pour acheter une propriété d'une plus grande valeur ou pour d'autres projets (par exemple, pour financer sa retraite). Mais le rentier, ce n'est pas que le propriétaire occupant. Les fonds d'investissement accaparent aussi une partie – variable selon les villes – du marché immobilier, pour sa stricte utilité d'accroître le capital.

Enfin, le « banquier » soutient la financiarisation, le recours au crédit et établit les critères de jugement sur la solvabilité. Gaudreau raconte ici une passionnante histoire du prêt hypothécaire, celle de la dépersonnalisation et de la massification du recours au crédit pour financer l'achat immobilier. C'est aussi le récit de la transformation de l'endettement en occasion d'affaires.

### LA LOGIQUE NÉOLIBÉRALE PRODUIT LE RAPPORT ACTUEL AU LOGEMENT

L'auteur explique que durant la période fordiste, l'État a beaucoup fait pour étendre le crédit hypothécaire notamment en soutenant les institutions financières par le biais d'une assurance publique éliminant le risque du prêt ainsi qu'en allégeant les conditions faites aux emprunteurs. Un pas de plus est fait en période néolibérale. En effet, ne se limitant plus à assurer aux institutions financières des pratiques de prêts sans risque pour elles, l'assurance publique soutient maintenant une partie des titres financiers créés par la vente des dettes hypothécaires. Une autre manière de dire que l'État diminue le risque associé à la spéculation.

De plus, en phase néolibérale du capitalisme, le désinvestissement de l'État dans la protection sociale et la précarisation du salariat favorisent le recours grandissant au crédit et à l'investissement comme moyens de consommation

et de pourvoi pour l'avenir. Se développe alors l'idéologie du sujet entrepreneurial, invité à vivre sa vie comme s'il s'agissait de mener des affaires et pour qui la sécurité tend à redevenir une responsabilité individuelle. L'injonction à investir pour assurer sa retraite, une éventuelle perte d'emploi ou encore l'éducation supérieure de ses enfants profite grandement à la reproduction du capital. Parce que le logement est maintenant un actif plus accessible, Gaudreau démontre que l'immobilier offre un ancrage matériel à cette idéologie.

D'abord parce que les produits immobiliers eux-mêmes, soit par les petits propriétaires, soit par des fonds d'investissement, sont achetés et vendus pour profit. Ils deviennent des actifs, comme on l'a déjà mentionné. Mais il y a plus. Les dettes hypothécaires sont elles aussi transformées en marchandises qui se négocient sur les marchés financiers. Elles font désormais partie des actifs de plus en plus considérés comme devant se substituer (en tout ou en partie) au filet de sécurité sociale chèrement acquis dans le passé. Comment les dettes sont-elles transformées en marchandises? L'auteur explique très bien le détail, mais, en gros, on regroupe des dettes individuelles ayant des caractéristiques similaires. Chacun de ces regroupements constitue un titre. Ces derniers sont ensuite vendus sur le marché.

En d'autres termes, les institutions financières vendent ce qui leur est dû. Cela permet aux acheteurs de ces titres de récolter des profits à plus ou moins court terme, parce qu'ils peuvent soit encaisser les intérêts ou revendre les titres à plus offrant.

De leur côté, les institutions qui les vendent récupèrent des liquidités afin d'offrir d'autres prêts. Certains de ces titres sont même couverts par une assurance publique qui limite le risque associé à la spéculation. Et l'État, sous la forme d'obligations, participe lui-même à ce marché. En cela, ainsi que par la réglementation, loin de le freiner par son intervention, l'État se trouve, encore une fois, au cœur du développement du marché immobilier.

**L'auteur reprend, de manière très utile, la distinction classique entre la valeur d'usage (l'habitat) et la valeur d'échange (la marchandise) et montre que pour certains segments du marché, les deux tendent aujourd'hui à se confondre. En effet, l'idéologie et les conditions de vie néolibérales ont fait en sorte que, même pour les propriétaires occupants, le logement devient autant, voire davantage, convoité pour son potentiel d'investissement que comme résidence.**



## Le promoteur, la banque et le rentier

suite de la page 8



### UNE DÉMONSTRATION CLAIRE, RATIONNELLE ET EXIGEANTE DU CARACTÈRE SOCIAL DU CAPITALISME

Sans être de lecture facile, l'ouvrage est un modèle de clarté et de structure. L'exposé du cadre d'analyse en deux chapitres sert bien la synthèse sociohistorique. La lecture bénéficiera d'une connaissance au moins élémentaire des courants de pensée mobilisés par l'auteur, la pensée marxienne au premier chef. Autre force, qui tient tant de l'écriture que de la posture intellectuelle, en bon sociologue, l'auteur décrit et analyse la réalité avec sobriété et efficacité. On y sent bien l'engagement du chercheur dans son objet, ne serait-ce qu'en raison de son cadre théorique, mais l'ouvrage se situe résolument sur le terrain de l'analyse. En cela, l'auteur est fidèle à ce qu'il annonce au point de départ, à savoir qu'il porte une réflexion pouvant soutenir l'action, sans lui-même énoncer ce qui doit être fait, bien qu'il livre quelques pistes en conclusion. Il résiste en cela à l'injonction trop souvent faite aux chercheurs de trouver des solutions clef en main ou d'être constructifs, alors que les solutions relèvent du politique.

### LE SOCIOLOGUE ET LA PANDÉMIE

Difficile de lire cet ouvrage sans penser au confinement. Le travail et l'école, ayant lieu principalement hors du domicile depuis l'industrialisation y sont, pour plusieurs d'entre nous, de retour, questionnant ainsi l'aménagement de l'espace et les rapports domestiques. La récupération de cette situation par le commerce est déjà en cours, et l'on voit de nouvelles manières de nous convaincre de consommer liées au logement comme lieu de travail et comme lieu de vacances par exemple. L'habitat devient de plus en plus le lieu même où l'on fait ses achats. Voilà des exemples à petite échelle de l'encastrement du logement dans l'accumulation et la reproduction du capital (ou du logement comme « fonds de consommation » auquel l'ouvrage consacre un long développement).

Au-delà de ces observations quotidiennes, que pense Louis Gaudreau des effets de la pandémie sur le logement? Il a accepté de nous livrer en entrevue quelques pistes de réflexion qui compléteront cette recension. Nous l'en remercions.

Depuis une bonne vingtaine d'années, des efforts sont faits pour remettre en question l'idéal de la maison unifamiliale de banlieue. On tente de convaincre les gens qu'on peut apprécier la vie urbaine dans des ensembles plus densément habités, avec tous leurs avantages : la proximité des services, la possibilité de faire les courses à pied, la diminution des temps de transport, la vie culturelle et sociale, l'effervescence. Bref, un travail culturel a été entrepris pour convaincre les gens d'habiter en

ville, ciblant plus précisément deux segments de la population. Premièrement, les jeunes au début de leur vie professionnelle qu'on invite à « investir » dans un petit logement (par exemple les microcondos) comme levier pour un accès éventuel à une propriété plus importante. Deuxièmement, on courtise les nouveaux retraités, les incitant à se simplifier la vie et à se délester de leur surplus d'espace une fois les enfants partis et la fin de la vie active atteinte. Ce travail est à poursuivre, mais il semblait donner certains fruits, autour de la copropriété divisée principalement.

Ce mode de vie et la proximité avec autrui qu'il suppose deviennent moins attrayants en temps de pandémie. Pour ne prendre qu'un exemple, disposer d'une piscine ou d'un local d'entraînement comporte moins d'avantages lorsqu'ils sont fermés. Sans compter que le télétravail permet l'éloignement et que les grands espaces reprennent de l'importance avec le confinement. Il y a donc un certain mouvement sur le marché, vers les banlieues et même les couronnes plus éloignées. C'est aux dépens des grandes tours d'habitation en copropriété que le mouvement se

**Il y a donc un certain mouvement sur le marché, vers les banlieues et même les couronnes plus éloignées. C'est aux dépens des grandes tours d'habitation en copropriété que le mouvement se fait le plus sentir. Avec pour conséquence que, en dehors de Montréal, à certains endroits, les prix ont augmenté et les offres multiples également.**

fait le plus sentir. Avec pour conséquence que, en dehors de Montréal, à certains endroits, les prix ont augmenté et les offres multiples également. Et, bien qu'il ne s'agisse pas d'un phénomène de masse, ce n'est pas non plus anecdotique; le phénomène est de mieux en mieux documenté, tant par les journalistes que par les firmes et les courtiers qui suivent le marché.

Malgré ce qui vient d'être dit, les prix restent élevés dans le marché immobilier montréalais. On pensait que les pertes d'emploi et l'incertitude économique allaient faire baisser les prix. Et contre toute attente, cela ne s'est pas produit. Pourquoi? C'est encore difficile à expliquer en détail. Le rapport spéculatif ordinaire à l'habitation (le fait que l'habitat soit vu comme un actif, même par les petits propriétaires occupants) semble exacerbé. Or, qui sont les acheteurs? Bien entendu, les professionnels du domaine et les grands propriétaires. Mais pas seulement. À Montréal, par exemple, beaucoup de petits propriétaires se servent de la plus-value de leur logement pour acquérir des propriétés plus coûteuses. Les acheteurs sont ceux qui possèdent déjà des actifs et souhaitent en augmenter la valeur. Ce qui pourrait restreindre encore davantage l'accès au logement pour les autres.

Louis Gaudreau précise bien qu'il est impossible de tirer des conclusions concernant un événement en train de se produire et encore plus de prédire l'avenir. Plusieurs faits observables sont nécessairement mal documentés. Il faudra se donner le temps d'avoir plus d'information avant de conclure. Par ailleurs, on ne sait pas s'il s'agit de phénomènes durables ou passagers et il est impossible de le savoir. Le chercheur a donc de longues années de travail devant lui. Pour notre plus grand intérêt. ❖





## La tentation de l'enfermement

Françoise Bouffière  
Orthopédagogue

GUILLAUME ASSELIN

### BUNKERS. L'ARCHIPEL DE LA PEUR

Montréal, Nota Bene, collection  
Penser avec les mains, 2020,  
270 pages

Voici un essai fascinant, né d'une idée simple: nos structures de sécurité érigées pour nous protéger des dangers prennent des proportions démesurées qui nous empêchent d'accueillir la vie. Cette idée, l'essayiste la décline sous tous les modes et tous les temps avec un style fluide qui éclaire «notre humaine difficulté à se mettre à nu et à aller à la rencontre de l'inconnu sans ressentir le besoin d'interposer entre le réel et soi une infinité d'écrans et de structures qui en travestissent et en obscurcissent la nature» (p. 10). Guillaume Asselin explore nos refuges en s'appuyant sur la littérature: des romans ou des films, tous analysés dans le but de comprendre le sens du syndrome d'enfermement.

Sans nier qu'il soit naturel pour les humains d'assurer leur survie, l'auteur dépeint au début de son essai un Robinson Crusoé, «qui s'entête, pendant des années, à construire, à organiser, charpenter, cimenter» pour mieux se protéger (p. 19), le livre de Daniel Defoe se donnant à lire «comme un manuel à l'usage des fabricants de forteresses» (p. 20). À la fin de l'essai, en guise de porte de sortie, il oppose au Robinson de Defoe celui de Michel Tournier (*Vendredi ou les limbes du pacifique*) soit un naufragé qui délaisse ses murs pour jouir de l'existence telle qu'elle s'offre à lui.

Le syndrome d'enfermement est défini sous trois dimensions qui structurent l'ouvrage: le politique, le social et le psychique. Politique, l'enfermement devient emmurement à coup de tonnes de béton, de kilomètres de barbelés ceinturant des territoires interdits aux étrangers. Sans nier la nécessité des frontières, l'auteur constate que les murs se multiplient entre les pays: «De la petite dizaine de murs que l'on comptait au lendemain de la Seconde Guerre, on est passé à près de 70, dont les trois quarts ont été construits dans la foulée des attentats du 11 septembre 2001, à raison d'une nouvelle annonce par trimestre.» (p. 27) Il se réfère du même coup au roman de Jean-Christophe Ruffin, *Globalia*, nous amène sous une cloche de verre dans un monde où tout est prévu, calibré à en mourir d'en-

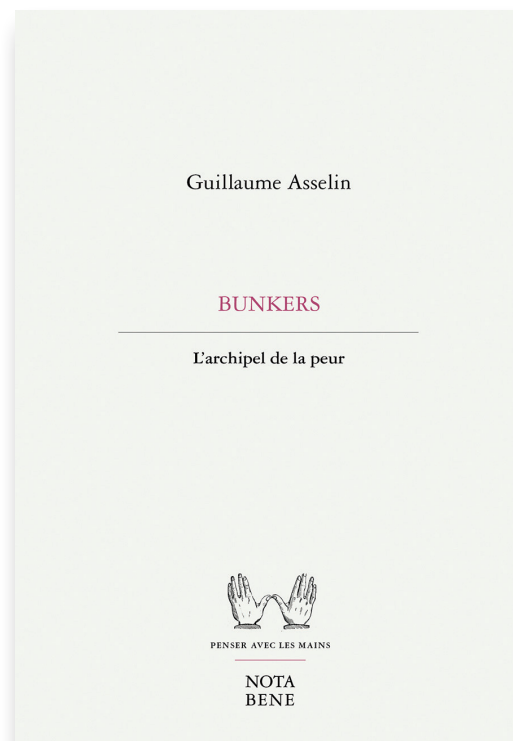
nui. Sous terre, les bunkers s'enfouissent de plus en plus profondément pour contrer la peur que font planer les guerres nucléaires, bactériologiques, ou chimiques. Des *fictions* nées de cette peur (dont *Le Silo* œuvre de Hugh Howey) s'enracinent dans la réalité beaucoup plus qu'on le croit, nous dit-il. En effet, on compte, aux États-Unis «plus de 200 silos à missiles hérités du temps de la guerre froide» et «au milieu du Kansas, il a été construit un gratte-ciel inversé d'une capacité de 70 occupants avec tout le confort imaginable et toutes les mesures de sécurité

**Pour surmonter la peur qui conduit au bunker, il faut descendre jusqu'au noyau dont elle origine, s'engager corps et âme en suivant la vie là où elle nous mène, telle qu'elle est dans l'instant, en s'ouvrant à l'expérience, à la nouveauté, à l'inconnu donc! C'est la porte de sortie offerte par l'essayiste.**

possibles» (p. 64).

Socialement, l'enfermement est une mine d'or pour une société de consommation qui sait y répondre. Dans une critique du *cocooning*, l'auteur évoque «cette conversion du condo en casemate [...] qui apparaît, à maints égards, comme un système immunitaire à degré d'étanchéité variable, auquel on confie la tâche de filtrer les sollicitations extérieures» (p. 88). Le lecteur de *Bunkers* aura du mal à entrer chez IKEA sans penser à Guillaume Asselin qui qualifie son fondateur de «promoteur du nouvel évangile domiciliaire». La critique est féroce. Là encore, l'essayiste ne nie pas le besoin d'aménager son appartement pour en faire un lieu accueillant; ce qu'il déplore c'est qu'on puisse «se définir à travers son décor en cherchant, comme le narrateur de *Fight Club* et les groupies d'Ikea, l'ensemble de salles à dîner le mieux à même de définir sa personnalité» (p. 85).

Notre société a l'art d'amalgamer l'être et l'avoir. Nous le savons tous, mais Guillaume Asselin développe ici diverses idées fort intéressantes à savoir qu'«aménager notre ameublement de façon un peu trop obsessive masque la négligence dont on se rend coupable à l'endroit de notre âme qu'on ne sait précisément plus habiter» (p. 85). L'essayiste se réfère par la suite au film, *Panic Room* réalisé par David Fincher. Il en fait l'emblème de «la séquestration que l'on s'impose à soi-même dans la crainte de l'autre et des prétendues menaces du



dehors» (p. 95). Les radios-poubelles ne sont pas en reste dans l'art d'alimenter nos peurs, renforçant le besoin de protection pour tous ceux qui ne l'ont pas en eux. L'invitation à la pensée unique qui y est propagée est un enfermement de plus: intellectuel cette fois.

D'autres lieux, d'autres bunkers, telle «L'église cathodique», nous tiennent captifs, cyberdépendants aux jeux vidéo et à tous les GAFA de ce monde. Asselin a des mots durs justes à leur endroit quand il parle de «solitudes agrégées» et d'aliénation. Rivés sur nos écrans, le corps s'estompe. En reprenant une idée centrale du psychanalyste Didier Anzieu, «à savoir que le refoulé, c'est le corps, un corps sensoriel et moteur», Guillaume Asselin dénonce cette mort du corps au profit des technosciences. Il conclut son chapitre par cette sinistre constatation: «trois siècles de pensées mécanistes auront suffi à amputer l'Homo faber de son ascendance de sang, de nerfs, de souffles, de chaleur [...] pour se voir faire naufrage et s'ajouter à la longue liste des espèces en voie d'extinction, au rang des bêtes qu'il a lui-même condamnées» (p. 118).

Sur le plan psychique, l'enfermement est plus subtil, mais aussi néfaste. L'auteur l'aborde sous différents angles: «Le refuge de la maladie», «La cuirasse caractérielle» et «Le for intérieur». C'est Hans Castorp, personnage central de *La montagne magique*, de Thomas Mann, qui est choisi pour illustrer ce que peut être la tentation du repli dans la maladie. Dans «L'enfermement caractériel», l'essayiste mène un réquisitoire contre tous ceux qui se tiennent à l'écart de la vie et de ses vicissitudes. Il convoque alors Friedrich Nietzsche et Fédor Dostoïevski dans *L'homme du sous-sol*, personnage qui ne veut pas du bonheur, refuse de se soigner, se terre avec ses livres. Ces «cuirasses



## Les fantômes de la Saskatchewan

Robert Laplante

Directeur des Cahiers de lecture

CANDACE SAVAGE

### DES INCONNUS SOUS MON TOIT. UNE HISTOIRE D'EXCLUSION : LES FRANCOPHONES DES PLAINES

Montréal, Québec Amérique, 2020,  
287 pages

**N**ative des Plaines, Candace Savage s'installe à Saskatoon dans un quartier où la maison qu'elle acquiert a été bâtie par Napoléon Sureau dit Blondin. Dans ce quartier très *british* de sa ville, cela lui semble une curiosité, voire une anomalie. Elle en sera d'autant plus intriguée qu'au cours de travaux de rénovation les cloisons abattues lui révèlent des coupures de journaux, des cahiers d'écoliers et autres débris qui s'imposent à son esprit comme autant d'intrigues qu'elle entreprend de résoudre. Elle les abordera d'abord en consultant les ouvrages de généalogie, puis, une entrée la conduisant toujours plus loin de Saskatoon dans l'espace et dans le temps, sa curiosité l'entraîne dans une entreprise de reconstitution de l'histoire de cette famille.

Qui étaient donc ces Blondin au patronyme assez fréquent chez les Métis? Ce Napoléon l'est-il lui-même ou est-il apparenté à l'un de ses homonymes qu'une brève recherche sur internet lui a fait repérer chez les Métis? Comment cette famille a-t-elle abouti là dans les Prairies? Passant d'une anecdote relevée dans les archives locales, à un témoignage glané au fil des contacts avec le voisinage et finalement en se lançant dans des investigations plus poussées dans des sources savantes, voilà que l'auteure s'aventure dans une histoire de sa province natale qu'elle ne connaissait pas. Elle en livre un récit mené par touches successives, alternant de la petite à la grande histoire, découvrant non sans candeur parfois, que les points de jonction entre l'histoire et la biographie peuvent révéler comme un condensé de ce que le Canada a été. Et de ce qu'il est dans sa nature profonde, le lecteur sera-t-il amené à conclure en refermant l'ouvrage avec une conclusion que l'auteure ne parvient guère à tirer de sa propre recherche.

Enfant du trudeauisme, l'auteure est francophile et c'est avec une telle vision du Canada qu'elle fera son parcours de l'histoire de cette famille. Elle revisitera les lieux de naissance des premiers contingents de colons français, retracera les ancêtres Blondin en Nouvelle France et suivra le parcours que les malheurs de la Conquête leur

infligeront. Empathique et compatissante, Savage retrace l'errance de ces Canayens en relatant les principaux événements de la grande histoire de la dépossession pour donner le contexte des déplacements familiaux et des malheurs qui déporteront les Blondin du Québec à Penetanguishen, en Ontario, et de là vers l'Ouest dans la Saskatchewan de colonisation.

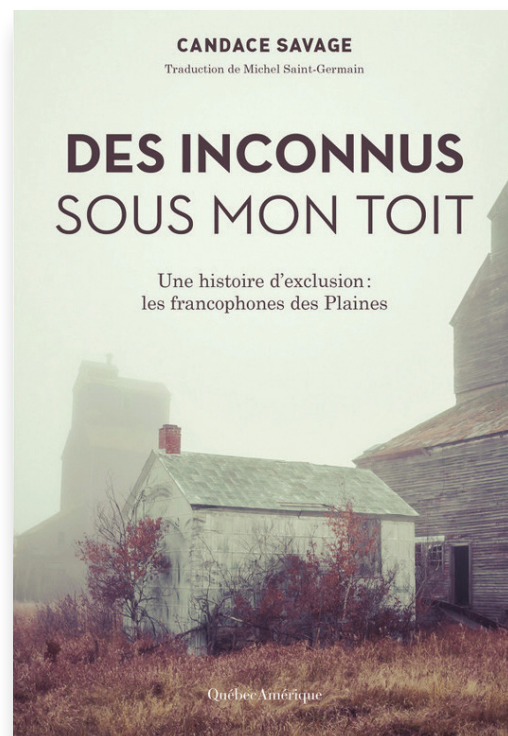
---

**Elle en livre un récit mené par touches successives, alternant de la petite à la grande histoire, découvrant non sans candeur parfois, que les points de jonction entre l'histoire et la biographie peuvent révéler comme un condensé de ce que le Canada a été. Et de ce qu'il est dans sa nature profonde, le lecteur sera-t-il amené à conclure en refermant l'ouvrage avec une conclusion que l'auteure ne parvient guère à tirer de sa propre recherche.**

---

C'est une histoire de misère que celle de cette famille qui ne connaîtra que déracinements successifs, pauvreté et mépris de ses droits aussi bien que de ses origines et son identité. La condition de colon en ces années n'était pas facile, mais elle a carrément été un calvaire pour le plus grand nombre des Canadiens français qui ont cru ou tenté de faire accepter qu'ils pussent être chez eux dans ces terres. Dans cette lignée Blondin comme dans des milliers d'autres tout a toujours été à recommencer jusqu'à ce que le mépris finisse son œuvre et arrache aux épuisés le consentement à l'assimilation, le reniement de leur langue et de leurs origines. C'est le cas dans la famille des bâtisseurs de cette maison. *No french in this house* (p. 77), telle est la conclusion de l'aventure colonisatrice. La saga des Blondin n'aura été que la relation du parcours de l'assimilation, de la survivance sous le mépris et les vexations. Les anecdotes familiales lui ont ouvert une fenêtre sur l'histoire qu'elle ne connaissait pas.

Une histoire que l'auteure place et interprète toujours sous le signe de l'intolérance. Tout son récit en est traversé. Candace Savage découvre avec effarement que «La société à laquelle j'appartenais reposait sur la xénophobie et le racisme» (p. 243). À chaque épisode de l'aventure de cette famille, correspond, constate-t-elle, un moment de privation de droits, de vexations, le déploiement d'une politique conçue pour nier la présence et l'existence françaises en



ces terres. Les vies qu'elle recompose sont marquées par l'emprise des orangistes sur la Saskatchewan naissante et qui scandent *Keep Canada british*. Elle-même fille de colons immigrés, elle n'a pas de mal à saisir ce qui s'est joué dans les luttes pour éradiquer les papistes et les droits du français et ce que cela impliquait d'imposition d'un ordre pour faire des colons de loyaux sujets de la Couronne.

Le mépris était la règle, la démographie et l'impitoyable loi du nombre faisait le reste. Les manœuvres sournoises, les dénis de droit, le racisme ouvert, tout cela l'auteure le constate avec dégoût. Son récit traduit bien ce que cela pouvait signifier dans la vie des familles, ce que cela a structuré dans les rapports ethniques, en particulier entre les Métis et les Canadiens français, cousins dans le malheur et l'exclusion.

L'hypocrisie suinte entre chacune des pages où l'auteure débusque les manœuvres des politiques du «trop peu, trop tard» pour saper les bases des maigres concessions obtenues de haute lutte. Une anecdote entre mille : l'enseignement du français qui finit par être toléré à hauteur d'une heure par semaine au primaire, pour un cours optionnel de grammaire qui est donné en anglais! De telles pratiques ne sont pas le fait d'une poignée d'illuminés, il s'agit bel et bien d'une orientation collective, d'un mouvement profond de la société, un fait qui démarque la Saskatchewan à l'échelle du Canada. Les loges orangistes quadrillent la société : «il y avait des sections dans 230 collectivités et un réseau d'influence tentaculaire qui s'étendait à tous les recoins, jusqu'aux plus obscures alcôves du pouvoir, ou peu s'en fallait» (p.188). Autant dire que le terrain était plus que favorable pour accueillir avec ferveur les zélotes américains du *Ku Klux Klan* qui vont traverser la frontière.



## Bunkers

suite de la page 10

caractérielles» sont définies comme un mécanisme de défense du moi qui aurait pour but d'éviter de sentir le corps. La cuirasse peut également avoir pour but de se protéger du corps d'autrui susceptible de nous infecter. À ce sujet, Guillaume Asselin nous renvoie habilement à cette nouvelle de Tchekhov, *L'homme à l'étui*, *Bièlikov*, ce professeur de grec ancien qui peut sortir de chez lui seulement s'il est enveloppé de la tête au pied, montre, canif et autres accessoires compris. C'est toute l'organisation de sa vie qui est encadrée au quart de tour pour éviter qu'il se passe quelque chose. La rationalité, l'intellectualisme à outrance, sont aussi des formes de rigidité. Guillaume Asselin le démontre en analysant le Roquetin de Jean-Paul Sartre, personnage clé de *La nausée*, homme enfermé dans sa tête, pensant le monde pour éviter d'y toucher, préférant discourir derrière les vitres d'un café au lieu de voir le réel.

Le chapitre «Le for intérieur» plonge le lecteur dans le mysticisme et la psychanalyse en offrant une rencontre avec Thérèse d'Avila à travers ses écrits. Du bunker au château fort, du château fort au for intérieur, il n'y a pas grandes différences, sauf que la logique du bunker s'inverse. Il ne s'agit plus ici de se protéger de l'extérieur, mais d'atteindre le plus grand oubli possible de soi

jusqu'à l'extase. En effet, si l'homme du bunker, très attaché à lui-même, s'inquiète de sa personne au risque de vivre comme un mort, la sainte, elle, recherche le détachement parfait au risque de mourir à elle-même dans l'extase bien loin de «l'étroit de sa vie»! Plus de défiance vis-à-vis de l'extérieur, mais un acharnement à armer la volonté, à forger l'âme. Heureux rapprochements de l'essayiste entre «s'abandonner à la volonté divine» et «céder l'initiative à l'inconscient comme à une intelligence supérieure [...] chargée de nous initier à cette ampleur que nous sommes sans le savoir» (p. 225). Pour surmonter la peur qui conduit au bunker, il faut descendre jusqu'au noyau dont elle origine, s'engager corps et âme en suivant la vie là où elle nous mène telle qu'elle est dans l'instant, en s'ouvrant à l'expérience, à la nouveauté, à l'inconnu donc! C'est la porte de sortie offerte par l'essayiste.

*Bunker L'archipel de la peur*, est une invitation «à renverser les clôtures, ouvrir les portes, briser la toiture, faire circuler l'air afin que l'humanité se souvienne à nouveau de l'ouvert» (p. 11). C'est également une invitation à revisiter la littérature. ❖



## Des inconnus

suite de la page 11

Les encagoulés vont rapidement se canadianiser: les politiques d'immigration WASP n'ont pas laissé passer beaucoup de noirs, alors il faudra bien trouver des victimes de substitution. Les orangistes ne tarderont pas à désigner les papistes et très rapidement les convergences se feront avec une évidence assez forte pour donner au Klan 25 000 membres et une force de frappe pour faire la chasse dans tous les domaines de la vie communautaires, tantôt avec simple grossièreté, le plus souvent avec une effronterie et une violence pas toujours seulement symbolique. Le mouvement conservateur canadien trouve dans cette convergence sa matrice puissante et féconde. Non pas omnipotente, mais assez forte pour contrebalancer les tensions sociales qui vont faire naître le socialisme agraire et l'ancêtre du NPD. Les politiques audacieuses du CCF ne franchiront pas les lignes dressées par les puissances d'éradication du français et les lois scolaires iniques, les règlements municipaux et autres conventions de la vie communautaires resteront plus ou moins ouvertement ségrégationnistes.

*Des inconnus sous mon toit* reste très certainement un effort d'honnêteté intellectuelle et tout au long de ses pages Candace Savage regarde la vie des Blondin telle qu'elle a été possible dans ces terres hostiles. Elle découvre ce que signifie la survivance et les

divers portraits qu'elle livre ne manquent pas d'être touchants. Il n'y a pas de sensiblerie même si pointe parfois une certaine condescendance que lui dicte sa grille d'interprétation. En effet, l'histoire laide qu'elle découvre est à ses yeux celle de l'intolérance. C'est une suite d'épisodes honteux devant lesquels elle ne détourne pas les yeux, mais dont elle ne parvient pas à saisir les effets structurels.

Dès lors qu'il est question de lois et d'institutions, ce n'est plus seulement d'intolérance qu'il s'agit, mais bien d'oblitération, de construction d'un régime, de déploiement d'une logique constitutive. Le Canada orangiste et nostalgique de l'Empire qu'elle découvre, on la sent contente de l'avoir vu se faire battre en brèche par le multiculturalisme. C'est son pays, après tout:

Ce n'est pas un palais rempli de merveilles; en fait, c'est une bicoque délabrée, qui a besoin de beaucoup d'amour. [...] Et il est bon, si bon de s'asseoir ensemble et de partager nos expériences. Les histoires sont des choses vivantes. Elles transcendent les frontières et les divisions; elles cherchent un terrain d'entente. Dans notre maison d'histoires, il y a de la place pour tout le monde (p. 243).

Une fin édifiante pour un récit assez convaincant pour faire voir que cette histoire laisse le Québec et les Canadiens français dans une maison de renoncement. ❖

## Le soft power américain

Daniel Gomez  
Chef de pupitre, politique

MATHIEU BÉLISLE

### L'EMPIRE INVISIBLE. ESSAI SUR LA MÉTAMORPHOSE DE L'AMÉRIQUE

Montréal, Leméac, 2020, 236 pages

« Est-ce que ce sont les jeunes Américains qui rêvent d'être Chinois ou les jeunes Chinois qui rêvent d'être Américains? » Indubitablement, selon Mathieu Bélisle, ce sont les jeunes Chinois, et même le monde entier, qui aspirent à devenir Américains et le deviennent même. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, l'idée du déclin de l'« empire » était partagée par un nombre grandissant d'observateurs tel le cinéaste Denys Arcand, cité amplement par Bélisle. Pour le cinéaste québécois ce déclin devait être suivi d'invasions barbares, d'une chute et finalement aboutir à un âge des ténèbres.

Bélisle est beaucoup plus nuancé et soutient que ceux qui misent sur « la chute prochaine de l'empire américain » se trompent lourdement. Cet empire se métamorphose; il s'établit au cœur de notre existence, de nos pensées et de notre imagination: « [...] le monde est aujourd'hui en train d'absorber l'Amérique, de la métaboliser, comme on dit d'un corps qui assimile un autre corps et en retient les qualités ». Il devient invisible, mais n'en agit pas moins. Nous serions alors tous les sujets invisibles et inconscients d'un empire, invisible lui aussi.

Depuis la Deuxième Guerre mondiale, les États-Unis ont imposé leur pouvoir partout en investissant les organisations et les réseaux existants dans le monde. Grâce à leur pragmatisme et à leur capacité d'adaptation, ils se sont ajustés à toutes les circonstances et tous les modes de vie. Ils sont devenus un empire informel qui résiste mieux à l'épreuve du temps. Cela passe « par le pouvoir des images et des discours, des histoires et des rêves qu'ils dispensent, et plus encore, par le pouvoir des innombrables réseaux qu'ils déploient sur le monde comme autant de filets (ou de *webs*), qui l'enserrent et le retiennent, le nourrissent et le traversent » (p. 20).

Toute la thèse de Bélisle est là. L'essayiste, c'est ainsi que se présente ce professeur au collège Brébeuf à Montréal, voit le monde actuel de cette façon; il soutient cette hypothèse à l'aide de cinq textes de réflexions mêlant des analyses, des commentaires, des réflexions, des anecdotes et même son vécu familial.

Un essai assez libre finalement avec un point central: la métamorphose de la domination américaine sur la planète. Ouvrage bien documenté, mais qui manque cruellement de structure méthodologique, c'est le moins qu'on puisse dire. Débordant d'imagination diront certains. L'essai a cependant été bien accueilli par les critiques. Personnellement, je trouve qu'il se situe dans la suite des théories « post » quelque chose: post-industrielle, post-moderne, post-nationale qui, chacune à sa façon, prophétise l'avènement d'une société et d'une domination dépassant l'industrialisation et la modernité classique.

**Un évènement américain est devenu mondial sans que l'on s'en rende compte. Cela illustre la nouvelle forme de domination américaine: l'invisibilité. Toujours avec cette idée d'« invisibilisation » de la domination, Bélisle survole plusieurs événements qui ont marqué la société américaine ces dernières années**

L'humanité tout entière se trouverait aujourd'hui engagée dans un devenir américain dont personne n'a encore vu la fin. On voit là une allusion à l'idée de « soft power » dont *Les Cahiers de lectures* avaient parlé il y a déjà quelques années à l'occasion du compte rendu de l'ouvrage de Barthélémy Courmont, *Chine, la grande séduction. Essai sur le soft power chinois* (2009). Cette nouvelle forme de domination, américaine cette fois, passe par l'intermédiaire du GAFAM (Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft) qui constitue le « vrai capital » actuel; toutes créatures américaines qui permettent à la nation américaine de renforcer son emprise sur le monde. L'auteur souligne que les États-Unis demeurent la seule entité politique ayant les moyens de convoquer les cinq grands patrons des GAFAM en même temps en étant assuré qu'ils vont tous se déplacer. Ainsi, grâce à une immense nébuleuse informatique, ce pouvoir « doux » abolit les dernières frontières qui lui résistent et peut faire de la planète un espace disponible offert à son initiative.

Le professeur désire quant à lui se désengager de ce « devenir américain » pour ne pas s'effacer devant une américanisation insidieuse et invisible. Il veut, dit-il, préserver sa « fragile singularité » et se défendre contre des forces qui l'invitent à « jouir et à consommer ». Pour atteindre ces objectifs, il ambitionne rien de moins que « viser le cœur de l'empire », de s'approcher au plus près de

Mathieu Bélisle

### L'empire invisible

Essai sur la métamorphose de l'Amérique



LEMÉAC

son pouvoir, de « prendre la mesure de ce qu'il est et de ce qu'il n'est pas... » (p. 38) Ses textes de réflexion tentent de dresser une image de l'immense place qu'occupe dans nos vies cet empire invisible.

Le 11 septembre 2001, date de l'effondrement des tours du World Trade Center, marque une date importante dans l'imaginaire de Mathieu Bélisle. S'inspirant de l'exemple du cinéma américain, il nous dit que ce jour-là, la fiction a dépassé la réalité. En effet, des films catastrophes tel *La tour infernale* préfigurèrent les chutes des jumelles de Wall Street. Du même coup, la menace contre les É.-U. s'est muée en menace contre le monde; « Nous sommes tous Américains », n'hésitions-nous pas à proclamer. Un évènement américain est devenu mondial sans que l'on s'en rende compte. Cela illustre la nouvelle forme de domination américaine: l'invisibilité.

Toujours avec cette idée d'« invisibilisation » de la domination, Bélisle survole plusieurs événements qui ont marqué la société américaine ces dernières années: aventure de Bill Clinton avec Monica Lewinsky, attentats terroristes en sol américain, tentative de Bush pour convaincre l'ONU de la légitimité de l'invasion de l'Irak, montée de Facebook, des GAFAM, des médias sociaux, du mouvement #Moiaussi, de la pandémie, et des anecdotes moins connues. Tel un chien renifleur l'essayiste cherche du sens partout. Curieusement, il s'attarde sur l'exploit du « funambuliste » français Philippe Petit qui avait tendu un câble entre les tours du World Trade Center et avait franchi la distance sur ce fil. Le professeur de Brébeuf voit dans cet exploit « une version ludique, joyeuse, infiniment légère, des attentats du 11 septembre ».



## L'empire invisible

suite de la page 13

Il y aurait quelque chose d'insensé, et même de suicidaire, dans les deux projets (p. 89), mais il va encore plus loin dans ses interprétations symboliques : l'effondrement de ces deux tours marquerait aussi la fin de la polarisation qui a marqué l'humanité depuis un siècle : communisme contre capitalisme, Est contre Ouest ; « Ces tours rappelaient par leur existence une vérité simple : nous vivions dans un monde où aucune puissance n'était assez forte pour pouvoir incarner à elle seule le "Centre" ; chacune avait besoin de l'autre pour exister, chacune se définissait dans ce rapport de dépendance » (p. 92). Avec le remplacement des tours jumelles par le One World Trade Center nous sommes passés d'un monde bipolaire à un monde unipolaire, un centre qui, tel un astre, peut entraîner tous les autres corps célestes dans son orbite. Cette « unipolarité » implique qu'il n'y a pas de modèle de société de rechange.

À ceux qui répliquent qu'il existe tout de même la menace islamiste et son rêve de califat, il répond que, contrairement au communisme, le terrorisme islamiste ne propose aucun vrai modèle de changement, aucun projet de société. Il y a là lieu à débat, mais Bélisle n'y entre pas. Il affirme, c'est tout. Quoi qu'il en soit, l'évènement du 11 septembre est fondateur de l'invisibilité actuelle de la domination. Ce n'est peut-être pas un hasard si les réseaux sociaux tels Facebook, Tweeter, Instagram sont apparus dans les années suivant les attentats ; cela répondrait à un besoin accru de contrôle dans cette nouvelle forme d'empire. L'effondrement des

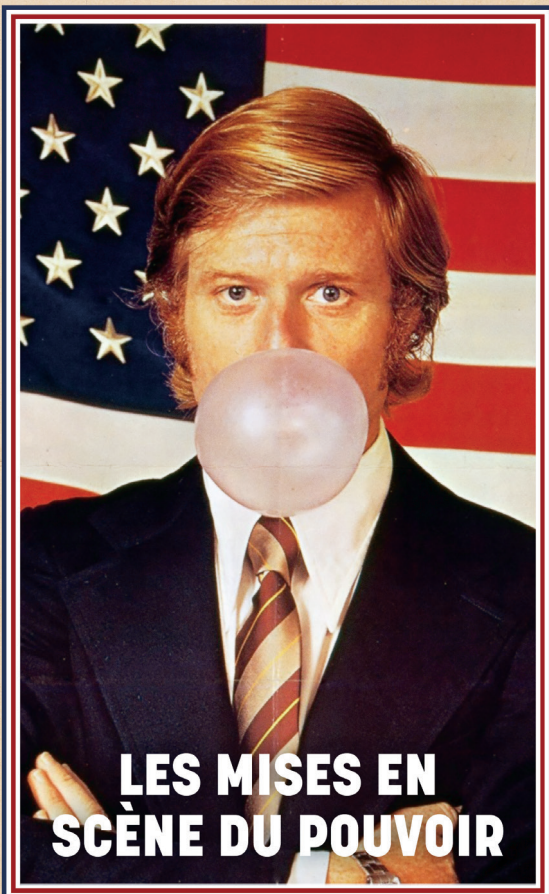
tours marque aussi l'essor d'internet, la crise des médias écrits et la fin de l'âge d'or de la télévision. Bref, le « Soft Power » dans toute son amplitude.

Pour l'auteur, la fiction joue un rôle central dans la mécanique de ce « Soft Power ». Sans elle, il ne peut s'exercer. Il soutient, sans preuves convaincantes à l'appui, que la littérature est en déclin en raison de l'évolution des nouveaux médias. Il affirme que c'est la fiction, générée par ces médias, qui a pris le dessus sur la réalité, elle se substitue à celle-ci, elle fait partie de l'ordre en place et il

**L'effondrement des tours marque aussi l'essor d'internet, la crise des médias écrits et la fin de l'âge d'or de la télévision. Bref, le « Soft Power » dans toute son amplitude.**

devient de plus en plus difficile d'y résister. Elle devient « l'arme privilégiée de l'empire invisible qui prend forme et étend son pouvoir sur le monde » (p. 180). Bélisle parle alors des effets des *fake news* et de Facebook. Il soutient que l'empire invisible américain détient son pouvoir par une production immense de fiction. Il en inonde la planète. Cette masse énorme de fiction, amassée avec les années, constitue des réseaux. L'empire maîtrise tous les supports, anciens et nouveaux, qui permettent de la propager. Ce phénomène a commencé après la Deuxième Guerre mondiale avec l'apparition de super héros américains et le développement du cinéma. Toutes les productions se ressemblent de plus en plus, avec des scénarios américains, ou pseudo américains. Ce *soft power* fonctionne à l'idéologie et à la culture. Il permet aux Américains d'influencer le comportement des autres acteurs planétaires et d'étendre partout le mode de vie américain. Force est d'admettre qu'actuellement il n'existe pas d'autre modèle concurrentiel, à par peut-être l'islamisme. Comme le prophétise Mathieu Bélisle, que nous le voulions ou pas, nous devenons tous Américains. ❖

N°197  
24 IMAGES



Numéro 197

VIENT DE  
PARAÎTRE

On retrouve 24 images à  
MONTREAL ET ENVIRONS  
Cinémathèque québécoise /  
Librairie Alire Longueuil /  
Librairie de Verdun Verdun /  
Librairie Drawn & Quaterly /  
Librairie du Square rue Saint-Denis  
et Outremont /  
Librairie le Port de Tête / Librairie  
L'Euguélonne / Librairie Monet /  
Librairie Zone Libre  
QUÉBEC ET EN RÉGIONS  
Librairie Pantoute Saint-Roch  
et Vieux-Québec /  
Librairie Alpha Gaspé /  
Librairie En marge Rouyn-Noranda /  
Librairie J.A. Boucher  
Rivière-du-Loup /  
Librairie Point de suspension  
Chicoutimi /  
Librairie Les Bouquinistes  
Chicoutimi /  
Librairie Marie-Laura Jonquière /  
Librairie Sélect Saint-Georges /  
Librairie Tchèque ça ! Amqui  
PARIS  
Librairie du Cinéma du Panthéon  
15, rue Victor Cousin  
Et plusieurs autres  
à travers le Québec et le Canada



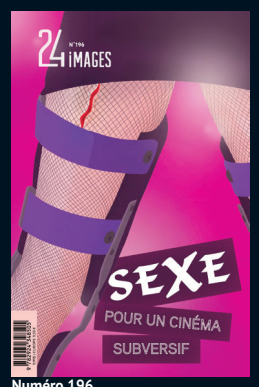
Numéro 193



Numéro 194



Numéro 195



Numéro 196

PROFITEZ DE L'OFFRE AUX LECTEURS  
DES CAHIERS DE LECTURE

5 NUMÉROS POUR LE PRIX DE 4

Contactez : philippegajan@revue24images.com

COMMANDE ET ABONNEMENT EN LIGNE REVUE24IMAGES.COM

JEAN-FRANÇOIS CLICHE

**FAKE NEWS : LE VRAI, LE FAUX ET LA SCIENCE**

Québec, Éditions MultiMondes, 2020, 252 pages

**F**ake News: le vrai, le faux et la science, écrit par Jean-François Cliche, est un recueil de petites chroniques scientifiques qui vise à démêler les faits réels de la désinformation. À l'ère où l'information est encore plus accessible qu'une barre de chocolat, ce combat m'apparaît comme important, voire même essentiel. Le combat contre la désinformation est encore plus d'actualité de nos jours où chacun se dit expert dans des sujets aussi spécialisés et poussés que l'immunologie et la gestion du système de santé.

Pourtant, les scientifiques de ce monde sont probablement ceux qui savent le mieux à quel point tous les sujets sont des zones grises en termes de faits scientifiques. Notre connaissance se limite aux évidences, alors que les évidences sont limitées par les *design* d'études, les méthodes d'analyses statistiques et la manière d'interpréter les résultats. Par conséquent, devenir expert est synonyme de devenir un ou une critique scientifique. Personnellement, je me compare souvent aux critiques gastronomiques qui goûtent chaque plat en restant réceptif à ses sens et ses intuitions: je lis des articles en cherchant les bons et les mauvais coups de chaque étude. J'ai de nouveau sorti mes ustensiles pour goûter à ce livre à saveur scientifique.

Le livre est séparé en quatre sections distinctes: les nouvelles complètement fausses, les demi-vérités, les biais médiatiques, et finalement les *real news* (les «vraies de vraies»!). Chacune de ces sections vise son propre objectif, en se sous-divisionnant en petites chroniques portant sur un sujet précis. Par conséquent, plus de 60 sujets y sont couverts avec quelques faits scientifiques pour appuyer les propos de l'auteur. Considérant son format, ce livre me ramène dans la série des *Bouillons de poulet pour l'âme* qui étaient composés de petites nouvelles romancées de quelques pages à peine, cette fois-ci dans des thèmes beaucoup plus axés sur les faits scientifiques. Ce livre est très facile à lire puisqu'il traite de plusieurs sujets isolés, passant de la santé (p. x: injection de vitamine C pour traiter le cancer), à la politique (influence des sondages sur le processus de vote), jusqu'à l'environnement (hydroélectricité, CO<sub>2</sub>, pesticides). Cette liste



ne comprend même pas tous les domaines scientifiques qui sont traités dans ce tout petit livre de 300 pages.

Même s'il apparaît facile à lire en raison de ses nombreuses sous-divisionnements, il a été très difficile de maintenir mon intérêt et mon attention durant mes sessions de détente sporadiques consacrées à la lecture. Contrairement à un roman ou à un livre qui traite d'un seul sujet de la première à la dernière ligne, je me suis sentie engouffrée dans un vortex d'informations scientifiques visant à améliorer mes compétences de conversation de coin de table pour débattre les divers faits (réels ou faux) scientifiques.

D'un point de vue scientifique, je ne peux ignorer le fait que ce livre, qui lutte ardemment contre le manque de référence et de sources fiables, n'ait pas été construit en ajoutant une référence solide lorsque nécessaire. Même si j'ai bien vu que quelques sources étaient citées au fil des textes, les références complètes sont manquantes (hormis les sites internet, dont la référence est faite en note de bas de page à la vas-vite: aucun auteur). J'aime pouvoir aller me perdre dans les textes d'origine pour pouvoir me faire ma propre opinion de ce que je lis, alors qu'ici, ce n'est tout simplement pas une option pour le lecteur, faute de référence.

Au final, ma recommandation est la suivante: à lire si vous avez envie d'ajouter plusieurs faits à votre culture générale, en gardant en tête que, pour vos débats futurs, vous devrez avoir une confiance aveugle en Jean-François Cliche.

Valérie Gagné-Ouellet

Professionnelle de recherche et docteure en biochimie



OCTOBRES

# Il n'est jamais trop tard pour revoir notre histoire.

Abonnez-vous pour bien suivre!

[actionnationale.quebec](http://actionnationale.quebec)

# Un savoir-faire pédagogique suivant des approches validées

Frédéric Morneau-Guérin

Chef de pupitre, sciences  
TÉLUQ

CLERMONT GAUTHIER ET  
STÉPHANE MARTINEAU

**PROPOS D'UN PÉDAGOGUE**  
Québec, Les Presses de l'Université  
Laval, collection Être pédagogue,  
2020, 206 pages

Dans une série d'entretiens accordés, entre 2014 et 2019, à Stéphane Martineau (qui est professeur au département des sciences de l'éducation de l'UQTR), Clermont Gauthier revient sur les moments marquants de sa longue et illustre carrière comme professeur et comme chercheur s'intéressant aux fondements de l'éducation.

Bien qu'il soit à peu près inconnu du grand public, Clermont Gauthier est un chercheur tout étoile dont l'expertise est reconnue dans l'ensemble de la francophonie. Cofondateur du Centre de recherche interuniversitaire sur la formation et la profession enseignante (CRIFPE), il fut également le premier titulaire d'une chaire de recherche du Canada en éducation au Québec.

Dans la première partie de cet ouvrage, Clermont Gauthier se raconte et synthétise son parcours intellectuel. Il explique comment l'effervescence de la Révolution tranquille a suscité chez lui un puissant désir de s'engager socialement. C'est en se dirigeant vers le monde de l'enseignement que le jeune homme a donné suite à son empressement à participer au changement de la société québécoise.

Tout bien considéré, c'est une série de malchances qui a lancé Gauthier sur le chemin qui devait ultimement le mener à œuvrer pendant plus de quarante ans dans le monde universitaire. En effet, s'il n'avait pas été amèrement déçu de la piètre qualité de la formation qu'il avait reçue dans le cadre de ce qui s'appelait à l'époque le baccalauréat d'enseignement en enfance inadaptée, la suite de son parcours professionnel aurait sans doute été tout autre. Après avoir exercé pendant trois ans son métier en étant habité du sentiment de ne pas être compétent dans sa fonction, Gauthier a brièvement jonglé avec l'idée d'abandonner le monde de l'éducation avant de se raviser et de jouer le tout pour le tout en s'inscrivant à un programme de maîtrise à l'Université d'Ottawa. Ce pari lui aura grandement profité puisqu'il n'a pas tardé à décrocher, une fois son diplôme en poche, un poste de professeur à l'UQAR. Il passera onze belles années à enrichir, au

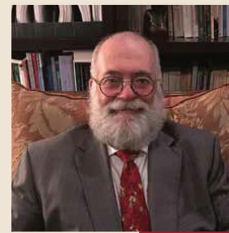
sein de cette institution, son capital culturel pédagogique et philosophique.

S'il affirme s'être délecté des discours pédagogiques – souventes fois mutuellement contradictoires – d'auteurs comme Montessori, Freinet, Dewey, Neill et Freire, Clermont Gauthier ne s'est jamais laissé entièrement convaincre par l'une ou l'autre de ces pédagogies normatives qui, le plus souvent, ne sont appuyées d'aucune preuve d'efficacité de ce qu'elles préconisent. Il affirme s'être toujours refusé à pratiquer une sorte de syncrétisme pédagogique artisanal aux assises théoriques douteuses.

**Bien qu'il soit à peu près inconnu du grand public, Clermont Gauthier est un chercheur tout étoile dont l'expertise est reconnue dans l'ensemble de la francophonie.**

En 1989, un an après avoir soutenu une thèse de doctorat, Gauthier a transporté ses pénates à l'Université Laval. C'est à ce moment qu'il a commencé à s'intéresser davantage à la professionnalisation de l'enseignement et aux bases de connaissances pour enseigner, c'est-à-dire aux savoir-faire fondamentaux validés par la recherche empirique permettant à l'enseignant de mieux enseigner.

Au fil de la lecture de ces entretiens, on apprend que le professeur Gauthier fait partie de ceux pour qui les États généraux sur l'éducation (1995-96) furent doublement décevants. Décevant, d'abord, au niveau de la forme puisqu'on a confondu, estime-t-il, opinion et expertise en choisissant des commissaires selon des critères de représentativité populiste. Décevant ensuite, en raison de l'usurpation de la réforme opérée dans les officines ministérielles dans la foulée du dépôt du rapport Inchauspé (1997). Il se désole également que les didacticiens – dont le discours est, dit-il, trop souvent plus idéologique que scientifique (p. 65) – soient sortis grands gagnants de la réforme confisquée de 2001. « Comme si chaque sous-domaine du savoir, chaque contenu, contenait des obstacles épistémologiques qui ne pouvaient être franchis que par le recours à un didacticien spécialisé dans la coupe des cheveux en quatre » (p. 44-45), les didactiques occupent désormais tout le territoire des programmes de formation à l'enseignement alors que, de l'avis du professeur Gauthier, le cœur de la formation initiale à l'enseignement devrait être consacré à



Propos d'un pédagogue

CLERMONT  
GAUTHIER

s'entretient avec  
STÉPHANE MARTINEAU

Collection  
Être pédagogue



l'acquisition d'un savoir-faire pédagogique général qui pourrait notamment porter sur la planification de l'enseignement, l'évaluation des apprentissages, la gestion de la classe et l'enseignement des contenus suivant des approches qui ont été validées dans le cadre d'études comparatives randomisées.

Dès 2005, avec ses collègues Steve Bissonnette et Mario Richard, Clermont Gauthier avait d'ailleurs sonné l'alarme au sujet des graves lacunes de l'approche pédagogique proposée par la réforme en faisant paraître un ouvrage critique intitulé *Échec scolaire et réussite éducative: quand les solutions proposées deviennent la source du problème*. Notons que Bissonnette, Richard et Gauthier ne remettent pas en question l'affirmation suivant laquelle l'enfant construit ses connaissances. Après tout, qui, sinon l'enfant lui-même, pourrait les construire? Ce qui importe est plutôt « de savoir comment, en tant qu'enseignant, on peut l'aider à construire ce savoir » (p. 18). Alors que les apôtres du constructivisme ne sont jamais arrivés à asseoir leurs prétentions sur des preuves empiriques solides, Clermont Gauthier note avec regret qu'ils sont néanmoins parvenus à s'arroger, « par une sorte de phénomène d'amalgame d'idées » (p. 170), l'exclusivité d'utilisation de formules comme la promotion de la participation active de l'apprenant, l'éveil démocratique et la préparation au monde de demain. En raison de ce succès rhétorique, la posture pédagogique suivant laquelle l'enseignant devrait se placer en périphérie et se garder de transmettre son savoir à l'élève pour mieux le lui faire construire tient toujours, vingt ans après la réforme, le haut du pavé.

suite à la page 18

## Le front syndical en éducation

Valérie Harnois

Enseignante, candidate à la maîtrise en éducation, TÉLUQ

JOSÉE SCALABRINI

**REVENDIQUER POUR  
CONSTRUIRE. MA VISION DU  
SYNDICALISME ENSEIGNANT**  
Québec, Les éditions du Septentrion,  
2020, 189 pages

L'éducation au Québec est en mauvaise posture. Alors que se multiplient les campagnes pour valoriser la profession, la pénurie d'enseignants continue de s'aggraver à un point tel que certains centres de services scolaires ont établi la scolarité minimale pour enseigner à un diplôme d'études secondaires. Malgré la conjoncture difficile, le moment présent est porteur d'une opportunité sans précédent d'améliorer le système d'éducation québécois; l'échéance de la convention collective des enseignantes et enseignants du Québec a sonné en mars 2020 et cette négociation sera une première pour le parti au pouvoir qui, rappelons-le, s'est fait élire sur la promesse de faire de l'éducation une priorité. De plus, pour la première fois dans l'histoire du Québec, c'est un ministre de l'Éducation qui a lui-même été enseignant qui sera responsable de cette négociation affectant les conditions de travail de plus de 100 000 enseignants ainsi que les conditions d'apprentissage de près de 930 000 élèves. L'entente négociée (ou décrétée) aura également un impact direct sur le futur de la profession, soit en rendant celle-ci enviable et attrayante, soit en la reléguant au statut de profession de second rang, augmentant les difficultés d'attraction, de rétention et contribuant aux difficultés qu'on lui connaît.

C'est donc bien au fait de cette conjoncture et des enjeux que Josée Scalabrini, enseignante, syndicaliste, féministe et présidente de la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE) depuis 2013, s'est tournée vers l'essai afin de mettre la table pour les présentes négociations. Ceux qui, à la vue du titre *Revendiquer pour construire*, attendront des explications en profondeur sur les présentes revendications, les difficultés de la profession, les répercussions des coupes ou même des propositions pour construire un meilleur réseau de l'éducation seront déçus. Contrairement à Jean-François Roberge et Sébastien Proulx, qui ont écrit sur leur vision de l'éducation en proposant leurs solutions aux problèmes qui affligent le système d'éducation, Josée Scalabrini se fait avare sur ce plan. C'est à la seconde portion du titre – *Ma vision du syndicalisme enseignant* – que fait référence l'essai. Ce

sont les stratégies syndicales, les négociations passées, certains obstacles vécus et sa vision de ce que veut dire «représenter les enseignantes et enseignants du Québec» qui occupent la majeure partie de cet essai.

C'est avec une structure chronologique, exception faite de quelques sauts dans le temps, que Josée Scalabrini fait découvrir sa vision et son interprétation des différents événements qu'elle raconte. Elle débute en passant en revue certains moments significatifs de son enfance jusqu'à l'âge adulte. Le lectorat n'apprend cependant pas à connaître l'autrice à travers les événements racontés, car ceux-ci ne sont pas suffisamment élaborés ou précis pour permettre cette découverte. Ce sont ses réflexions et ses conclusions, difficilement contestables vu le manque d'information, qui offrent une meilleure connaissance de sa personnalité, ses qualités et ses motivations.

**Ces problématiques sont présentées de façon factuelle, sans hargne, et sans rancune envers le gouvernement, ce qui détonne de son mordant habituel. [...] Le message est donc clair pour le ministre de l'Éducation qui lira son livre: une perche lui est tendue pour les présentes négociations.**

C'est donc à travers des bribes de soupers de famille, de cours d'école ou même de son couple que l'autrice justifie et démontre ses traits de leaders, sa détermination, sa fidélité et ses inspirations féministes. Elle enchaîne avec sa vie professionnelle où elle raconte ses succès en tant qu'enseignante (certains collègues, relate-t-elle, trouvaient ses cours si intéressants qu'ils auraient aimé pouvoir y assister), en tant que représentante syndicale (elle affirme avoir resserré les liens unissant son école et le syndicat local) et en tant que présidente du syndicat local (elle soutient avoir ravivé la flamme syndicale dans les écoles desservies). Elle offre un accès privilégié à ses réflexions entourant les différents enjeux tels que l'équité salariale, la gestion axée sur les résultats, les initiatives pour valoriser la profession, l'ordre professionnel des enseignants et les négociations auxquelles elle a participé.

Les enjeux sont cependant expliqués de façon inégale, ne permettant pas toujours d'en apprécier les subtilités. Elle démontre qu'il n'est pas simple de négocier quand la partie patronale est aussi législateur et se sert de ce pouvoir pour imposer des condi-

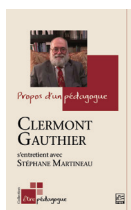


tions de travail quand une entente négociée lui semble impossible, et qui, dans son décret, impose des conditions moins avantageuses que celles proposées aux tables de négociations quelques semaines auparavant. Il est tout aussi complexe de représenter des enseignantes et des enseignants qui ont des priorités disparates, parfois en oppositions, propres à leur milieu, à leur ancienneté et à leur niveau d'enseignement. C'est dans cette position singulière que madame Scalabrini revisite certaines décisions prises par le passé. Elle démontre que ses choix avaient tous pour but d'arriver à un compromis qui serait bénéfique pour la majorité des membres qu'elle connaît très bien.

Elle mentionne plusieurs difficultés du réseau telles que le manque à gagner de 1,4 milliard, la dégradation des conditions de travail, l'alourdissement de la tâche, la dévalorisation, la classe ordinaire qui n'est plus ordinaire, le manque de consultation et l'attrition des enseignantes et enseignants. Ces problématiques sont présentées de façon factuelle, sans hargne, et sans rancune envers le gouvernement, ce qui détonne de son mordant habituel. Elle fait la démonstration à mainte reprise qu'elle n'entretient aucune animosité envers le gouvernement pour les négociations de mauvaise foi, les divers décrets et les projets de loi qui ont parfois de lourdes conséquences. Elle salue au passage l'ouverture et la recherche de solution de Jean-François Roberge, ministre de l'Éducation, qui sont, selon elle, sans précédent. Le message est donc clair pour le ministre de l'Éducation qui lira son livre: une perche lui est tendue pour les présentes négociations.

## Propos d'un pédagogue

suite de la page 16



Le prix de la complaisance est la médiocrité. Cela, Clermont Gauthier l'a bien compris. C'est pourquoi il ne mâche pas ses mots quand il est question des facultés d'éducation québécoises. Le professeur n'hésite pas à dénoncer l'angélisme et le manque de rigueur de bon nombre de ses ex-collègues qui entretiennent, estime-t-il, un « rapport au monde où tout se vaut, où l'enfant est l'égal du maître, où le plaisir doit prévaloir sur l'effort et l'entraînement, où on prétend apprendre mieux en découvrant personnellement sa compréhension du monde qu'en se le faisant expliquer par un maître compétent » (p. 91).

En fin d'entretien, Clermont Gauthier aborde l'évolution qu'a connue le travail de professeur d'université au cours des quatre dernières décennies. Le chercheur est d'avis que la survalorisation de la recherche dans l'évaluation professorale (à tout le moins dans l'application qui est faite des critères établis), et ce au détriment des aspects autres du travail d'universitaire comme l'enseignement, la participation à la vie universitaire et le service à la collectivité, fait en sorte que pour survivre le nouveau professeur est contraint de s'élancer dans une éreintante course au CV. Ainsi, afin d'assurer leur permanence, les nouveaux professeurs doivent démontrer leur performance en recherche et, pour ce faire, ils sont contraints de « se sortir le plus possible des contingences liées à la formation des étudiants de premier cycle » (p. 143).

**S'il affirme s'être délecté des discours pédagogiques – souventes fois mutuellement contradictoires – d'auteurs comme Montessori, Freinet, Dewey, Neill et Freire, Clermont Gauthier ne s'est jamais laissé entièrement convaincre par l'une ou l'autre de ces pédagogies normatives qui, le plus souvent, ne sont appuyées d'aucune preuve d'efficacité de ce qu'elles préconisent.**

Non seulement l'excellence en recherche compromet la qualité de l'enseignement, mais il arrive trop souvent qu'elle sorte les professeurs-chercheurs de la recherche puisqu'elle transforme ceux-ci en administrateurs de recherche passant leur temps à rédiger des rapports et à remplir des formulaires. Alors que le nombre de contrôles bureaucratiques envahissants instaurés au nom de la probité et de la transparence va croissant, le nombre d'heures dans une journée et le nombre de jours dans une année, eux, demeurent obstinément les mêmes. Forcément, le temps gaspillé à « faire un paquet de

salamalecs et de courbettes pour satisfaire les besoins de contrôle d'un système qui est devenu de plus en plus fou » (p. 164) doit être retranché ailleurs. Les demandes excessives des instances bureaucratiques en viennent ainsi à étouffer la vie intellectuelle. Il est en effet difficile de voir comment un jeune chercheur pourrait commencer sa carrière professorale comme Clermont Gauthier il y a de cela quarante et deux ans, soit en consacrant une part importante de son temps éveillé à « la lecture patiente, à la maturation (ou macération des idées) [et à] l'écriture maîtrisée » (p. 165). On en vient se demander si nous ne sommes pas en train de sacrifier la réflexion sur l'autel de la vertu. ❖

## Revendiquer pour construire

suite de la page 17



Si le gouvernement bénéficie d'une représentation neutre (voire positive) dans cet essai et d'une ouverture à la négociation et à la collaboration, il en est autrement pour la Fédération autonome de l'enseignement (FAE). C'est seulement quand il est question de ce syndicat, qu'elle se garde de nommer selon les difficultés qu'elle lui attribue, que refait surface la Josée Scalabrini aux propos tranchants que le lectorat reconnaîtra. En effet, la seule trahison décrite dans le livre n'est pas en lien avec les conditions de travail des enseignantes et enseignants qu'elle représente, mais bien avec le départ des neuf syndicats. Elle en discute avec amertume, aux côtés des événements tragiques entourant le suicide d'un élève, dans une section intitulée deux blessures (p. 150). Les reproches à l'endroit de la FAE et ses repré-

**La seule trahison décrite dans le livre n'est pas en lien avec les conditions de travail des enseignantes et enseignants qu'elle représente, mais bien avec le départ des neuf syndicats. [...] Les reproches à l'endroit de la FAE et de ses représentants sont nombreux: ils ne sont pas à la recherche de solution et manquent de maturité et de sagesse (p. 94), ils utilisent des stratégies déloyales (p. 73), et ils sont responsables du fait que le gouvernement utilise ce clivage à son avantage dans les négociations (p. 96).**

sentants sont nombreux: ils ne sont pas à la recherche de solution et manquent de maturité et de sagesse (p. 94), ils utilisent des stratégies déloyales (p. 73), et ils sont responsables du fait que le gouvernement utilise ce clivage à son avantage dans les négociations (p. 96). Bien que l'autrice considère que c'est un échec que les enseignantes et enseignants ne parlent plus d'une seule voix, c'est dans les rangs de la FAE, et non en collaboration avec la FAE, qu'elle désire les représenter.

Cet ouvrage offre donc une incursion derrière les portes closes de la vie syndicale telle que vue par Josée Scalabrini et un accès privilégié à sa vision des événements du passé récent du syndicalisme enseignant. C'est aussi une dissociation claire des méthodes de la FAE, mais surtout une invitation au ministre de l'Éducation pour négocier la prochaine convention collective, améliorer les conditions de travail des enseignantes et enseignants redonner les lettres de noblesse à cette profession mal menée. ❖



# revues culturelles québécoises

**ARTS VISUELS** CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE  
INTER - LE SABORD - PLANCHES - PHOTO SOLUTION  
VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE **CINÉMA** 24 IMAGES  
CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES **CRÉATION**

**LITTÉRAIRE** ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT

LES ÉCRITS - MŒBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** À BÂBORD! - CAMINANDO - L'ACTION NATIONALE  
LIBERTÉ - L'INCONVÉNIENT - NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS

**HISTOIRE ET PATRIMOINE** CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE **LITTÉRATURE**  
LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE **THÉÂTRE ET MUSIQUE** CIRCUIT

JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM **THÉORIES ET ANALYSES** ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN  
ÉTUDES LITTÉRAIRES - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

Graphisme : gisgrdesign.com

SODEP.QC.CA

sodep revues  
culturelles  
québécoises

# Nouveaux regards sur les débuts de notre littérature

Micheline Cambron

Professeure au département des littératures de langue française de l'Université de Montréal

MARIE-FRÉDÉRIQUE DESBIENS

## LE PREMIER ROMANTISME AU CANADA. ENTRE ENGAGEMENT LITTÉRAIRE ET POLITIQUE

Montréal, collection Romantismes,  
Nota bene, 2018, 350 p.

L'ouvrage de Marie-Frédérique Desbiens éclaire une période de la littérature québécoise qui souffre de la persistance de nombreux lieux communs qui en rendent l'accès peu attrayant. À ce titre, il intéressera non seulement les spécialistes de littérature, mais aussi l'ensemble des chercheurs en études québécoises. La thèse défendue est que la littérature québécoise des décennies 1830 et 1840, qu'elle relève de l'intime (journaux intimes, correspondances) ou qu'elle paraisse dans les revues et les journaux, témoigne d'une intrication entre esthétique et politique qui est caractéristique du premier romantisme tel qu'on peut le découvrir au même moment non seulement en France, mais aussi en Irlande, en Écosse, en Italie, en Pologne et même en Amérique du Sud. Cela s'oppose à l'idée reçue selon laquelle la littérature d'inspiration romantique commencerait ici vers 1860, sous l'égide de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, dans la mouvance de ce qui a été désigné comme l'École patriotique de Québec, très en retard donc sur le mouvement romantique européen. Elle tend aussi à ouvrir la réflexion sur les liens qui ont existé entre ce premier mouvement romantique, étroitement lié au mouvement patriote, et le second, plus conservateur et plus religieux, qui s'installe après 1860.

L'argumentation se déploie sur fond des lieux communs contre lesquels les historiens de la littérature québécoise s'escriment depuis des décennies, apparemment sans succès : l'isolement des Canadiens lié à l'absence de liens entre le Bas-Canada et la France avant l'arrivée de la *Capricieuse*, en 1855 ; l'absence de textes littéraires du cru, déduite à tort de la rareté des publications en volume, alors que le XIX<sup>e</sup> siècle est celui des journaux, répandus dans le Bas-Canada autant qu'en Europe ; la contradiction postulée entre le politique et l'esthétique, alors même que les combats nationalistes qui ébranlent le monde durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle tendent à unir indissolublement les deux. Plutôt que de se lamenter, Marie-Frédérique Desbiens s'attache à déconstruire ces clichés persistants. Une introduction, robuste, posée sur un

horizon théorique dense, donne à voir le romantisme tel que les travaux actuels en littérature et en histoire culturelle le pensent, c'est-à-dire comme un ensemble complexe qui se transforme au fil des années et dont le premier état, le « premier romantisme » du titre, ne correspond guère au lieu commun : non, le romantisme de se limite pas, et parfois même il s'oppose, à l'épanchement du moi et à la contemplation de la nature, hors de la vie sociale.

**Cet ouvrage nous invite à transformer  
le regard que nous posons sur les  
débuts de notre littérature et de notre  
conscience nationale. Ce n'est pas rien.  
Cela mérite lecture.**

Cela étant posé, Marie-Frédérique Desbiens présente, dans la première partie de son premier chapitre, la réception critique des textes publiés entre 1830 et 1840 — et un peu après. Elle montre comment celle-ci a, par couches successives, figé le regard et décomplexifié la pensée. Le poids des magistères successifs d'Henri-Raymond Casgrain et de Camille Roy y apparaît comme verrouillant les interprétations, imposant une définition de l'écriture bonne, détachée de l'action sociale et politique. Certes, dans toute société, le discours des manuels tend à imposer des hiérarchies. Mais, dans le cas de la littérature québécoise de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ces jugements accumulés tendent à nier l'existence même d'une littérature dont les formes génériques, les thèmes et les motifs sont pourtant pleinement en accord avec les pratiques romantiques qui leur sont contemporaines, démonstration qui fait l'objet de la seconde partie du chapitre. Marie-Frédérique Desbiens convoque des théoriciens et des analystes du romantisme français, et européen, en appui à sa réflexion. Elle insiste sur le développement en Irlande d'un « présent romantique » semblable à celui du Bas-Canada, montrant l'homologie entre les deux espaces nationaux, à la fois au plan politique — car l'Irlande est une « colonie anglaise dont les tribulations historiques rappellent en grande partie celles du Canada » —, et au plan littéraire puisqu'y prédomine une littérature de témoignage caractéristique du « premier romantisme » (p. 85). Penser le romantisme canadien exige donc de considérer ses liens avec les littératures des « petites nations » (Casanova).

Marie-Frédérique Desbiens

### LE PREMIER ROMANTISME AU CANADA

Entre engagement littéraire et politique

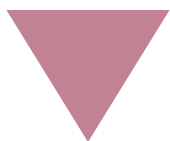


NOTA  
BENE

Le second chapitre expose les actions et les effets de la littérature dans l'« invention » de la nation, après la cession du pays par la France. Dès que des presses sont amenées dans le Bas-Canada, des périodiques diffusent des textes littéraires d'ailleurs et d'ici, et contribuent à faire germer une conscience nationale. S'appuyant sur Fernand Dumont, Marie-Frédérique Desbiens dispose d'abord aux yeux du lecteur de riches matériaux qui témoignent à la fois de la circulation au pays des textes romantiques étrangers — dans les bibliothèques, les librairies, les journaux —, et de la façon dont les écrivains bas-canadiens s'approprient les genres, les thèmes, les motifs, voire les mots mêmes de ces textes. La démonstration déborde ici la décennie 1830 pour inclure la décennie 1840, ce qui montre bien que le mouvement qui relie littérature et politique ne s'essouffle pas de suite après l'Acte d'Union. L'argumentation s'approfondit ensuite par l'examen de la circulation transatlantique durant cette période : les voyageurs canadiens ayant séjourné en Europe et les voyageurs européens qui s'installent, même provisoirement, dans le Bas-Canada transportent le romantisme politique dans leurs bagages, jouant un rôle important dans le développement des médias et de l'édition. En somme, la littérature de la décennie 1830 et, dans une certaine mesure, de la suivante s'inscrit dans l'*éthos romantique* dont parle Paul Bénichou<sup>1</sup>.

1 Paul Bénichou développe la notion d'*éthos romantique* dans une série d'ouvrages qui continuent à inspirer les historiens de la littérature en général et les spécialistes du romantisme en particulier : *Le sacre de l'écrivain* (José Corti, 1973) ; *Le temps des prophètes, Les Mages romantiques et L'école du désenchantement* (Gallimard, 1977, 1988, 1992).

suite à la page 21



suite de la page 20

Le troisième chapitre est le plus substantiel au plan théorique. Marie-Frédérique Desbiens expose d'abord les travaux déterminants autour de la notion de génération, depuis Wilhelm Dilthey jusqu'à Karl Mannheim, en passant par François Mettré et Ortega y Gasset. Oubliée ensuite par les historiens et les épistémologues, la notion sera problématisée à nouveau en littérature (Léo Spitzer, Paul Bénichou) et en histoire culturelle (Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, Jean-Claude Caron), tout particulièrement à propos des «générations romantiques». Sont ensuite présentés, avec leurs générations respectives, les écrivains, journalistes, mémorialistes, animateurs qui *ont fait* la littérature du Bas-Canada. Antérieure au romantisme, une première génération d'intellectuels, formée au moment des Révolutions américaine et française, investit les médias et les institutions parlementaires entre 1800 et 1810; elle ne répugne pas à s'opposer au pouvoir colonial. Une seconde, celle des Patriotes, caractérisée par la jeunesse de ses acteurs et frottée à l'esprit romantique, vit, parallèlement à la naissance, au développement puis à l'échec du Parti Patriote, l'émergence d'une *littérature canadienne* désignée comme telle, et d'œuvres plus ambitieuses, qui se réclament librement des modèles romantiques européens. Une troisième enfin, qui n'en est pas tout à fait une – Marie-Frédérique Desbiens parle d'un «rameau» de la seconde –, est constituée des «jeunes» nés entre 1820 et 1825, qui se reconnaîtront dans l'action médiatique, politique et littéraire des Patriotes puis des Rouges. Pour chacune de ces générations sont évoqués des acteurs porteurs de «trajectoires exemplaires». On pourra regretter que les travaux les plus récents soient peu cités, mais il faut observer que même sans eux l'argumentation est étayée de manière tout à fait suffisante.

Le chapitre suivant, articulé autour des caractéristiques littéraires des œuvres du «premier romantisme», met en relief leur inscription dans le présent, vu comme lieu d'ancrage essentiel de l'action. Marie-Frédérique Desbiens présente les genres, les thèmes, les motifs et les procédés chers aux écrivains romantiques – ceux du canon, mais aussi ceux des marges – intimes (et souvent féminines) ou populaires (feuilletons, chansons, etc.) –, tout en faisant une place importante à la «rencontre du moi et de l'histoire» (p. 192 et suiv.). Elle propose ensuite quelques études de cas, présentées en deux groupes: celui du romantisme patriotique (1830-1840), puis celui des Rouges (après 1840). Les nombreux renvois au *Dictionnaire des œuvres littéraires* (1978) et à *L'histoire de la vie littéraire* du Québec (1992) qui sont faits montrent que se trouvait là, déjà, matière à déconstruire les lieux communs. Indirectement, cela révèle le peu d'impact qu'ont eu les travaux érudits sur une vulgate qui doit encore et toujours être déconstruite, malgré l'accumulation de preuves contraires.

De fait, l'objectif poursuivi semble moins d'ajouter des informations supplémentaires que de créer un régime de pertinence nouveau qui puisse les accueillir: un nouveau récit. La force de l'ouvrage est de réaliser une synthèse qui déploie ce nouveau récit, dans lequel la littérature débute, au Québec, bien avant la date de 1860 à partir de laquelle Henri-Raymond Casgrain se posait comme «père» de la littérature canadienne, lui qui avait rejeté dans l'ombre tout ce qui précédait. En outre, la littérature canadienne de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle se trouve placée,

démonstration à l'appui, dans une large mouvance internationale, celle du premier romantisme, ce qui contredit la vision autarcique et passéiste, paroissienne pour tout dire, qu'on lui prête trop souvent. Et les œuvres évoquées acquièrent, grâce aux comparaisons, un véritable statut littéraire.

La troisième partie de l'ouvrage, intitulée «Réévaluation: bilan et prolongements», comporte une première section, resserrée autour de la décennie 1830-1840, dans laquelle se trouve condensée l'argumentation précédente, ce qui occasionne quelques redites, même si les divers fils tendus autour du processus de création de l'«identité nationale» (p. 261) sont efficacement noués. Dans la seconde section, très neuve, Marie-Frédérique Desbiens esquisse les contours du chantier que son travail invite à ouvrir à propos du «second mouvement romantique au Canada», plus conservateur. L'autrice voit dans les genres et les procédés qui apparaissent au tournant de 1855-1860 les traces d'un changement de régime d'historicité et fait l'hypothèse que celui-ci tiendrait, entre autres, à une nouvelle sensibilité religieuse faisant du futur le temps dominant et effaçant le présent, celui-là même que le «premier romantisme» plaçait au cœur de la littérature comme du politique. Cette ouverture finale autour des régimes d'historicité, témoigne de la fécondité de l'argumentation qui a été déployée et des suites qu'on en peut espérer.

La conclusion réserve également des surprises, qui invite à penser la littérature romantique du Québec *in situ*, c'est-à-dire dans le contexte artistique qui lui est propre. Marie-Frédérique Desbiens laisse alors loin derrière elle le lieu commun du désert culturel québécois de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin, rappelant les travaux de Claude Beausoleil, qui note la persistance au Québec de

**La force de l'ouvrage est de réaliser une synthèse qui déploie ce nouveau récit, dans lequel la littérature débute, au Québec, bien avant la date de 1860 à partir de laquelle Henri-Raymond Casgrain se posait comme «père» de la littérature canadienne, lui qui avait rejeté dans l'ombre tout ce qui précédait.**

certain motifs romantiques, elle clôt son ouvrage en citant Octavio Paz, selon lequel «les petites littératures restent tributaires tout au long de leur existence des mouvements qui ont accompagné, favorisé leur naissance» (p. 308). Ainsi, le romantisme n'aurait pas

été pour la littérature québécoise seulement un costume emprunté pour suivre la mode ou une étiquette à apposer sur des œuvres, mais bien plutôt l'occasion de définir dans le discours même les liens entre littérature et identité nationale.

Quelques remarques conclusives, de nature plus méthodologique, s'imposent. Malgré sa qualité, le manuscrit aurait pu faire l'objet d'une relecture plus serrée: on trouve des fautes et, çà et là, des tournures étranges. Aussi, quelques erreurs auraient dû être corrigées: par exemple, François-Xavier Garneau devient membre de la Société des Amis de la Pologne la première fois à Paris et la seconde à Londres (!) Des nuances auraient pu être apportées à certaines analyses à partir de travaux récents. Enfin, alors que certaines parties de la bibliographie sont d'une grande richesse, d'autres paraissent plus faibles: il n'y a ainsi quasi, à propos de F.-X. Garneau, que les travaux menés au Centre de recherche sur la civilisation canadienne-française (CRCCF) qui soient mentionnés. Enfin, un index des noms aurait facilité la circulation dans l'ouvrage. Mais ce sont là regrets de spécialiste, alors que l'ouvrage me paraît devoir être destiné à un auditoire plus large, pas exclusivement littéraire, qui découvrira tout un pan de notre littérature.

\*

Cet ouvrage nous invite à transformer le regard que nous posons sur les débuts de notre littérature et de notre conscience nationale. Ce n'est pas rien. Cela mérite lecture. ❖

## Heureusement qu'on a d'Iberville!

Gilles Laporte

Historien, Cégep du Vieux Montréal

MAGALI FAVRE

### D'IBERVILLE CONTRE VENTS ET MARÉES

Montréal, Les éditions du Boréal, collection Boréal Inter, 2020, 312 pages

Tandis que le Canada français cherche plus que jamais sa place dans l'histoire, il peut toujours s'apaiser en se tournant vers son passé glorieux où certaines étoiles brillent pour l'éternité. Bref, heureusement qu'on a Pierre LeMoynes d'Iberville...

Les exploits du troisième fils du grand Charles Le Moynes sont tels qu'ils défient l'imagination et semblent tout droit sortis d'Hollywood. Né à Montréal le 16 juillet 1661, il allait connaître la gloire militaire partout en Amérique, des eaux glaciales de l'Arctique aux flots bleus des Caraïbes, souvent accompagné de ses frères, dont plusieurs mourront au combat à ses côtés. Son intelligence, sa ténacité, son audace et son indéfectible dévouement pour l'Amérique française font de Pierre Le Moynes d'Iberville le premier et peut-être le plus grand héros de l'histoire du Québec.

D'Iberville concentre évidemment tous les ingrédients d'un héros de roman à succès destiné à la jeunesse: du courage, de la ténacité, du panache, une solide fratrie, des voyages et encore des voyages, des batailles et des victoires et encore des victoires et, jusqu'à sa mort, tout à la fois exotique et mystérieuse, à La Havane en 1705 à la veille d'une grande campagne contre les colonies anglaises. Il manque bien un peu de romance dans la vie du Conquérant, mais là-dessus l'auteure Magali Favre nous prépare une botte secrète.

Le roman suit l'ordre chronologique, depuis l'enfance à Ville-Marie assiégée par les Iroquois, puis ce sont les quatre campagnes en baie d'Hudson, l'expédition contre Terre-Neuve, la fondation de la Louisiane et jusqu'à la dernière campagne aux Antilles. Pour arriver à faire le tour de cette carrière époustouflante, l'auteure choisit d'insister sur certains moments, généralement les plus trépidants, quitte à ce que certaines coupures nous laissent un peu en plan. À sa face même le titre du récit constitue le véritable fil conducteur: la quête d'un marin corsaire au long court mu par le sens du devoir et par le goût de l'aventure. Étrange tout de même qu'on ait choisi de placer en couverture un clipper du XIX<sup>e</sup> siècle alors qu'un majestueux vaisseau de ligne du XVII<sup>e</sup> eut si bien convenu.

Confessons d'emblée notre plaisir coupable à parcourir ce *D'Iberville. Contre vents et marées*. À l'heure où la rectitude politique fait qu'aucun héros ne trouve plus grâce dans l'histoire à moins de sortir des rangs des persécutés et des parias discriminés, ce *D'Iberville* nouveau a des allures de Capitaine Fracasse, dans la grande tradition du roman jeunesse, de Fenimore Cooper à Marie-Claire Daveluy. Quel plaisir en effet de suivre ce *D'Iberville* volontiers chauvin et anglophobe. Immense merci à l'auteure d'avoir en somme évité de broser un *D'Iberville* ami béat des Autochtones, compatisants avec les esclaves ou complice de son épouse dans les tâches ménagères. De fait, dès son mariage à Marie-Thérèse Pollet, *D'Iberville* la plante dans un château du Poitou pour mieux repartir sus à l'Anglais. On croyait la veine épique définitivement emportée par la vague de commisération expiatoire, ce beau *D'Iberville* montre que des auteurs savent encore s'adresser au public jeunesse en mettant de l'avant des valeurs positives, héroïques et gagnantes.

**À sa face même le titre du récit constitue le véritable fil conducteur: la quête d'un marin corsaire au long court mu par le sens du devoir et par le goût de l'aventure.**

En se tenant loin de la repentance occidentale, l'auteure peut dépeindre un *D'Iberville* plutôt conforme à la vérité historique, courageux certes, mais aussi à l'occasion vindicatif et cruel. On en a une belle illustration lors du massacre de Lachine perpétré par les Iroquois et décrit sans ménagement. Cela permet ensuite à l'auteure de décrire le raid meurtrier mené par *D'Iberville* contre Corlaer (Schenectady, N.-Y.) comme une opération punitive de bon aloi. L'idylle imaginée par l'auteure entre *D'Iberville* et sa cousine Jeanne LeBer, bien que fictive, permet, elle, d'adoucir l'image de corsaire du héros et de renforcer son ancrage sur Montréal, une ville où il ne revient plus guère après 1686. On retrouve cependant certaines faiblesses au plan historique dont la plupart résidaient déjà dans la principale source de l'auteure, soit *Iberville le conquérant* de Guy Frégault qui date tout de même de 1944!

Disons d'abord qu'on est devant un *D'Iberville* passablement manichéen. Dans le camp du Bien logent la France du Grand Siècle, la Nouvelle-France et «les fiers Canadiens». Dans le camp du Mal, on



trouve essentiellement l'Anglais perfide et l'Iroquois, car, comme l'auteure le fait souvent dire à *D'Iberville*, «derrière l'Iroquois il y a l'Anglais». L'auteure en vient à donner une importance exagérée à l'identité nationale, à une époque où des types comme *D'Iberville* s'identifiaient bien davantage à leur hiérarchie, à leur foi et à leur sujétion au roi qu'à un vague patriotisme qui sonne un peu creux au temps de la guerre de succession d'Espagne. Les informations filtrant à propos des Autochtones ne sont guère plus étayées. La description de certaines coutumes, comme celle consistant à s'entailler la jambe pour chaque guerrier tué, semble plus inspirée par Jules Verne que par l'anthropologie moderne.

Cette partie sur la découverte de l'embouchure du Mississippi et la fondation de la Louisiane est la plus intéressante. La paix de 1697 entre la France et l'Angleterre avait contraint *D'Iberville* à jeter son regard vers d'autres horizons. Il plaide alors en faveur de l'établissement d'une colonie française à l'embouchure du Mississippi. L'auteure montre bien l'importance que *D'Iberville* apporte à nouer des alliances avec les Autochtones afin d'assurer la viabilité d'une Louisiane française. Finalement, les premières attaques de fièvre jaune que *D'Iberville* ressent alors sont judicieusement décrites, donnant une des clés à sa mort soudaine cinq ans plus tard à 44 ans seulement.

Magali Favre livre en somme aux jeunes lecteurs un modèle positif sans sombrer dans les tics de notre époque et où la fierté nationale trouve encore sa place. Il aura peut-être fallu une auteure d'origine française pour parler en termes si élogieux de cette «poignée de héros qui, la cognée d'une main et l'épée de l'autre, ont écrit en lettres immortelles le grand nom de la France depuis les solitudes de la baie d'Hudson jusque dans les pampas de la Louisiane!» (Fréchette) ❖

## Au cœur des relations humaines

Gabriel Arsenault

Chef de pupitre, sciences sociales et économique  
Université de Moncton

GUILLAUME DULUDE

**JE SUIS UN CHERCHEUR D'OR**  
Montréal, Éditions de l'Homme,  
2020, 564 pages

Guillaume Dulude a récemment été décrit comme «l'homme le plus intéressant du Québec» (*La Presse*, 21 mai 2020). Comme bien des Québécois, je l'ai découvert avec sa fascinante série *Tribal* diffusée au printemps 2005 sur les ondes de TV5, où on le voit visiter huit communautés d'Afrique et d'Asie suivant un mode de vie très traditionnel, dans certains cas proche de celui de nos ancêtres du paléolithique. J'ai ensuite lu avec grand intérêt son premier livre, *Je suis un chercheur d'or*, publié à l'automne dernier.

La thèse forte de l'ouvrage est la suivante: il est possible d'acquérir, par un mélange d'apprentissage théorique et d'entraînement, des habiletés en communication interpersonnelle nous permettant d'améliorer la qualité de nos relations humaines. Son livre présente les notions théoriques clés de la communication interpersonnelle et, dans le dernier chapitre (mais aussi dans sa série documentaire), Dulude illustre concrètement, en narrant des expériences personnelles, comment mettre en pratique ces notions en vue de réussir des interactions interpersonnelles délicates.

On pourrait difficilement surestimer l'importance, dans nos vies, des relations interpersonnelles et donc de la communication interpersonnelle. Pourtant, malgré le fait que des connaissances scientifiques existent bel et bien sur le sujet, la communication interpersonnelle n'est nulle part enseignée. C'est le grand paradoxe motivant à la fois la rédaction de ce livre et la création de sa boîte de consultation, Communication Psycom, qu'il opère depuis 2005.

Sa démarche reflète une insatisfaction aussi bien à l'endroit des départements de communication, qui ne s'intéressent curieusement pas à la communication interpersonnelle, qu'à la psychologie universitaire, intéressée par la savoir théorique, mais négligeant l'art de vivre très concret. En entretien, Guillaume Dulude<sup>1</sup> me rappelle qu'il a complété un baccalauréat en communication, un autre en psychologie, un doctorat clinique en psychologie et, récemment, un doctorat recherche en neuropsychologie, mais que «ce

n'est pas vraiment dans mes études que j'ai appris la communication interpersonnelle». Son savoir, il l'a développé en assimilant la littérature scientifique sur le sujet, mais aussi à travers sa propre pratique à Communication Psycom et sa fréquentation soutenue, depuis le début des années 2000, d'une grande variété de sociétés tribales, sur lesquelles il a développé une expertise aussi profonde qu'extrêmement rare.

**Dulude nous invite à élargir les finalités de l'éthique de la discussion. La recherche de la vérité ou du meilleur argument est absolument louable, mais certains dialogues peuvent légitimement poursuivre d'autres finalités.**

Se familiariser avec la trajectoire singulière de Guillaume Dulude et lire son ouvrage inclassable appellent à un constat: Dulude appartient à la classe des philosophes, au sens ancien du terme, pour lesquels le regretté Pierre Hadot avait tant de nostalgie. Dans *Qu'est-ce que la philosophie antique?* (Gallimard, 1995), Hadot rappelait que la philosophie antique était à la fois une activité intellectuelle et une activité pratique; le philosophe était celui qui poursuivait la sagesse, sans distinction nette entre ses études et le reste de sa vie. Au contraire, déplore-t-il, les professeurs de philosophie vivent aujourd'hui comme leur dentiste, la philosophie ayant été réduite à une discipline intellectuelle comme une autre. Travaillant en marge de l'université, Dulude ne se contente pas d'accumuler des savoirs théoriques en communication interpersonnelle: il se les approprie concrètement et les mobilise, les teste, les réévalue, les transmet avec une inspirante passion.

Et le résultat est fécond intellectuellement. Son travail jette un regard nouveau sur une kyrielle de sujets, notamment: la délibération et le couple.

### LA DÉLIBÉRATION

Dans l'élaboration du courant de «l'éthique de la discussion», Jürgen Habermas et ses successeurs présentent un certain nombre de règles ou présuppositions à suivre pour que les participants réussissent leur exercice dialogique, soit à trouver le meilleur argument, à s'approcher le plus possible de la vérité. Il s'agit par exemple de ne pas mentir ou de ne pas se livrer à de l'intimidation. Dulude nous fait réaliser que la formulation de ces règles au sein de la litté-

GUILLAUME DULUDE

## Je suis un chercheur d'or

LES MÉCANISMES DE LA COMMUNICATION  
ET DES RELATIONS HUMAINES



rature en philosophie est d'une superficialité déconcertante. En réalité, Dulude nous fait réaliser qu'il faut aller au-delà de l'énonciation de règles et transmettre aux participants une véritable technique de communication interpersonnelle pour qu'ils puissent réussir le dialogue. Donnons un petit exemple pour illustrer ce propos. Vous délibérez sur un sujet suscitant les passions, ce qui est typique des sujets importants. En fait, vous constatez que vos interlocuteurs sont en colère et semblent «fermés», que faire? Jeter de l'huile sur le feu? Ignorer consciemment ce signal? Non et non: lorsque votre interlocuteur est en mode «système d'inhibition», explique Dulude dans l'ouvrage (ch. 6), la meilleure stratégie est d'éviter de s'exprimer, de demeurer en écoute active le temps que passe le nuage.

Dulude nous invite également à élargir les finalités de l'éthique de la discussion. La recherche de la vérité ou du meilleur argument est absolument louable, mais certains dialogues peuvent légitimement poursuivre d'autres finalités. En fait, Dulude défend la thèse audacieuse que «[L]e but implicite de toute communication humaine est l'augmentation de la croissance et de l'énergie» (p. 414). Voilà qui fait un peu ésotérique. Dulude le reconnaît, l'énergie est un terme «socialement brûlé» se désolent-il (p. 141). Il ose néanmoins le mobiliser d'une manière originale. L'idée de base est assez intuitive: nous avons tous déjà fait l'expérience de conversations qui nous ont donné de l'énergie et de conversations qui ont sapé notre énergie. En physique, l'énergie se traduit en mouvement. La personne léthargique, déprimée, se disant souffrante d'épuisement professionnel, immobilisée dans son lit, n'a pas d'énergie, elle n'arrive pas à se mettre en mouvement. Voilà exactement le contraire

<sup>1</sup> Entretien virtuel avec Guillaume Dulude le mardi 12 janvier 2021.

## Je suis un chercheur d'or

suite de la page 23



de ce que nous voulons! Nous voulons de l'énergie, être actif, être comme ces personnes qui peuvent travailler sans relâche, accomplir des choses, sans sembler se fatiguer. L'or dont il est à la recherche, c'est tout cela: la vérité, la pureté, cette énergie. Ce n'est pas une vocation étroitement personnelle, clarifie-t-il en entretien. Tous les humains sont programmés pour rechercher l'or. Et dans cette quête, il faut savoir qu'on avance plus vite et plus loin en équipe, d'où fondamentalement l'importance des relations interpersonnelles et du dialogue.

Dans ce contexte, il voit d'un mauvais œil tous les courants anti-dialogiques. «Ça m'empêche de dormir la nuit», me confie-t-il. Il s'inquiète en particulier des dérives de la politique des identités: plus «les catégories [identitaires] sont nombreuses et utilisées comme bouclier, plus l'anxiété augmente, plus le rejet est présent et inhibe les relations» (p. 560).

### LE COUPLE

Il y a, depuis quelques décennies, un regain d'intérêt pour la période du paléolithique. Dans le domaine de l'alimentation, la diète paléo fonde sa popularité sur l'idée que les diètes que nous avons suivies pendant 99 % de notre histoire (composées d'aliments non transformés) sont celles les mieux adaptées à nos besoins. Dans le domaine du sport, l'approche CrossFit, les Courses de Spartiates ou encore le MovNat d'Erwan Le Corre se fondent également sur nos connaissances du mode de vie de nos ancêtres du paléolithique. En sciences sociales, les chercheurs sont nombreux (je pense notamment à James C. Scott, Jared Diamond et Yuval Noah Harari) à décrier l'exploitation sociale ayant accompagné le passage d'un mode de vie nomade basé sur la chasse et la cueillette (paléolithique) à un mode de vie sédentaire basé sur l'agriculture (néolithique) – le politologue français Alain Badiou

estime ainsi que nous sommes encore au néolithique<sup>2</sup>! Plusieurs des réflexions de Dulude se situent dans ce large courant.

Une thèse forte du livre est que les lois de la communication et des relations interpersonnelles sont universelles. Elles sont les mêmes dans toutes les cultures. Dulude confirme cela en testant ces lois là où elles auraient a priori le plus de chances d'échouer, soit avec les cultures les plus éloignées de la nôtre: celles des tribus recluses, où il affirme réussir invariablement à se faire admettre grâce à sa science des communications interpersonnelles. Cela dit, il note que ces tribus sont souvent moins confuses sur leurs propres relations interpersonnelles que les sociétés modernes...

Prenons en exemple le couple. Traditionnellement, la survie suffisait à justifier le couple. La survie a constitué l'objectif clair, communément partagé, permettant de cimenter le couple et de lui donner un sens, résume Dulude. Aujourd'hui, la confusion règne parce que les couples n'ont souvent aucun objectif précis. Les membres du couple ne savent pas pourquoi ils sont ensemble! Typiquement, le partenaire amoureux sert aujourd'hui de béquille émotionnelle; la dépendance émotionnelle est désormais normalisée, constate Dulude. C'est comme si, pour plusieurs d'entre nous, le progrès avait été une malédiction. Il n'a pas à en être ainsi. Le progrès ne rend pas le couple obsolète, précise-t-il en entretien. Il nous invite seulement à le réinventer, la survie ne suffisant plus à le justifier. Lorsque j'évoque le *Lysis* ou le *Banquet* de Platon et l'idée d'envisager son «ami» fondamentalement comme un partenaire, un coéquipier, dans une quête de sagesse, Guillaume Dulude s'exclame: «tu m'enlèves les mots de la bouche!».

En somme, voilà un ouvrage surprenant et stimulant qui n'a rien à envier aux (rares) essais de chercheurs en psychologie publiés au Canada anglais (Jordan Peterson) ou aux États-Unis (Steven Pinker, Jonathan Haidt). ❖

<sup>2</sup> Badiou, Alain. 2017. *Éloge de la politique*. Flammarion. Avec Aude Lancelin.



Cégeps 101

## Les dossiers de L'Action nationale font leur chemin.

Abonnez-vous  
pour bien suivre!

[actionnationale.quebec](http://actionnationale.quebec)

## Entendre le cri

Pascal Chevrette  
Chef de pupitre, littérature

JEAN-YVES SOUCY  
**WASWANAPI**

Montréal, Les éditions du Boréal,  
collection L'Oeil américain, 2020,  
114 pages

Ref récit commencé en 2015, *Waswanipi* n'a pu être complété puisque son auteur, l'écrivain Jean-Yves Soucy, est décédé deux ans plus tard. Dans ce court livre, tissé d'anecdotes et de souvenirs, Soucy raconte un lointain épisode de jeunesse alors qu'à l'été 1963, il sillonne les forêts boréales au nord de Lebel-sur-Quévillon et de Chibougamau en exerçant l'emploi de garde-feu pour le compte du ministère des Forêts. Là-bas, en compagnie d'un collègue un peu grincheux, il rencontre des Cris de Waswanipi. L'un d'eux, celui qui le guidera dans ces secteurs et territoires de chasse, était William Saganash.

Soucy n'en a aucune idée à l'époque, mais ce Saganash est le père de Roméo Saganash, homme politique cri et québécois qui, entre autres, a fait partie d'un comité des Nations unies s'étant penché sur les droits des peuples autochtones. C'est d'ailleurs, en aval de cet épisode lointain, lors d'une rencontre avec le député en question, que ce dernier aurait demandé à «Jean-Yves» de consigner ce récit, lui sentant une valeur exemplaire, une mémoire, des leçons, le contact avec un monde disparu.

Bien que ce soit un récit, ce livre comporte une ampleur de thèmes et de perspectives qui nous font entrer dans l'univers méconnu des Cris. On y découvre l'état de leur communauté à l'aube des années 1960, avant la Convention de la Baie-James et du Nord québécois signée en 1975. En soutirant de sa mémoire l'été 1963, Soucy nous fait voir les pas gigantesques que cette première nation du Québec a franchi jusqu'à nos jours. Je ne connais pas l'œuvre de Jean-Yves Soucy. Son *Dieu chasseur* de 1976 m'intrigue comme *Le survivant* de Germaine Guèvremont laisse ses traces de grande œuvre classique. Comme il a laissé en héritage une œuvre importante, je constate avec *Waswanipi* qu'il écrit avec légèreté, précision et efficacité; dans un style qui pourrait s'apparenter à celui d'Hemingway, d'ailleurs évoqué quelque part dans le texte. En quelques traits, Soucy nous plonge dans de vastes territoires de chasse, décrit admirablement bien ses guides autochtones, sans les idéaliser, avec l'humanité qui est leur. Le William Saganash en question y est

présenté comme un homme d'une grande probité et de grande écoute, des traits qui annonçaient le sens diplomatique du fils.

Dans une courte postface, Roméo Saganash précise que c'est en vertu de l'ouverture d'esprit et de la sincérité de Soucy que ses guides cris lui ont livré tant de connaissances à leur sujet. Cet aspect initiatique au monde cri est l'un des grands charmes de ce livre. Soucy fut sans le savoir le témoin «d'un monde qui n'est plus»; il décrit d'abord les gens, le proche ami de William, mais aussi les femmes du village, les enfants, les religieuses qui s'occupent du dispensaire. Nous sommes plongés dans un univers de chasse, de lacs et de gibiers, où le contact avec la nature est ritualisé, transmis de lointaines sources ancestrales, respectueux de l'animal et de l'arbre.

**Soucy cerne une psychologie, un comportement, en quelques traits.**

**Il s'y présente sous des allures un peu candides et c'est ce point de vue qui teinte cette lointaine expérience de garde-feu dans les territoires cris.**

**La force des anecdotes révèle des leçons de diplomatie et des prises de consciences, qui aident à faire connaissance, d'abord par le biais de cette littérature, avec ce peuple qui habite au nord de l'Abitibi et des Laurentides.**

Mais le livre nous convie à davantage: la découverte de la civilisation cri. Soucy dira même que cette civilisation lui paraissait aussi inconnue que celle de la Chine, sous-entendant manifestement le fossé qui nous sépare. Ou alors retrouvant un état d'esprit qui a dû animer les jeunes émissaires que Champlain envoyait dans les forêts américaines. S'il est question de croyances, il est aussi question de langue. Tout au fil des souvenirs et des anecdotes, Soucy décrit son apprentissage des rudiments de la langue cri, ce qui l'entraîne à la fin à un exposé sur la place que la langue doit occuper dans la vie des humains. C'est à double sens qu'il énonce cela, on le sent; Québécois, il est conscient de la valeur et de la précarité de la langue, la sienne, et cela lui fait comprendre avec acuité le point de vue et les insécurités de ses compagnons cris.

Autre découvert frappante est le choc de civilisation vécu par les Cris, leur rapport à l'éducation, le délitement de leurs traditions à laquelle ils se vouaient, leurs inquiétudes

Jean-Yves Soucy

WASWANAPI

Postface de Romeo Saganash

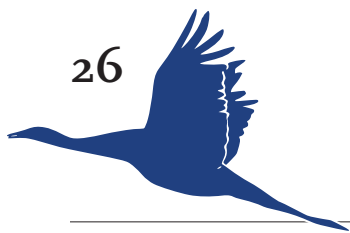


très légitimes pour l'avenir de leurs enfants, les modifications subies par leur mode de vie traditionnel confronté à celui des Blancs. C'est surtout le poids de certaines structures politiques qui pesaient à l'époque: l'organisation économique autour d'un comptoir de la Baie-d'Hudson, la mainmise fédérale sur le territoire, l'état de minorisation dans lequel les plongeait concrètement la loi sur les Indiens, voire même les humiliait. C'est de tout cela dont est témoin Soucy. Le terme «colonialisme» ne paraît pas dans le récit et ce n'est pas nécessaire: nous n'avons pas affaire à une théorie ni un texte militant: qu'une narration, qu'une seule description. La force du récit conduit le lecteur à tirer ses propres conclusions.

La plus belle leçon, c'est de découvrir que William avait compris que l'avenir de son peuple n'était pas dans l'abandon complet de sa culture, ni dans une assimilation radicale, mais plutôt dans une capacité à sauvegarder certains traits de cette identité tout en endossant certaines prérogatives de la modernité, dont la principale: s'instruire et miser sur l'éducation. William Saganash était conscient qu'il ne faut «pas essayer de devenir des Blancs, mais apprendre une nouvelle façon de vivre comme Cris» (p. 70). C'est à cette conclusion qu'en venait l'anthropologue Marie-Pierre Bousquet dans sa somme remarquable consacrée aux Algonquins de l'Abitibi et du Témiscamingue, *Les Anicinabeks: du bois à l'asphalte*. Roméo Saganash se présente lui-même comme étant l'héritier de cette idée cardinale et dans son cas, paternelle.

C'est un récit au style simple, vivant, très humain. Soucy cerne une psychologie, un comportement, en quelques traits. Il s'y présente sous des allures un peu candides

suite à la page 26



## Waswanipi

suite de la page 25



et c'est ce point de vue qui teinte cette lointaine expérience de garde-feu dans les territoires cris. La force des anecdotes révèle des leçons de diplomatie et des prises de conscience, qui aident à faire connaissance, d'abord par le biais de cette littérature, avec ce peuple qui habite au nord de l'Abitibi et des Laurentides. Curieux et avec cet intérêt sincère, et non mû par des intérêts financiers ou politiques, le jeune Soucy était comme immunisé, en quelque

sorte, puisque ses préjugés étaient atténués et le mettait dans une posture d'ouverture à l'autre: «Je me rends compte, dit-il, que j'ai une relation privilégiée avec mes guides, sans doute parce qu'ils me sentent respectueux et désireux d'apprendre» (p. 59). Soucy a un plaisir manifeste à raconter cette histoire et ça fera le bonheur du lecteur. Livre sans prétention, comme ils doivent l'être, *Waswanipi* permet un premier contact littéraire avec le monde des Iyiyou et donne envie de mieux comprendre la situation actuelle de cette nation depuis la Convention de la Baie-James et du Nord québécois et la Paix des braves. ❖

MICHEL LEBOEUF

### LE DERNIER CARIBOU

Montréal, Éditions Multimondes, 2020, 186 pages

La survie des hardes de caribous forestiers de Val-d'Or, de Charlevoix de même que la harde de caribous montagnards qui occupe les hauts plateaux du parc national de la Gaspésie est sérieusement compromise. Pourtant ces cervidés – des héritiers en ligne directe de réfugiés climatiques de la dernière ère glaciaire – ont maintes fois fait preuve d'une remarquable capacité à s'adapter à un monde hostile et en perpétuel changement. L'extinction de ces populations signifierait la regrettable disparition, à jamais, d'une manière singulière d'exister, de vivre et d'animer nos quelques arpents de neige; une infortune qui devrait revêtir un sens tout particulier pour nous, Québécois.

Bien que l'illustration de couverture et le titre de l'ouvrage du biologiste Michel Leboeuf puissent suggérer qu'il s'agisse d'un essai portant sur l'histoire du déclin puis de l'effondrement des populations de caribou forestier, la situation critique dans laquelle se trouvent les populations de caribous forestiers du Québec sert simplement à ouvrir une réflexion beaucoup plus large sur les raisons de l'échec des stratégies de protection des espèces vulnérables, menacées ou en voie de disparition

Une des thèses centrales de cet essai est que depuis la parution, en 1859, de *L'origine des espèces* (l'œuvre phare du naturaliste et paléontologue anglais Charles Darwin), trop d'attention a été accordée par les écologistes et les biologistes à la compétition et aux autres interactions négatives entre les espèces, et ce, au détriment de l'entraide, de la coopération, du mutualisme et du commensalisme qui contribuent – au même titre que la concurrence, la lutte ou la prédation – à forger les écosystèmes. Pour Michel Leboeuf, la faute incombe en partie à Darwin en raison de son insistance à utiliser un vocabulaire antagoniste. L'essayiste jette néanmoins

principalement le blâme sur les élites victoriennes qui, obnubilées par les avancées scientifiques et techniques et n'ayant que le mot progrès à la bouche, ont adopté une interprétation aussi étroite qu'erronée des propos de Darwin. Des aphorismes tels que *might makes right* (loi du plus fort) et *survival of the fittest* (survie du plus apte) ont marqué durablement les esprits et contribueront à pousser éthologues et biologistes à trop s'attacher au concept d'espèce, négligeant par le fait même de s'intéresser à celui de communauté.

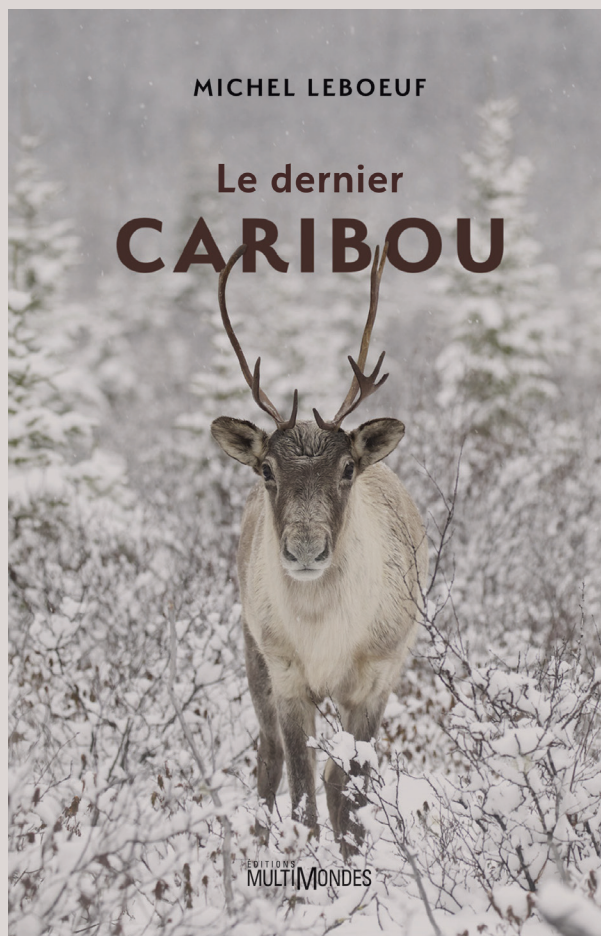
L'auteur invite par la suite le lecteur à «abandonner la vision dépassée d'organismes vivants isolés dans leur milieu» (p. 23) et à plutôt concevoir le vivant à partir de la notion d'holobionte – un mot obtenu par synthèses des vocables grecs anciens *hólos* (qui signifie entier) et *bios* (qui veut dire vie) – qui désigne une unité qui regroupe un hôte, qu'il soit animal ou végétal, et tous les micro-organismes qu'il héberge et, plus largement, toutes les autres espèces avec lesquelles l'hôte en question échange (la plupart du temps dans le cadre de relations mutuellement bénéfiques) des nutriments, des informations, de l'énergie dans son habitat.

Dans le dernier tiers de cet essai, l'auteur livre un vibrant plaidoyer pour la protection de superficies additionnelles de milieux naturels encore intacts. Michel Leboeuf, qui est également directeur général de la Fiducie de conservation des écosystèmes de Lanaudière, défend la thèse que si l'on veut ralentir le rythme actuel d'érosion de la biodiversité

(et, incidemment, espérer sauver le caribou forestier), il faut impérativement faire de l'écosystème, et non plus de l'espèce, le point focal des actions de conservation des milieux naturels.

Frédéric Morneau-Guérin

Chef de pupitre, sciences



## L'envol des oies et des idées

Pascal Chevrette  
Chef de pupitre, littérature

GÉRALD BARIL  
**SI PRÈS, SI LOIN, LES OIES  
BLANCHES**  
Montréal, XYZ éditeur, 2020,  
336 pages

**S**i près, si loin, les oies blanches est un essai longuement muri, qui traite des oies. Cela va de soi. Mais il aborde bien sûr d'autres sujets. Les oies tracent un itinéraire que suit passionnément Gérald Baril pour aborder le territoire québécois et l'environnement; et aussi le fleuve, la chasse, la littérature d'ici et d'ailleurs, la gastronomie, la biologie, l'Arctique, la culture inuite et les droits des animaux. C'est un livre dont l'approche scientifique et descriptive se double de ce contact très personnel et éclectique, de cette touche esthétique que l'on trouve dans les carnets de voyage.

### LIEUX DE PENSÉES ET LIEUX PHYSIQUES

Dès les premières lignes, Baril se réfère à l'écrivaine suédoise Selma Lagerlöf, nobélisée et reconnue pour son conte sur le jeune Nils Holgersson qui découvrait son pays sur le dos des grandes oies. Baril, détenteur d'un doctorat en anthropologie, rédacteur d'un ouvrage sur le design, collaborateur à *Nuit blanche*, et comptant à son actif bien d'autres occupations, devient à son tour un jeune Nils sur les ailes des oies laurentiennes. Pour faire le tour du sujet, il a choisi de diviser son essai en quatre parties, inspirées des quatre saisons. Une manière de suivre l'oiseau dans son vol; manière, aussi, de nous entraîner du côté de sa «migration intérieure», indiquée en sous-titre. Son parcours lui révèle quelques vérités fondamentales: «les oies vivent en groupe, elles sont dépendantes les unes des autres, vouées à la solidarité. Leur vie est une route semée d'embûches, au sens littéral du terme. Et lorsque les humains établis sur leur passage se prennent à célébrer la vaillance de ces grandes migratrices, ils alimentent à la source un bassin d'imaginaire dans lequel ils puisent volonté et ferveur.» (p. 81) Cette phrase qui clôt la première partie résume bien la conclusion générale et l'interrogation existentielle à la base de l'essai.

Gérald Baril écrit avec un souci de vulgarisation constant, mais aussi avec une grande sensibilité poétique. C'est un être de projets. Au gré de ses migrations professionnelles, il avait reçu le mandat de concevoir une exposition sur les oies vers la fin des années 1990 à Montmagny. Le livre est ainsi une façon d'étendre et de consigner

l'abondante matière tirée de cet original projet muséal qui a tenu un certain temps et n'a pas été renouvelé. La meilleure façon d'en sauver le savoir et la vibrante étincelle était bien de convertir le tout en livre.

Comme tout passionné, son objet d'étude l'emporte, littéralement. Ce monde des oies et des sauvagines l'amène à maints endroits en bordure du Saint-Laurent. Le lecteur sera charmé par ces haltes où on l'entraîne tout en partageant amicalement idées et connaissances à propos du pays et de ses écosystèmes. Baril fait, au fond, ce que dans *Toutes îles* annonçait Pierre Perreault: «C'est sur les bords du Saint-Laurent une grande réserve de paysages et de découvertes où nous allons ancrer nos barques et notre connaissance.» L'essayiste descend sur les berges du lac Saint-Pierre, à Baie-du-Febvre, à la découverte de cette oie qu'il chérit. On est bien sûr transporté sur l'île d'Orléans, très souvent on y revient. Les échos à Félix Leclerc ou Pierre Morency ne sont jamais loin. Nous posons pied au cap Tourmente aussi, et à L'Isle-aux-Grues: pour une petite leçon d'histoire sur une ferme ancestrale, ou pour traiter de traditions de chasse. Mais on va plus loin encore: l'île Bylot, en Arctique, une oasis glacée où les oies vont se reproduire. Le biologiste Louis Lemieux les avait suivies dans les années 1950 et les avait baguées pour prouver que la colonie que l'on y trouvait, la plus importante au pays, était bien celle que nous voyons dans nos cieux québécois au printemps et à l'automne.

Le lecteur est donc entraîné en de nombreux lieux, tant physiques que de pensée. On en apprend beaucoup sur les cycles migratoires de l'oie, ses techniques de vol, sur son organisation «communautaire» lors de ses envolées (elle traverse plus de 8000 km par année!). Baril la distingue de la bernache, parle de son alimentation à base de scirpe qu'elle vient trouver dans les battures de l'île d'Orléans. Souvent, on s'envole avec elles: «Des nuées d'oies blanches s'élevèrent dans la lumière, formant une onde giratoire dont l'amplification me donna un frisson d'émerveillement. On aurait dit une avalanche inversée, comme si un champ de neige se réveillait pour retourner dans les nuages» (p. 176).

### L'INTERDÉPENDANCE DU QUÉBEC

Le pari de notre auteur semble être que l'oie est le meilleur guide qui soit pour parcourir des habitats qui sont nos milieux, notre pays: vibrante prise de conscience qui s'impose au terme du cycle. C'est pourquoi le ton et les



phrases de Baril possèdent cette dimension intime et lyrique lui permettant d'explorer sa «conscience du terroir et de la communauté», puis acquièrent une portée collective. À la fin, la pensée de l'oie sonne comme un «appel au peuple du Québec à continuer de s'affirmer pour conquérir sa liberté» (p. 284). Mais plus qu'animé par ce goût du pays, l'essai traite des rapports complexes entre l'homme et la nature. Science et chasse sont les deux leit-motifs qui poussent Baril à réfléchir sur cette interdépendance qui nous lie aux animaux et aux environnements, et qui doit s'imposer comme un nouvel impératif moral.

Gérald Baril a même suivi le biologiste Lemieux, des décennies après les recherches de ce dernier. Il raconte son propre voyage à l'île Bylot, un peu pour nous faire découvrir les «conditions de la production des connaissances». Investi dans son sujet jusqu'au bout, il conçoit alors ce que signifie habiter un territoire, inséparable du fait de le connaître pleinement. C'est le message que Marie-Victorin lançait il y a près d'un siècle! Le propos sur la chasse est plus surprenant, car il est rare qu'on l'aborde dans des essais, à part chez Serge Bouchard. C'est un thème qui était d'ailleurs au cœur de la démarche de Perreault et on peut sentir que Baril – rappelons qu'il est docteur en anthropologie – y trouve un sujet hautement pertinent pour penser le rapport à l'environnement. Il développe abondamment son discours à propos de son initiation à la chasse. De nombreuses pages sont consacrées à décrire cette activité, qui jadis a marqué les usages et coutumes en Nouvelle-France.

Car aujourd'hui, la chasse est plutôt mal perçue dans la conscience populaire, ce qu'a bien révélé l'épisode des chevreuils de



suite de la page 27

Longueuil. Ce qu'elle enseigne cependant, tient à rappeler Baril, c'est la conscience d'une interdépendance au fleuve du vivant et à la biodiversité. Tout en stipulant qu'elle «ne doit pas être au service d'un abattage en masse», Baril précise qu'elle «est une composante essentielle des plans de gestion de la faune» (p. 230-231). En fait, et c'est très intéressant, «l'attitude générale de refroidissement envers la chasse, constate-t-il, est corrélée avec un affaiblissement des liens intimes d'interrelation avec la nature, au profit d'une relation superficielle et à sens unique, axée sur la consommation» (p. 224). À ce titre, elle sert, pour l'essayiste, de paradigme devant nous instruire sur notre rapport à la nature. Citant entre autres les propos de Louis-Gilles Francoeur et de quelques philosophes contemporains, Baril dégage une sorte de philosophie de la chasse, qui n'est pas tant un sport qu'un fait de civilisation. Même si sa passion porte Gérard Baril à alimenter une dense réflexion sur la chasse, c'est l'argument anthropologique qui ressort et cela le mène à saisir la place de cet animal dans notre imaginaire. Il traitera ainsi de cuisine et de gastronomie, de reconnaissance du terroir, de sauvegarde des milieux naturels; abordera également la question du contrôle des armes à feu. Pour tout lecteur qui se fait une vue trop théorique de l'intervention écologique, ce sont des propos instructifs.

Au deux tiers du livre, l'oie devient prétexte pour discuter de l'épineuse question des droits des animaux, qui fondent certaines idéologies animalistes et animent certains cercles militants environnementalistes. Baril réfute cette idée, car à son avis, elle risque d'ouvrir la porte à des dérives par rapport aux droits des hommes, qui seraient déplacés de leur centre de gravité. En se référant au philosophe Luc Ferry, il plaide plutôt pour une plus grande responsabilisation de l'homme à l'endroit de la nature. Cela fait écho à tout son développement sur les recherches et la figure emblématique de Louis Lemieux, ainsi que sur l'histoire de la chasse en Nouvelle-France. Par moment, je me suis senti un peu égaré dans le fil des informations et dans la structure de l'essai, touffu de ses digressions. Mais c'est surtout dans ce dernier pan de la réflexion sur les droits des animaux que j'ai mieux compris où nous amenait l'auteur. Derrière sa compréhension du monde des oies, Baril cherche à dégager une éthique environnementale. On pourrait aussi parler d'un art de vivre et d'une nouvelle façon de penser nos solidarités, même l'identité nationale. Là résiderait le message des oies.

Je me permets une note sur ce plaidoyer en faveur d'une responsabilisation étendue de l'homme envers la nature. Le sujet est fort intéressant et je ne m'attendais pas à être conduit sur ce fil. Ce débat est de plus en plus mis de l'avant, même s'il remonte à loin. D'attribuer ou non des droits à la nature, ou aux animaux, ne se résout pas si aisément, il me semble. Car les droits de l'environnement, qui existent déjà, ne serait-ce que par le biais de règlements ou l'établissement de zones protégées, sont étroitement liés aux droits de l'homme. Ainsi, l'équation ne me semble pas aussi dichotomique que ce que pose Baril. Les institutions humaines, tout comme les entreprises et les compagnies jouissent déjà de droits, par la reconnaissance de leurs personnalités juridiques. Et l'économie de libre marché fait parfois passer ces droits commerciaux avant ceux des citoyens: cela a des effets non négligeables sur nos écosystèmes. Au lieu d'opposer les tenants de la responsabilisation, détenteur d'une vertu écologique, à un idéalisme creux défendant les droits des animaux (et possiblement miné par un rapport superficiel à la nature), il me semble qu'il y a un espace pour concevoir ces droits. Peut-être que nos sociétés, que la santé publique, que les inégalités sociales, que

la justice, seraient mieux servies si l'on attribuait des droits à la nature? Ces droits pourraient-ils contrebalancer ceux des corporations? C'est un angle qui n'est pas abordé dans la distinction décrite par Baril. Mais j'avoue humblement que ces questions me sont nouvelles. Comme Gérard Baril met d'abord de l'avant son amour pour les oies, il ne s'agit pas tant d'un manquement dans son essai que je souligne ici, mais plutôt d'une suggestion que je me permets quant à ce débat auquel il a le grand mérite de nous initier, lui aussi, en toute humilité.

#### LA MIGRATION DE GÉRALD BARIL

À la fin, la réflexion s'ouvre plus largement sur des thèmes comme le sens de la communauté, sur les politiques sociales, sur la culture québécoise et même, sur un retour à l'idée d'indépendance nationale du Québec, revue à la lumière du message que lui inspirent les oies. Dans cette partie, Baril nous entraîne du côté des représentations. Il revient sur la célèbre chanson des Cowboys fringants, écrite pendant le printemps étudiant de 2012, inspiré d'un poème de Félix-Antoine Savard, et qui évoque les oies regroupées et solidaires. Il parle aussi de liberté à travers le fameux polyptyque de Jean-Paul Riopelle, *Hommage à Rosa Luxembourg*, ponctué de corps d'oies peints à la bombe aérosol. Cette section laisse place à des commentaires très pertinents.

En abordant l'avenir de la communauté québécoise et son aspiration à l'indépendance, ultime destination de la métaphore des oies, Baril remonte le temps, temps de ses engagements et de ses convictions politiques. Après s'être senti très proche des propos de Pierre Bourgault dans les années 70, il s'est idéologiquement campé plus fortement à gauche jusqu'aux années 80 où se sont érodées les différentes idéologies marxistes. Préconisant l'unité de tous les travailleurs sur le vaste territoire canadien, il ne pouvait endosser la perspective des souverainistes pour cette raison, jusqu'à ce qu'il sente, au tournant du deuxième référendum, que cette voie d'affirmation était plus réaliste. Ses migrations prennent finalement les contours d'un itinéraire intellectuel, révélé avec une certaine discrétion en regard de tout l'ouvrage, et qui l'ont ramené à réconcilier ses positions d'antan, sa prise de conscience environnementale et à plaider pour l'indépendance du Québec. Est-ce un signe discret qu'une pensée de gauche retrouve progressivement le sillage de la réflexion sur la nation, comme les oies qui vivent leurs saisons? En tout cas, la référence à l'essai d'Éric Martin, *Un pays en commun*, abordant cette question, paru en 2017 et recensé dans nos pages (Printemps 2018), ne laisse aucun doute quant à la position de Baril. Mais ce propos sur l'indépendance du Québec, disons-le, demeure secondaire. Ce qui est prédominant dans *Si près, si loin, les oies blanches*, c'est le questionnement sur les droits de la nature, sur la définition d'une éthique à partir d'une conception renouvelée du terroir.

C'est vrai que l'oie a ce je-ne-sais-quoi de poétique. Elle est à la fois un symbole très personnel pour Baril – un totem, pourrions-nous dire en prenant un langage scout – et un emblème culturel; elle est porteuse d'accents d'un pays, d'une culture. Cet essai est irrigué par le plaisir de la connaissance, c'est évident! Le simple fait de la découverte, la visite de lieux divers et d'atmosphères, l'observation de la nature et la connaissance par le corps, par l'intellect, par le senti, par le voyage, sont tous au rendez-vous. Au siècle des Lumières, Diderot affirmait préférer l'essai tel un «essaim d'idées» plutôt que l'aridité d'un traité. Avec un grand talent de vulgarisateur, une écriture élégante, musicale, en s'emportant par moment dans quelques envolées lyriques, Baril montre le vol des oies et offre dans ses quatre saisons bien en ordre, un essaim d'idées qui n'aurait pas déplu à l'encyclopédiste. ❖

**Derrière sa compréhension du monde des oies, Baril cherche à dégager une éthique environnementale. On pourrait aussi parler d'un art de vivre et d'une nouvelle façon de penser nos solidarités, même l'identité nationale. Là résiderait le message des oies.**

## Animaux du monde entier, unissez-vous!

Daniel Gomez  
Chef de pupitre, politique

JÉRÔME SEGAL

### ANIMAL RADICAL. HISTOIRE ET SOCIOLOGIE DE L'ANTISPÉCISME

Montréal, Lux, 2020, 214 pages

Voici un essai à la fois historique et sociologique qui vise à faire comprendre ce qu'est l'antispécisme, une notion apparue en Grande-Bretagne au début des années 1970 pour désigner la lutte, plus ou moins radicale, contre toute discrimination fondée sur l'appartenance à l'espèce. L'auteur, chercheur et journaliste, antispéciste lui-même, explique ce phénomène social relativement nouveau en Occident. Les antispécistes, nous dit-il, dénoncent l'exploitation, la souffrance et les mauvais traitements infligés aux animaux, alors que les spécistes postulent et défendent une hiérarchie dans laquelle la supériorité de l'être humain s'impose sur l'espèce animale. L'idéologie antispéciste, comme présentée par l'essayiste, pourrait s'inscrire dans les tendances dites « progressistes », des courants de pensée occidentale actuelle : féminisme, écologisme, antiracisme, gauchisme, libertarianisme et anarchisme. Ce mouvement a des affinités certaines avec le végétarisme, le végétalisme et, surtout, le véganisme. Il est politique et applique une philosophie morale qui place les animaux « sentients », c'est-à-dire qui peuvent ressentir et souffrir, à l'égal de l'homme et ayant donc les mêmes droits.

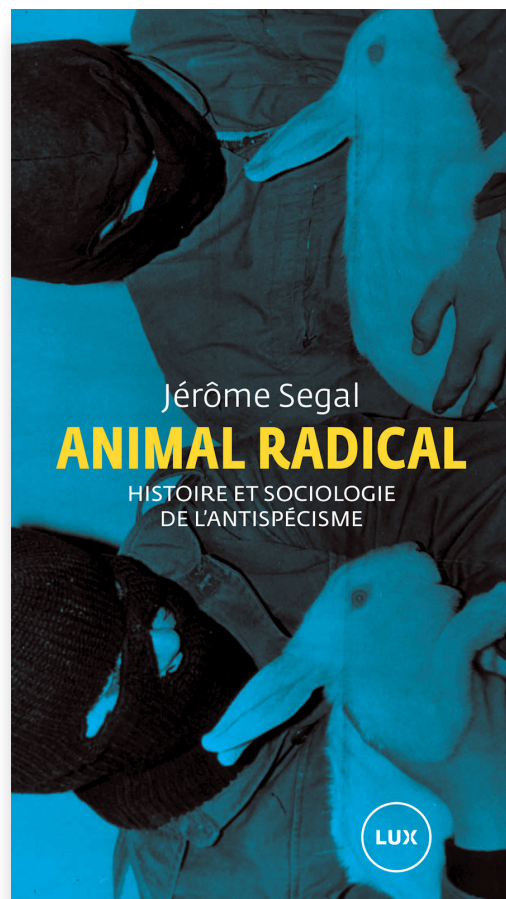
Ce qui m'a interpellé de prime abord en feuilletant le livre et la table des matières, c'est que l'auteur omet curieusement de mentionner que cette pratique non violente existe depuis très longtemps en Inde. La religion jaïniste exclut en effet de l'alimentation de ses adeptes tout produit d'origine animale, ainsi que les légumes et végétaux ayant des racines dans le sol afin d'éviter de tuer des vers de terre en les arrachant, mais également parce que consommer une racine équivaut à tuer la plante entière, la non-violence s'appliquant aussi envers les végétaux. Les antispécistes sont certes moins radicaux en ce qui concerne les légumes, mais pour le reste ils n'ont rien inventé.

En se limitant à l'Occident, Jérôme Segal remonte au XIXe siècle pour retracer les premiers signes de sensibilisation à la cause animale. Louise Michel, la Pasionaria de la Commune, faisait déjà des parallèles entre l'exploitation des hommes et celle des animaux. Elle se préoccupait des souffrances de ces derniers. Toujours dans les années 1870,

un anarchiste comme le géographe Élysée Reclus s'intéresse lui aussi à la cause animale. Il déplore les mauvais traitements et l'exploitation dont sont victimes les animaux considérés par lui comme des « êtres ayant conscience de leur vie ». Dans le Manifeste du Parti communiste, Karl Marx et Frédéric Engels, de leur côté, se moquent des petits bourgeois « réformateurs », préoccupés par le sort des animaux, préfigurant ainsi déjà les divisions de la gauche sur le sujet.

**Une kyrielle d'associations  
entreprennent une foule d'actions  
qui ont en commun de dénoncer la  
domination faite aux animaux de  
toutes sortes. On inclut de plus en  
plus les animaux dits « sentients »  
et pas seulement les animaux  
« mignons », de compagnie.**

Quoi qu'il en soit, c'est dans les idéologies radicales, condamnant la « domination de l'homme par l'homme », que l'auteur discerne les ferments des revendications de l'antispécisme. De la domination de l'homme par l'homme à la domination des animaux par l'homme, il n'y avait qu'un pas ; cela prendra cependant plus d'un siècle pour le franchir politiquement. Le mouvement comme tel commence vraiment à émerger en Grande-Bretagne, essaimant par la suite dans d'autres sociétés. L'antispécisme se développe de façon anarchique tout en étant de plus en plus radical. Au début, on s'attaque à la chasse, puis on vise aussi la vivisection et les expériences sur les animaux. Des militants s'en prennent à Revlon et ses expériences. Des boucheries sont attaquées. Une kyrielle d'associations entreprennent une foule d'actions qui ont en commun de dénoncer la domination faite aux animaux de toutes sortes. On inclut de plus en plus les animaux dits « sentients » et pas seulement les animaux « mignons », de compagnie. Le mouvement gagne même les États-Unis. En juin 1984 un journaliste du *New York Times* déclare : « une nouvelle philosophie a commencé à émerger à la fin des années 1970, selon laquelle les animaux ont un droit inaliénable à une vie pleine et entière dans une société naturelle. Il est immoral de les exploiter, quels que soient les bénéfices que les humains pourraient en tirer » (p. 67). Ce mouvement va essaimer dans le monde et se radicaliser, entraînant aussi de vives réactions contre ses membres. À l'intérieur les tendances anarchistes et

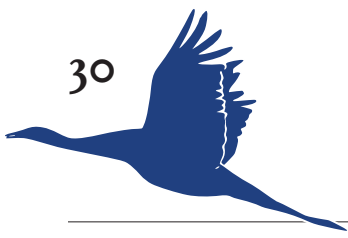


écologistes se côtoient. Des frictions frisent parfois l'infantilisme : Segal note des conflits entre véganimes qui dénoncent l'exploitation des chèvres pour leur fromage et ceux qui la tolèrent ; des amateurs de fromage sans doute...

Le cas Brigitte Bardot interpelle aussi les militants. L'actrice française est depuis longtemps une « animaliste » affirmée. Dans les années 1960 déjà, elle s'élevait contre les manières traditionnelles d'abattre les animaux dans les abattoirs. Mais c'est sans conteste avec sa croisade spectaculaire contre la chasse aux bébés phoques qu'elle a mis la cause de l'antispécisme sur la carte mondiale. Or, la comédienne a des opinions politiques résolument « droitistes » pour ne pas dire ultra-droitistes. Certains antispécistes, les plus pragmatiques, se sont réjouis de l'énorme coup publicitaire que madame Bardot faisait au mouvement. D'autres au contraire n'ont vu que le porteur du message et ont tenté de se dissocier au maximum des gestes de la vedette.

Jérôme Segal s'attarde aux cas de la France, du Québec et du Canada (en ne distinguant pas toujours très bien l'un et l'autre), mais également au cas d'Israël où le mouvement semble être plus populaire. Actuellement, les véganes et les antispécistes composeraient de 3 à 5 % de la population israélienne. Ce pays serait devenu leur « Eldorado ». Jérôme Segal n'arrive cependant pas à discerner les raisons profondes qui expliqueraient la relative popularité de la philosophie végane dans cette société ; peut-être est-ce dû aux interdictions culinaires en cours dans certaines communautés de

suite à la page 30



## Animal radical

suite de la page 29



la société israélienne. Il émet l'hypothèse, un peu tirée par les cheveux à mon goût, que le véganisme soit peut-être instrumentalisé par le pouvoir politique pour faire oublier l'occupation de la Palestine et le sort réservé aux Palestiniens. Selon Gary Yourofsky, un militant antispéciste radical, les juifs ont été persécutés depuis des millénaires, ils savent ce qu'est l'oppression et cela les rendrait plus sensibles aux conséquences du spécisme. (p. 108-109). En effet, dans le discours animaliste, la comparaison avec le nazisme est omniprésente. Cela va même jusqu'à «structurer la représentation mentale du combat antispéciste et à le légitimer». Il y a des références à l'holocauste et des parallèles avec la Shoah; on parle d'abattoirs industriels... Selon certains penseurs antispécistes, les méthodes fordistes, appliquées dans les abattoirs de Chicago en 1941, auraient inspiré les nazis dans leur plan d'extermination des juifs et autres groupes jugés inférieurs. Henry Ford aurait, dit-on, été très proche des idéologies antisémites. Le lecteur trouvera à la page 124 une analogie sinistre entre les animaux transportés dans des wagons à bestiaux et les captifs dans les wagons de déportés. Analogies aussi entre différents génocides ou massacres humains: Arméniens, Cambodgiens... qui ont tous été précédés d'éliminations massives d'animaux. Il y a bien sûr dans le discours

animaliste une comparaison avec le sort des esclaves et une similitude avec la subordination des femmes.

L'essai de Jérôme Segal ne laisse pas indifférent. Il part d'une triste réalité: le sort réservé aux animaux et les «droits» de ces derniers. Je déplore cependant que l'essayiste n'ait pas mentionné davantage les progrès substantiels réalisés depuis déjà quelques années face à cette question. En effet, l'abattage est de plus en plus réglementé, les courses de taureaux sont prohibées dans de plus en plus de régions, la chasse aux baleines n'est presque plus pratiquée. On commence même à remettre en question les rodéos et les calèches dans les villes. Quoiqu'on en dise, le respect des droits des animaux s'affirme de plus en plus, en Occident du moins. Les multiples associations vouées à la protection des animaux qui s'agitent un peu partout ne sont pas étrangères à cette heureuse prise de conscience. Mais quelle est la place des antispécistes dans cette dynamique? Avec les «véganistes», ils représentent 1 % de la population des pays occidentaux, déchirés en multiples chapelles. Avec certaines de leurs revendications que l'on peut juger farfelues ou exagérées, faut-il les prendre au sérieux et ne risquent-ils pas de desservir la cause qu'ils veulent servir? ❖

FRANCE LABELLE  

**LE REFUGE DES JEUNES DE MONTRÉAL. TRENTE ANS EN PAYS D'ITINÉRANCE OU LA DOULEUR DE LA SOIE**

Montréal, Éditions Hurtubise, 2020, 240 pages

France Labelle a mené toute une vie d'intervenante sociale, d'organisatrice et de militante. Après quelques années en maisons d'hébergement pour femmes, elle a fondé et dirigé le Refuge des jeunes de Montréal. Elle témoigne ici de la réalité des jeunes itinérants sans-abri de Montréal, les rejets, les préjugés et les injustices dont ils sont les cibles. Bien sûr pour défendre passionnément leur cause, mais aussi pour nous présenter la complexité et la diversité de ce qu'elle considère comme un véritable enjeu de société. Enjeu le plus souvent invisible, comme le dénonce Manon Massé dans la préface du livre, à travers une analyse implacable: la pauvreté et l'exclusion sociale ne sont ni un hasard ni un problème individuel ou familial, mais bien un produit révélateur de notre société et de ses inégalités, et même un effet, un résultat honteux de certains intervenants, notamment en Centres Jeunesse d'où proviennent la moitié des jeunes sans-abri, et des décideurs politiques ou administratifs et gestionnaires. Manon s'écrie :

Ma société est malade! Ça fait trop longtemps que ça dure! Travaillons à refaire les liens, à être en relation plutôt que de faire de la relation d'aide, à tisser un peu plus serrées nos communautés avec toute leur diversité, à refuser l'injustice, surtout lorsqu'elle touche toujours les mêmes personnes. Que l'État et ses institutions s'assurent du respect des droits de tous nos concitoyen(ne)s au lieu de les laisser se débattre pour quêter la charité des philanthropes!

Car ce n'est pas un acte de charité à exercer, mais une lutte collective pour la justice et les droits humains, face à l'urgence des situations et des besoins, face à toutes les passivités et toutes les inerties, face aux inégalités profondes et aux exclusions permanentes. France Labelle a écrit un bilan de toute



une vie de combat, au service des plus démunis, des femmes comme des jeunes sans-abri.

L'itinérance s'accroît et a désormais plusieurs visages, dont celui de l'immigration. Elle n'est plus concentrée dans les quartiers centraux des grandes villes. Elle est complexe et exige plusieurs niveaux d'intervention. En pays d'itinérance, il y a des milliers de personnes qui se retrouvent en situation de précarité. Parfois, on les dit trop visibles, alors que la majorité échappe à notre regard. Mon intention est de faire que ces personnes, à travers leur histoire personnelle, redeviennent quelqu'un à vos yeux... Être quelqu'un pour quelqu'un.

Chacun comprendra, dès les premières pages de ces témoignages percutants, ce que signifie le sous-titre jailli de l'enfance brimée de France Labelle: la «douleur de la soie».

Jean Carette  
 Ph. D.

# L'histoire captivante du laboratoire de Montréal

Frédéric Morneau-Guérin

Chef de pupitre, sciences  
TÉLUQ

GILLES SABOURIN

**MONTRÉAL ET LA BOMBE**  
Québec, Éditions du Septentrion,  
2020, 204 pages

Gilles Sabourin est un ingénieur spécialisé dans la sûreté des centrales nucléaires. À ce titre, il possède un solide bagage de connaissances spécifiques lui permettant d'apprécier à leur juste valeur les avancées en physique atomique et nucléaire effectuées en terre québécoise pendant la Deuxième Guerre mondiale. Doté d'un évident intérêt pour l'histoire et d'une capacité à communiquer simplement et efficacement le savoir qu'il a accumulé en épluchant les archives et en interrogeant les quelques rares témoins oculaires toujours vivants, Sabourin raconte dans *Montréal et la bombe* une page histoire méconnue, mais captivante : celle du laboratoire de Montréal.

Pour bien comprendre comment les autorités britanniques en sont venues à déménager, en pleine guerre, une partie des activités du célèbre laboratoire Cavendish de l'Université de Cambridge dans la métropole québécoise, il faut revenir quelques années en arrière.

Dans les mois suivant son accession à la chancellerie du Reich, Hitler veilla à ce que soit adoptée une loi permettant au régime nazi de destituer des centaines de fonctionnaires et d'universitaires juifs. Cette loi provoqua un exode de l'intelligentsia juive. Les physiciens Otto Frisch et Rudolf Peierls comptent parmi ceux qui trouvèrent refuge au Royaume-Uni. Tous deux des sujets d'un pays ennemi, Frisch et Peierls furent exclus, malgré leurs qualifications, des projets scientifiques de pointe constituant des fondements de la stratégie militaire britannique. Les deux hommes occupèrent leur temps à approfondir leur réflexion au sujet de fission nucléaire. Ils parvinrent rapidement à la conclusion qu'une masse critique de tout juste quelques kilogrammes d'uranium 235 suffiraient à concevoir un engin explosif d'une extrême puissance. Craignant que les scientifiques allemands ne soient déjà parvenus aux mêmes conclusions, les deux hommes décident d'alerter le gouvernement britannique en rédigeant un document décrivant sommairement un procédé par lequel une explosion atomique pouvait être produite.

En réaction à ce mémorandum, le premier ministre britannique Winston Churchill créa la commission MAUD : un comité d'experts chargé de creuser cette question.

La commission instaura un programme de recherche pratique et théorique sur la séparation isotopique et sur la fission rapide. À l'été 1941, la commission MAUD – désormais convaincue de la faisabilité de la production d'uranium enrichi – fit rapport au gouvernement et, en octobre, Churchill approuva le lancement du programme d'arme nucléaire britannique connu sous le nom de code Tube Alloys.

En 1942, l'appareil d'État britannique comprit qu'il était illusoire d'espérer construire, dans une Grande-Bretagne exposée aux bombardements stratégiques menés par la Luftwaffe, l'énorme complexe industriel nécessaire à l'enrichissement de l'uranium. Un projet de transfert en Amérique du Nord fut alors envisagé. On se tourna vers d'anciennes colonies aux vastes ressources : les États-Unis et Canada.

**Montréal, plaque tournante du transport maritime et ferroviaire, pôle industriel au cœur de la production militaire de l'Empire britannique, apparut alors comme un choix naturel.**

Montréal, plaque tournante du transport maritime et ferroviaire, pôle industriel au cœur de la production militaire de l'Empire britannique, apparut alors comme un choix naturel. Autre atout non négligeable : la métropole québécoise est le siège de l'Université McGill, une institution d'enseignement et de recherche jouissant d'une réputation internationale d'excellence en physique depuis que le physicien néo-zélandais Ernest Rutherford y réalisa, entre 1898 et 1907, des travaux précurseurs en matière de radioactivité qui lui valurent le prix Nobel de chimie 1908.

Au fil de son récit, Sabourin fait adroitement ressortir les échecs de leadership qui affligèrent le programme nucléaire britannique et qui firent en sorte que l'audace et le dynamisme qui avaient caractérisé la commission MAUD migrèrent de l'autre côté de l'Atlantique. Un de ces échecs de leadership, et non le moindre, est directement imputable au premier ministre britannique lui-même et à ses proches conseillers.

On s'étonnera à juste titre que dans l'année qui suivit la Bataille d'Angleterre Winston Churchill – qui avait démontré tant d'intérêt, dès 1914 avec la parution de l'ouvrage de science-fiction *The World Set Free* de H. G. Wells, pour les promesses (alors encore vagues et lointaines) de l'énergie



nucléaire et qui, dans la foulée, avait su trouver en la personne de Frederick Lindemann (professeur de physique expérimentale à l'université Oxford) un conseiller scientifique fidèle et dévoué pour le maintenir (mieux que tout autre politicien britannique d'ailleurs) informé des percées scientifiques en physique atomique – accordât peu d'intérêt à l'avancement du programme nucléaire qu'il avait lui-même mis sur les rails. Il semble que ce ne soit que vers avril 1943 – donc plus de trois ans après que Frisch et Peierls eurent apporté la touche finale à leur mémorandum et autour de deux ans après que la commission MAUD eut conclu à la faisabilité d'une bombe atomique – que Churchill mesura pleinement l'importance stratégique de l'énergie nucléaire. Les scientifiques britanniques avaient multiplié les efforts pour faire en sorte que Churchill puisse avoir en main une monnaie d'échange d'une valeur suffisante pour obtenir des Américains qu'ils consentent à une collaboration scientifique et militaire d'égal à égal. Toutefois, obligé par les circonstances à jongler avec davantage de problèmes pressants que tout autre premier ministre britannique depuis William Pitt le Jeune, le vieux lion ne sut pas jouer son principal atout en temps opportun et ruina ainsi son rapport de forces.

Lorsque Churchill réalisa enfin que détenir l'arme atomique permettrait d'infléchir le cours du conflit et que l'Empire britannique ne saurait pas mobiliser les ressources financières et matérielles nécessaires au développement de cette arme sans le concours de leur ancienne colonie, le programme nucléaire américain était parvenu à un degré d'avancement tel qu'on

suite à la page 32



## Montréal et la bombe

suite de la page 31

commençait, à Washington, à penser qu'on arriverait à mener ce projet jusqu'à son aboutissement sans aide extérieure. Au prix d'un effort herculéen que bien peu de gens avaient cru possible, les Américains avaient non seulement comblé le retard qu'ils avaient pour un temps accusé sur les Britanniques dans la course au harnachement des réactions nucléaires, mais ils avaient également pris une avance insurmontable sur ceux-ci. Au moment où le projet Manhattan entrait dans sa phase intensive, tout semblait concourir à faire en sorte que les Britanniques en soient exclus. S'ils purent se tailler une place in extremis, ils durent pour cela piler sur leur orgueil.

C'est à la citadelle sise sur le cap Diamant et surplombant le magnifique fleuve Saint-Laurent que le premier ministre britannique et le président américain signèrent, le 19 août 1943, en marge de la Conférence militaire de Québec, une entente secrète visant à intégrer le programme Tube Alloys au projet Manhattan. Pour en arriver à convaincre son homologue américain d'apposer son paraphe au bas du traité, Churchill dut consentir à avaler quelques couleuvres. Le vieux lion n'eut en effet d'autre choix que d'accorder au président américain un droit de veto sur toute utilisation commerciale ou industrielle de l'énergie atomique dans le Royaume-Uni d'après-guerre.

L'Accord de Québec ne survécut guère longtemps au président Roosevelt. Son successeur, Harry Truman, acheva en effet d'assurer la domination des États-Unis dans le domaine nucléaire en répudiant l'Accord de Québec et en promulguant, le 1<sup>er</sup> août 1946, le McMahon Act qui rendit illégal pour tout Américain de partager des informations en rapport avec la technologie nucléaire à d'autres pays. L'entente obtenue à l'arraché par Churchill à Québec ne resta pas pour autant totalement stérile. Les chercheurs britanniques ayant séjourné au Canada et aux États-Unis surent tirer parti de l'expérience acquise à l'intérieur du projet Manhattan. Le Royaume-Uni devint, en 1952, le troisième État à se doter de l'arme nucléaire.

Dans la foulée de l'Accord de Québec, les Britanniques se virent forcés d'opérer un changement de garde au laboratoire de Montréal. Son directeur, Hans von Halban, avait soulevé l'ire du militaire américain responsable du projet Manhattan (le général Groves) en déposant des demandes de brevet sur le contrôle des réactions nucléaires en chaîne, l'enrichissement de l'uranium et l'utilisation du deutérium comme modérateur de neutrons. Von Halban, un physicien autrichien d'ascendance juive qui avait intégré l'équipe de Frédéric Joliot-Curie avant de se voir forcé par l'avancée des troupes allemandes à se réfugier outre-Manche, s'était senti investi d'une mission de protection des intérêts commerciaux français. La reprise du partage d'information avec les Américains fut posée comme conditionnelle au remplacement de von Halban par un Britannique.

Dans l'avant-dernier chapitre, le récit prend des airs de roman d'espionnage. L'auteur se penche sur une série d'événements rocambolesques. Le soin qu'a pris Sabourin à donner de l'épaisseur aux protagonistes et à restituer au réel son épaisseur et son opacité rend cette partie du livre particulièrement palpitante.

L'affaire Rosenberg représente sans aucun doute l'un des plus célèbres chapitres de l'histoire du renseignement soviétique aux États-Unis. Le retentissement médiatique de cette affaire, qui survient dans la foulée de la détonation de Pervaja molnia (une réplique russe de la bombe au plutonium 239) larguée quatre ans

plus tôt par les Américains sur Nagasaki), contribua à alimenter les inquiétudes au sujet de la sécurité nationale américaine. Les Soviétiques ayant su se hisser à la fine pointe de la science mondiale en mathématiques, en chimie et physique, ce n'était clairement qu'une question de temps avant que l'URSS n'entrât elle aussi dans l'ère nucléaire. La rapidité avec laquelle elle y parvint, cependant,

sema la stupeur et la consternation au sein du bloc de l'Ouest. Un travail de cryptanalyse effectué par les services de contre-espionnage américain permit de révéler que l'étonnante rapidité des recherches russes s'expliquait en partie par la présence d'espions aux laboratoires nationaux de Los Alamos, dont un certain Klaus Fuchs. L'arrestation de ce physicien allemand naturalisé britan-

nique ayant appartenu au contingent de chercheurs du programme Tube Alloys qui fut mis à la disposition des États-Unis à la suite de l'Accord de Québec marqua le début d'une réaction en chaîne (arrestation-négociation de peine-dénonciation) qui se solda par la condamnation à mort et l'exécution des époux Rosenberg.

Ce que l'on sait peut-être moins est que c'est au nord du 45<sup>e</sup> parallèle que furent recueillies les premières preuves judiciaires attestant de la présence d'agents communistes à l'intérieur des programmes nucléaires américains et britanniques. Sabourin expose le contexte dans lequel la commission Kellock-Taschereau fut mandatée pour faire toute la lumière sur les allégations formulées par Igor Gouzenko, un officier de l'agence du renseignement militaire soviétique ayant fait défection, selon lesquelles un réseau d'espions communistes opérait en sol canadien. L'auteur relate ensuite avec précision la chronologie des événements ayant mené à l'arrestation à l'inculpation d'Alan Nunn May, un physicien britannique ayant travaillé pendant plus de deux ans pour le laboratoire de Montréal, et de trente-neuf Canadiens soupçonnés d'être des agents dormants à la solde de l'URSS.

L'auteur fait également le récit des événements entourant l'étrange « passage à l'Est » du physicien italien Bruno Pontecorvo survenu en 1950. Le

mystère demeure quant à savoir si Pontecorvo, l'un des plus brillants esprits à avoir mis les pieds au laboratoire de Montréal, était un agent dormant de l'Union soviétique. A-t-il rejoint l'URSS parce qu'il a senti que l'étau se resserrait autour de lui ou l'a-t-il fait simplement pour vivre en Russie dans l'expectative du Grand Soir après s'être soudainement trouvé sur le chemin de Damas communiste? Nous n'aurons jamais le fin mot de l'histoire.

Le laboratoire de Montréal aura-t-il, en définitive, apporté une contribution significative à la conception des bombes d'Hiroshima et de Nagasaki? C'est à cette question que Sabourin s'emploie à répondre dans la conclusion de son ouvrage. Bien que le laboratoire de Montréal ait été établi pour servir un programme militaire, il n'a jamais été question d'y réaliser des tests ou des recherches directement orientées vers la conception ou la fabrication d'une bombe. Les débuts chaotiques des travaux sous la direction de Hans von Halban, les difficultés d'approvisionnement en matériel fissile et les fréquentes interruptions dans le partage d'information avec les Américains eurent de toute façon tôt fait de dissiper tout espoir d'accomplir à Montréal de grandes percées scientifiques et techniques. La recherche dédiée à l'avancement des connaissances qui y furent menées aura néanmoins permis le développement du nucléaire civil et médical. Les laboratoires nucléaires situés à Chalk River, sur la rive ontarienne de la rivière des Outaouais, qui furent pendant plusieurs décennies l'un des plus importants producteurs d'isotopes médicaux à travers le monde, sont d'ailleurs les principaux fruits de la coopération britannico-canadienne qui s'est amorcée entre les murs de l'Université McGill en 1942. ❖

**Dans l'avant-dernier chapitre, le récit prend des airs de roman d'espionnage. L'auteur se penche sur une série d'événements rocambolesques. Le soin qu'a pris Sabourin à donner de l'épaisseur aux protagonistes et à restituer au réel son épaisseur et son opacité rend cette partie du livre particulièrement palpitante.**

**C'est au nord du 45<sup>e</sup> parallèle que furent recueillies les premières preuves judiciaires attestant de la présence d'agents communistes à l'intérieur des programmes nucléaires américains et britanniques.**

## Ajuster les moyens

aux fins

Mathieu Dufour

Professeur, département des sciences sociales, Université du Québec en Outaouais

FRANÇOIS MORIN

**QUAND LA GAUCHE ESSAYAIT ENCORE. LE RÉCIT INÉDIT DES NATIONALISATIONS DE 1981 ET QUELQUES LEÇONS QU'ON PEUT EN TIRER**  
Montréal, Lux, 2020, 248 pages

Après des décennies d'un message de rigueur budgétaire, l'intervention des différents paliers de gouvernement au Canada dans la gestion de la COVID-19 a montré que leur marge de manœuvre n'était pas aussi réduite qu'on aurait pu le penser. La situation est certes exceptionnelle, mais la pandémie n'est pas non plus le seul enjeu contemporain important. Pourrait-on envisager une telle mobilisation de ressources pour effectuer une transition écologique, par exemple? Et dans l'affirmative, comment faire en sorte que ces ressources y soient effectivement dévolues? Est-ce simplement une question de volonté politique? Comme le montre François Morin dans *Quand la gauche essayait encore*, à propos d'un moment charnière de l'histoire politique de la France, les choses sont un peu plus complexes.

Au début des années 1980, la France nage à contre-courant. Alors qu'une bonne partie du monde occidental, y compris le Québec et le Canada, prend un tournant néo-libéral, François Mitterrand est élu président au printemps 1981 avec une plateforme basée sur le programme commun établi entre le Parti socialiste et le Parti communiste. Ce programme contient notamment un projet de nationalisation important visant à donner à l'État des leviers économiques clefs dans les secteurs industriel et financier, projet qui sera mis en branle assez rapidement suivant l'élection. La première partie de l'ouvrage de François Morin, qui était aux premières loges en tant que membre du cabinet de Jean Le Garrec, secrétaire d'État chargé de «l'extension du secteur public», relate les péripéties qui accompagnèrent l'élaboration du projet de loi.

La lecture de cette première partie, qui lève le voile sur des processus politiques qui sont généralement gardés dans l'ombre, est fascinante. On y découvre un soufre à la corde entre deux camps, que Morin qualifie de «ligne de rupture» et de «ligne réformatrice», rendu possible par l'imprécision du programme quant à des éléments importants comme l'indemnisation des actionnaires, les entreprises devant être nationalisées et s'il fallait prendre 51 % des parts ou natio-

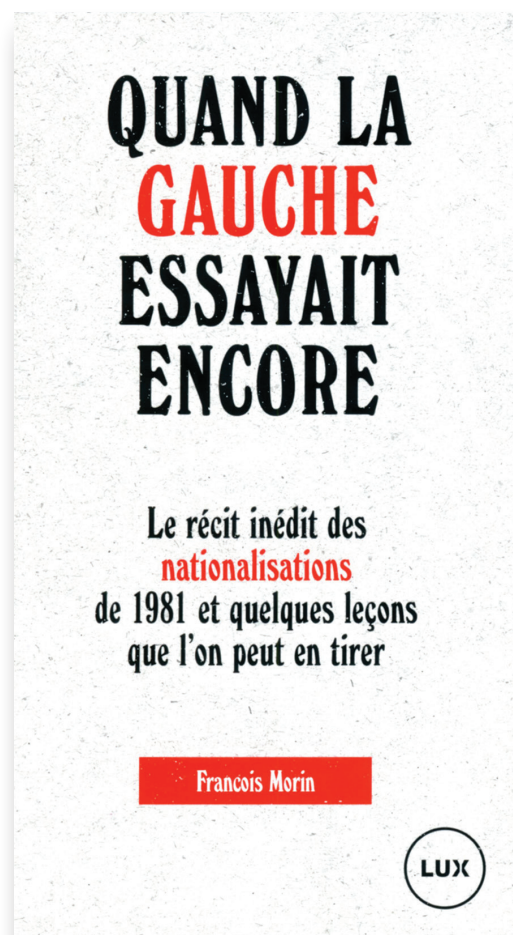
naliser à 100 %. Le résultat final sera un compromis entre les deux positions, avec un champ de nationalisations moins étendu qu'anticipé (seront par exemple exclues les compagnies d'assurance), mais une nationalisation à part entière de la plupart des entreprises visées. Cela dit, malgré les concessions, il y aura bel et bien une bonne dose de nationalisation effectuée, comme le prévoyait le programme commun. La suite sera toutefois moins concluante.

La prise de contrôle des entreprises devait

**[...] on a vu les nationalisations comme une fin, ou du moins comme une condition suffisante, alors que c'est plutôt la démocratisation qu'il faut mettre de l'avant. [...] pour Morin, on peut se passer de nationalisations pour y parvenir.**

s'accompagner d'une démocratisation de leur gestion, mais celle-ci sera finalement assez limitée et l'ensemble ressemblera plutôt à une «étatisation». De plus, si la question des nationalisations avait occupé une part importante des débats politiques au sein de la gauche dans les années précédant la victoire de Mitterrand, il semble que relativement peu d'attention ait été portée à ce qui devait être fait avec ces entreprises une fois qu'elles seraient dans le giron de l'État. Pour Morin, combiné à la montée d'une pensée néo-libérale prônant un désengagement de l'État sur les questions économiques, cela fit en sorte qu'au lieu de les inscrire dans une politique industrielle et de crédit visant une transformation profonde des dynamiques économiques, on donna assez rapidement aux entreprises nationalisées une large autonomie de gestion. Bref, s'il y eut bien une prise de contrôle des «moyens de production» par l'État, la transformation effective de l'économie fut assez limitée. La droite revint au pouvoir à l'Assemblée nationale en 1986 et mit en branle un vaste processus de privatisation qui toucha même certaines entreprises qui étaient publiques avant l'élection de Mitterrand, sonnait le glas de l'expérience.

Dans la deuxième partie du livre, Morin se livre à un bilan de ces nationalisations et s'interroge sur l'intérêt de ce genre de politique aujourd'hui. Tout compte fait, pour lui, le bilan n'a pas été catastrophique, dans la mesure où les entreprises publiques ont été bien gérées, qu'une bonne quantité d'investissement y a été faite à bon escient



et qu'elles n'ont pas été cédées à vil prix lors des privatisations. Il lui est néanmoins difficile de ne pas sortir déçu du peu de changement pérenne amené par les nationalisations. Cela tient, à son avis, à ce qu'on a vu les nationalisations comme une fin, ou du moins comme une condition suffisante, alors que c'est plutôt la démocratisation qu'il faut mettre de l'avant. Face à la crise environnementale et la montée des inégalités, cette préoccupation demeure d'ailleurs toujours d'actualité. Il termine donc le l'ouvrage par une proposition de ce qu'il appelle une «démocratisation radicale» de l'économie et qui contient deux dimensions: (1) la reprise en main et le contrôle du crédit par la collectivité, compte tenu de l'importance centrale qu'il joue dans l'orientation des ressources d'une société et (2) l'instauration d'une gouvernance paritaire des entreprises entre travailleuses et travailleurs d'une part et capital de l'autre. Dans les deux cas, pour Morin, on peut se passer de nationalisations pour y parvenir.

Quoi qu'on pense de la proposition à laquelle il aboutit, l'ouvrage de François Morin donne à réfléchir sur plusieurs points. Premièrement, son récit montre bien qu'il faut avoir une bonne idée d'où on veut aller et des raisons qui nous y poussent avant de mettre en place un processus de transformation économique. François Morin revient à de multiples reprises sur le fait que l'impréparation du gouvernement et le flou sur des aspects importants ont miné le projet de nationalisation. De plus, le fait qu'on ne se soit pas



suite de la page 33

suffisamment demandé ce qu'on voulait obtenir des nationalisations aurait non seulement diminué leur impact, mais également fait perdre de vue l'objectif ultime qui était de transformer la vie économique en France<sup>1</sup>. Il fut alors d'autant plus facile de revenir en arrière à l'arrivée d'un nouveau gouvernement.

Deuxièmement, tout plan de transformation sociale ou économique survient dans un contexte donné et est porté par un ensemble d'individus qui lui donneront une couleur effective. La narration du processus politique dans la première partie montre bien comment le détail d'une loi dépend d'un ensemble d'arbitrages effectués à l'interne, de pressions externes et d'une série de facteurs plus ou moins contingents, ce dont il fait tenir compte lorsqu'on envisage ce qu'on pourra obtenir d'un projet ou d'un autre. À cet effet, Morin mentionne ponctuellement le contexte international, mais sans jamais expliquer précisément de quelle nature étaient les pressions ou les contraintes. On devine toutefois qu'elles ont pu être importantes. Morin mentionne d'ailleurs la peur d'une contagion de la France vers d'autres pays occidentaux de ce qui était vu comme une attaque contre le capital, disant que le processus de nationalisation en France apparaissait comme «une rupture plutôt importante», ajoutant «[qu'il] fallait que ça cesse au plus vite. Ce qui fut fait» (p. 143).

Troisièmement, il faut se donner les moyens de ses ambitions. Le regard dubitatif posé par Morin sur le processus de nationalisation, au vu des efforts consacrés et des piètres résultats, se comprend certainement, mais on peut néanmoins se demander dans le contexte comment le gouvernement aurait pu effectuer un changement fondamental dans la réalité économique sans nationaliser quoi que ce soit, et donc en laissant les leviers économiques aux mains du capital. À cet égard, sa proposition sur la «démocra-

<sup>1</sup> Se préoccupant de cette question, une fois le projet de loi sur les nationalisations achevé, Morin avait rédigé avec un groupe de travail d'une vingtaine de personnalités un rapport intitulé *Un secteur public élargi: pour quoi faire?*, mais celui-ci fut plus ou moins tabletté.

**Plutôt que de laisser complètement de côté une voie comme la nationalisation, la réponse se trouve peut-être davantage dans un meilleur accord entre les fins et les moyens, en subordonnant bien ces derniers aux objectifs poursuivis, mais sans pour autant en exclure d'emblée**

tisation radicale» de l'économie soulève plus de questions qu'elle n'en résout. Plutôt que de laisser complètement de côté une voie comme la nationalisation, la réponse se trouve peut-être davantage dans un meilleur accord entre les fins et les moyens, en subordonnant bien ces derniers aux objectifs poursuivis, mais sans pour autant en exclure d'emblée.

Ces considérations sont également d'actualité dans le contexte québécois. Le statut de province limite bien entendu ce qui peut être entrepris collectivement. On voit notamment depuis le début de la pandémie tout le parti qui peut être tiré d'une politique monétaire basée sur une monnaie souveraine. Le Québec, fût-il un pays, ferait face au même genre de contraintes que la France au tournant des

années 1980. L'enjeu de transition écologique cité par Morin, par exemple, dans la mesure où il demande une reconfiguration fondamentale de l'économie, risque de générer des résistances importantes, comme pour le projet de nationalisation sous Mitterrand. Là aussi on peut difficilement faire l'économie d'un plan concret et réfléchi, porté par une vision et une volonté politique prêtes à prendre les moyens pour sa mise en œuvre. Autrement, il y a

un risque certain de rencontrer les mêmes écueils que Morin décrit pour le processus de nationalisation.

En définitive, *Quand la gauche essayait encore* constitue à la fois une lecture intéressante et agréable pour qui s'intéresse aux enjeux socio-économiques contemporains ou simplement à l'histoire politique. Le livre est bien écrit et le propos reste accessible, même lorsque l'auteur aborde des questions plus techniques comme le processus de création monétaire dans la deuxième partie. Surtout, le récit de l'élaboration du projet de loi sur les nationalisations et de ce qu'il en advint est prégnant. Que de tels moyens, qui peuvent sembler impensables aujourd'hui, se soient révélés insuffisants à transformer de manière durable l'économie de la France a de quoi laisser songeur quant à la possibilité de répondre aux défis environnementaux et sociaux sans bousculer l'ordre économique de manière fondamentale. Et c'est sans doute là, dans cette capacité à susciter la réflexion sur le potentiel de différentes avenues politiques dans la situation actuelle, que réside l'une des forces principales du livre de François Morin. ♦



Marc-Aurèle Fortin, *L'Arc-en-ciel, 1934 ou 1935* © Fondation Marc-Aurèle Fortin / SOCAN (2020)

**Pour agir,  
il faut saisir.**

Abonnez-vous  
pour bien suivre!

**actionnationale.quebec**

**Saisir la crise**

## Juste avant après

Martin David-Blais  
Professeur agrégé, Université St-Paul

JEAN-FRANÇOIS CARON  
**PANDÉMIE. UNE  
ESQUISSE POLITIQUE ET  
PHILOSOPHIQUE DU MONDE  
D'APRÈS**

Québec, Presses de l'Université Laval,  
2020, 100 pages

Voici un court essai sur la pandémie qui nous accable depuis mars 2020 et, plus spécifiquement, sur les crises sociétales qu'elle devait provoquer. Je précise tout de suite que le livre a été rédigé très rapidement, au tout début de la pandémie pour être publié au cours de l'été 2020 en anglais (Palgrave-Macmillan) et au Québec à l'automne dernier (aux PUL).

En avril 2020 donc, Jean-François Caron avançait essentiellement ceci : on ne devrait probablement pas pouvoir contrôler la propagation du virus, et cela pourrait bien déclencher des crises sociétales de très grande ampleur dont les conséquences iront bien au-delà de la crise sanitaire.

L'auteur annonce d'abord une crise du politique. Selon lui, il existe dans les sociétés occidentales, libérales et démocratiques, mais à l'état latent, une faiblesse qui se transformera en crise majeure une fois que la pandémie aura créé la destruction massive qu'elle annonce. Cette crise sociétale découlera de l'incapacité de nos sociétés à faire face aux problèmes de très grande ampleur nécessitant des actions politiques au sens fort. L'auteur redoute ensuite l'avènement d'une crise du système politique mondial causée par l'irrésistible montée de la Chine qui constitue un défi à la puissance américaine, hégémonique depuis plusieurs décennies.

Les deux premiers chapitres du livre sont consacrés à la crise du politique qui s'annonçait. Pour Caron, c'est une évidence : la pandémie actuelle, qui est d'une ampleur inédite, du moins depuis un siècle, posera des défis de réaction, d'organisation et de discipline collective que les sociétés occidentales ne sauront relever. Cette incapacité à déployer les actions adéquates devrait révéler l'impuissance consubstantielle de la gouvernance libérale, laquelle impuissance est attribuable au fait que toute notre vie politique repose, depuis deux siècles, sur un socle idéologique libéral qui a inhibé l'engagement citoyen et réduit au minimum la capacité d'intervention des États.

Face à l'immense défi de la pandémie, les populations occidentales, nourries d'individualisme et habituées à n'agir qu'en fonction de l'intérêt individuel, ne

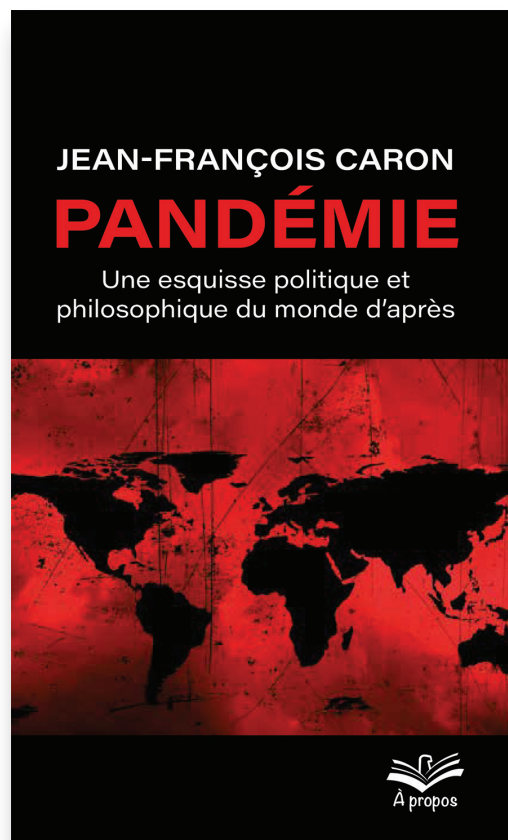
seront ni désireuses ni capables d'apporter un concours vigoureux et soutenu aux actions étatiques qui, elles, apporteraient une nécessaire coordination des moyens et des efforts. Caron redoute en outre que, face au dysfonctionnement béant et à la désorganisation croissante, advienne une montée des mouvements antidémocratiques et autoritaristes et que s'ensuivent de fortes pressions liberticides. L'auteur prédit que les gouvernements libéraux ne sauront pas davantage mener les actions vigoureuses qui s'imposeraient. Principalement parce que, depuis des décennies, et même davantage, les États libéraux se sont sciemment dépouillés des moyens de gouvernance qui leur permettrait de le faire ; et puis aussi parce qu'ils sont menés par des individus assez médiocres, incapables de leadership politique. Dit autrement, nos sociétés n'ont plus l'habitude de la politique au sens fort.

**Dans cet essai, l'auteur a exprimé un pessimisme assez véhément qui me semble procéder pour une bonne part de sa vision [...] des sociétés dites libérales qui, depuis Locke, Bentham et cie, se seraient refusées à l'action collective au nom de l'individu, de sa liberté et de ses droits. Par essence, les sociétés libérales et les populations qui les habitent sont incapables d'action politique.**

Dans le second chapitre, Caron relève un acteur aggravant : la mondialisation. La prolifération des traités commerciaux et des organisations transnationales aurait pour effet d'accentuer la perte de sens des États et la dissolution des communautés politiques dans l'esprit des populations.

Caron voit donc advenir un délitement de nos sociétés et redoute la montée des autoritarismes ; mais il ne peut s'empêcher d'espérer que l'ampleur des menaces provoque un sursaut et donne lieu à un véritable retour du politique. Il appelle de ses vœux la constitution d'un mouvement collectif qui s'emploierait à amender très sérieusement nos pratiques libérales au profit d'une culture de la délibération, de l'engagement citoyen et qui chercherait à rénover les communautés politiques et les États-nations. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le ton est surtout pessimiste.

L'autre grande question qui préoccupe l'auteur, on l'a dit, est le fait que le système international se trouve aux prises avec la



montée de la Chine et la réaction crispée des États-Unis. Citant d'abondance l'ouvrage de Graham Allison, *Vers la Guerre. L'Amérique et la Chine dans le piège du Thucydide*<sup>1</sup> ?, Caron affirme qu'un mécanisme macropolitique funeste souvent observé (nommé par Allison «piège de Thucydide» en rappelant la fameuse guerre du Péloponnèse) pourrait bien se déclencher une fois de plus. Il s'agit en gros de ceci : le rapport entre d'une part une puissance émergente, en passe de devenir dominante, et d'autre part la puissance jusqu'alors hégémonique peut poser un immense problème si cette dernière cherche énergiquement à entraver la montée de l'autre ; les risques de déflagration augmentent alors très considérablement. Une telle situation n'a malheureusement rien d'unique dans l'histoire. On voit bien que l'auteur a en tête ce qui est advenu au début du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque la France et le Royaume-Uni ont tenté de bloquer la progression de l'Allemagne en Europe et sur la scène coloniale. La thèse de Caron ici est à deux étages : 1) le rapport Chine/É.-U. a la même configuration que celui qui existait entre les puissances européennes au début du siècle dernier ; 2) la gravité de la pandémie est susceptible d'apporter toute sorte de prétextes à des affrontements entre ces grandes puissances, ce qui pourrait donner lieu à de monstrueux dérapages. Par contre, l'auteur atténue tout de suite la portée de son propos en remarquant que, sur le plan économique et commercial, la Chine pourrait pallier certaines pertes de marchés à l'international par l'exploitation plus systématique de son marché interne.

<sup>1</sup> Graham ALLISON, *Destined for War: Can America and China Escape Thucydides's Trap?*, New York, Houghton Mifflin Harcourt, 2017.

**Cela fait donc un an. [...] Je lis ces quelque quatre-vingt-dix pages en me disant que l'effondrement annoncé n'a pas eu lieu en Occident [...] la majorité des citoyens a suivi les consignes des autorités, adopté des comportements responsables et apporté son concours aux gouvernements en dépit des contraintes parfois lourdes et des consignes souvent contradictoires.**

C'est un tour de force que de rédiger en cinq ou six semaines un tel livre, lequel se tient ma foi très bien. Louis Cornellier, chroniqueur au *Devoir* bien connu, a terminé sa recension du même livre en s'exclamant « c'est ça, un essayiste efficace<sup>2</sup> ». Quelque chose me dit que Jean-François Caron est appelé à devenir une personnalité significative de l'essai au Québec, car il est prolifique, il a des idées bien arrêtées et a un solide sens de la synthèse. Toutefois, il y a un risque certain à se confronter à une situation au moment où elle advient et à offrir une réflexion prospective: la suite des choses apporte une sorte de verdict.

Si les faits globalement observables sur le long terme ne concordent guère aux prédictions formulées, l'auteur se trouve à perdre beaucoup de crédibilité aux yeux de celles et ceux qui le lisent, pour peu, et c'est un facteur important, que ces lecteurs n'aient pas de convictions générales fortes, similaires à celles de l'auteur. Le livre a été écrit en avril 2020, il a été publié l'automne dernier aux PUL, et je me trouve à le lire en février 2021. Cela fait donc un an. Nous avons tous été témoins d'innombrables événements en cette année si particulière. Je lis ces quelque quatre-vingt-dix pages en me disant que l'effondrement annoncé n'a pas eu lieu en Occident (mis à part les É.-U....), et ce, malgré la crise sanitaire, malgré les dommages énormes, malgré tous les morts, malgré les drames épouvantables dans les maisons pour personnes âgées, malgré bien des turbulences. Caron prédisait que les populations se refuseraient à suivre la discipline collective. Certes, a-t-on vu toute sorte de phénomènes d'opposition, des marques d'incivisme et bien des comportements affreux; il reste que la majorité des citoyens a suivi les consignes des autorités, adopté des comportements responsables et apporté son concours aux gouvernements en dépit des contraintes parfois lourdes et des consignes souvent contradictoires. Vu un an plus tard, les citoyens de la plupart des états occidentaux n'ont pas été les individualistes

à tout crin que mettait en scène Caron et il n'y a pas eu de réaction autoritariste. Les gouvernements occidentaux ne me semblent pas non plus avoir été ineptes. C'était une commande immense que de chercher à concilier la santé publique, la santé mentale, l'état des économies, la vie des familles et les libertés individuelles. Les bilans sont variables d'un pays à l'autre et d'une vague à l'autre. Mais des actions conséquentes, et à maints égards efficaces ont été déployées par les gouvernements. À l'exception bien entendu de la gestion américaine de la crise sous l'administration de Donald qui laisse pantois.

Est-ce à dire que le livre de Caron n'a plus d'intérêt? À mes yeux, il en a encore beaucoup, car il pose une bonne question et parce qu'il apporte une réponse absolument claire. La question posée est la suivante: la politique au sens fort, est-elle possible? Voilà une question lourde et angoissante, notamment quand on pense à la question climatique... Les pays pourront-ils entreprendre des opérations collectives concertées, mener des actions qui iraient infiniment plus loin que les accords de Paris et résister à l'opposition de tous les Jason Kenney du monde?

Dans cet essai, l'auteur a exprimé un pessimisme assez véhément qui me semble procéder pour une bonne part de sa vision – passablement essentialiste et idéo-centrique – des sociétés dites libérales qui, depuis Locke, Bentham et cie, se seraient refusées à l'action collective au nom de l'individu, de sa liberté et de ses droits. Par essence, les sociétés libérales et les populations qui les habitent sont incapables d'action politique. Ce pessimisme me paraît aussi être la conséquence d'une conception extrêmement exigeante et abstraite de ce que devrait être la politique. Je risque une petite formulation synthétique de cette conception: la notion de politique désigne la capacité d'une communauté, rompue à la délibération rationnelle et menée par des leaders d'envergure, à faire advenir des décisions collectives adéquates en situation, et à les mettre en œuvre avec ordre et systématisme au moyen d'un appareil institutionnel efficace et légitime et de la mobilisation citoyenne. ❖

2 Louis Cornellier, « Politique de la pandémie », *Le Devoir*, 24 octobre 2020.

STÉPHANE LABBÉ

## LES ÉCRANS. USAGES ET EFFETS, DE L'ENFANCE À L'ÂGE ADULTE

Anjou, Groupe Fides, collection Ce qu'en dit la science, 2020, 112 pages

Dans cet ouvrage réalisé sous la direction de Stéphane Labbé (un chercheur en culture et communication titulaire d'un doctorat en communication sociale et agissant à titre de conseiller stratégique au sein d'un cabinet de conseil, de recherche et d'édition), on aborde le sujet des écrans suivant trois axes principaux. Il est d'abord question des effets de l'utilisation des écrans sur les aptitudes cognitives, puis des impacts des écrans que sur la santé physique et mentale. Enfin, on traite des conséquences comportementales des contenus violents ou sexuels. Le dernier chapitre propose quant à lui un tour d'horizon sur diverses recommandations destinées à encadrer l'usage des écrans chez les enfants et les adolescents.

La littérature scientifique francophone et anglophone liée aux effets de l'exposition aux écrans sur les plans cognitif, physique et psy-

chologique au cours des trois périodes de vie que sont l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte est revisitée dans une perspective critique. Il s'agit néanmoins davantage d'une synthèse introductive qui, tout en étant sérieuse, fouillée, instructive et bien documentée, n'aspire ni à l'exhaustivité, ni à avancer ou soutenir des thèses inédites.

Dans un souci de rigueur scientifique, l'auteur n'hésite pas à laisser en suspens les questions pour lesquelles les données disponibles ne permettent pas de tirer des conclusions solides.

La lecture de ce livre est susceptible de profiter à diverses clientèles (comme les conseillers en ressources humaines et les gestionnaires par exemple). Mais, de par la gravité potentielle des impacts développementaux de la surexposition aux écrans chez les jeunes enfants et les adolescents, il va sans dire qu'il bénéficiera particulièrement aux parents et aux décideurs publics.

**Kiana Mahdavi Manesh**

*Conseillère à l'évolution de la gouvernance des ressources informationnelles et à l'expérience client. Fonction publique du Québec*



### Les écrans

Usages et effets, de l'enfance à l'âge adulte

Sous la direction de STÉPHANE LABBÉ, PH. D.

VALÉRIE PLANTE ET DELPHIE CÔTÉ-LACROIX  
**SIMONE SIMONEAU. CHRONIQUE D'UNE  
 FEMME EN POLITIQUE**

Montréal, XYZ éditeur, collection Quai no 5, 2020,  
 104 pages



Le monde politique nous a habitués à des récits sous forme de longs textes autobiographiques alors que ses protagonistes reviennent sur les hauts et les bas de leur carrière. Valérie Plante a osé sortir des sentiers battus avec *Simone Simoneau* — *Chronique d'une femme en politique*, en utilisant la BD afin d'illustrer un moment charnière de sa vie par la voix de son alter ego Simone Simoneau.

C'est par les jolies planches de l'illustratrice Delphie Côté-Lacroix qu'on nous transporte dans le monde de la politique municipale et que nous est raconté le quotidien de Simone, suivant sa décision de sauter dans l'arène politique. Le Parti souligne l'engagement communautaire de Simone et le besoin d'améliorer la représentation des femmes dans leurs rangs afin de la convaincre de briguer un mandat sous leur bannière lors des prochaines élections municipales.

Ce n'est pas nécessairement un chemin que Simone aurait considéré entreprendre d'elle-même – comme la plupart des femmes, d'ailleurs. Contrairement aux hommes qui tendent à s'auto-identifier comme candidat sans avoir été sollicités, le fait d'être approchée à maintes reprises et de recevoir un certain soutien s'avère déterminant pour convaincre une femme de se lancer en politique. En raison d'une panoplie de facteurs sociaux, les femmes ressentent le besoin d'être qualifiées ou surqualifiées avant de se présenter et elles refusent en moyenne deux à quatre fois avant de faire le saut.

Plusieurs hommes qui s'engagent en politique proviennent des milieux d'affaires ou juridiques, ce qui leur permet de répondre sans trop de problèmes aux exigences en matière de financement. Amasser des dons à travers un réseau moins nanti s'avère être une tâche très laborieuse. Mais alors que le financement s'avère un obstacle, l'un des atouts des candidates est leur habileté à rallier une équipe de bénévoles au parcours et expériences variées – un élément qui est célébré tout au long du récit de Simone.

Cet essai image le beau de l'aventure politique, mais également ce qui a longtemps été minimisé. Les microagressions, le sexisme ordinaire et la misogynie font partie de la réalité à

laquelle les femmes sont confrontées lorsqu'elles s'investissent en politique. Grâce à la BD qui permet d'interpréter les émotions de façon plus directe, on saisit plus intimement l'effet sur Simone des commentaires condescendants ou le fardeau de l'attention particulière qu'elle doit porter à son apparence. On y expose également les sacrifices que requiert la conciliation entre les ambitions politiques et la famille, ce qui complexifie la décision de s'engager politiquement. Encore aujourd'hui, les femmes portent une charge mentale plus lourde que celle des hommes.

Depuis plus d'un quart de siècle maintenant, nos institutions se mobilisent afin d'atteindre la parité en politique et la participation des femmes dans des postes d'influence à coup de conventions internationales et de programmes d'actions, mais force est de constater que le changement s'opère timidement.

Cet essai qui permet de démystifier un peu plus les rouages des élections municipales se conclut au lendemain de la soirée électorale de Simone. Pour toutes celles qui aspirent à suivre les traces de Valérie Plante, dans un monde où les modèles se font toujours rares, cette BD peut constituer une feuille de route; pour les autres, il s'agit d'une occasion de poser un regard différent sur un parcours politique inspirant.

Sur le plan théorique, il permet de constater le besoin criant pour les groupes indépendants et les partis politiques de jouer un rôle actif afin qu'un réel changement s'opère. Des initiatives telles qu'*On est prêtes*, au Nouveau-Brunswick et *Je me présente*, au Québec sont des exemples de programmes qui offrent un support aux candidates afin que l'atteinte de la parité en politique se concrétise.

**Maryse Nadeau**

*Adjointe parlementaire de la députée fédérale de Frédéricton*



**Défaire ce qui défait**

**Il y a toujours  
quelque chose  
à faire.**

Abonnez-vous  
pour bien suivre!

**actionnationale.quebec**

# Les Cahiers de lecture

de L'Action nationale

Printemps 2009  
volume XI, numéro 3  
**Les Cahiers de lecture**  
de L'Action nationale



Été 2019  
volume XIII, numéro 3  
**Les Cahiers de lecture**  
de L'Action nationale

**Prendre le large**



PRINTEMPS 2017  
volume XI, numéro 2  
**Les Cahiers de lecture**  
de L'Action nationale



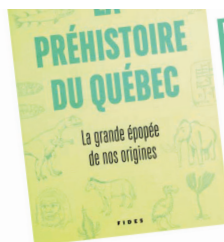
Été 2016  
volume X, numéro 3  
**Les Cahiers de lecture**  
de L'Action nationale



**Des ouvrages de référence**



LA PENSÉE QUÉBÉCOISE EN ESSAIS



Entrevue avec Patrick Couture  
auteur de  
La préhistoire du Québec

Le projet  
Miguasha



ce qui se dépose

AUTOMNE 2011  
volume XI, numéro 1  
**Les Cahiers de lecture**  
de L'Action nationale



VIVRE LA MODERNITÉ



La pensée québécoise en essais depuis 2007; 43 numéros, plus de 1000 recensions par des lecteurs attentifs d'ouvrages édités au Québec traitant de politique, de sociologie, de littérature, d'histoire, d'éducation, d'économie, de culture, de philosophie, de sciences...

S'abonner aux Cahiers de lecture, c'est bâtir une communauté des interprétants.

**Tarifs 2021 - 3 numéros/an**  
(expédition et taxes comprises)

	1 an	3 ans
Abonnement	30 \$	75 \$
Abonnement de soutien	40 \$	100 \$
International	50 \$	125 \$
Institution	50 \$	125 \$

TVQ 1012563392 TQ 002

TPS 11901 9545

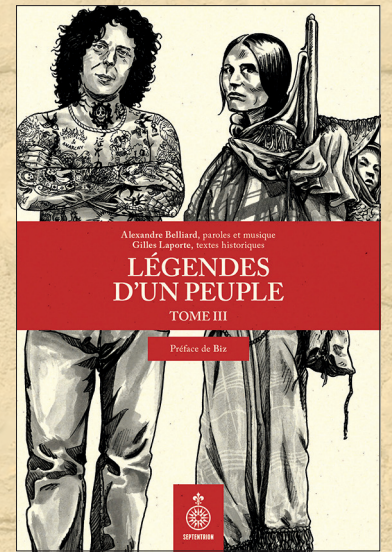
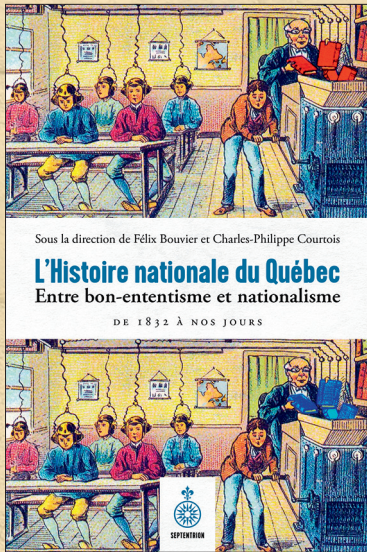
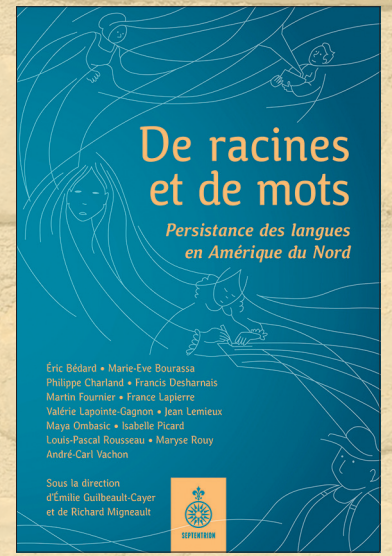
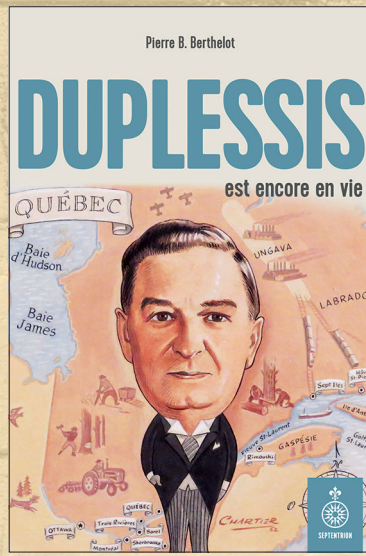
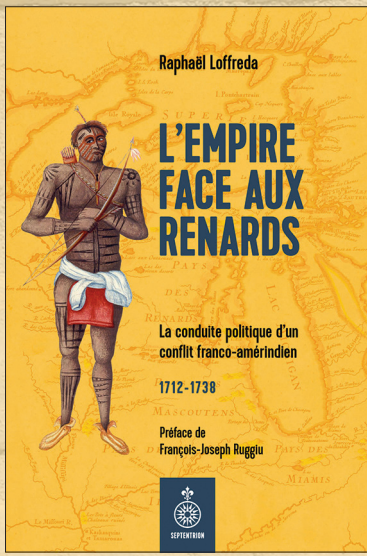
Vous pouvez vous abonner ou acheter au numéro à la boutique internet de L'Action nationale:

**actionnationale.quebec**

On peut consulter  
Les Cahiers de lecture  
sur la plateforme

**érudit**

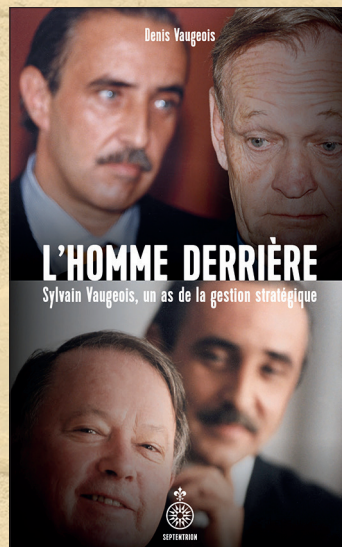
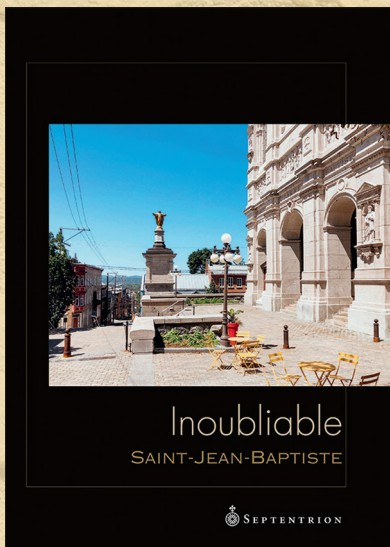
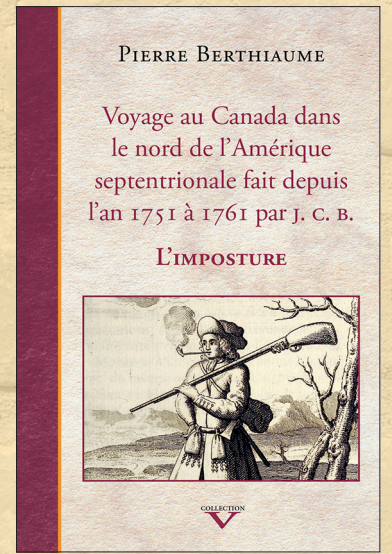
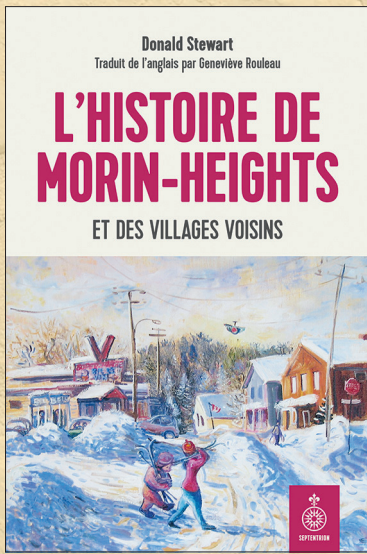
[erudit.org/fr/revues/lecture/](http://erudit.org/fr/revues/lecture/)



SEPTENTRION

TOUJOURS LA RÉFÉRENCE  
EN HISTOIRE AU QUÉBEC

[www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca)



# GFB

*Gestion François Beaudoin*

- Évaluation d'entreprises → faisabilité.
- Transfert familial.
- Rachat par cadres.
- Ventes - Achats - Fusions.
- Services conseils en financement.

Une équipe multidisciplinaire  
offrant tous les services requis  
pour une transaction réussie.

819-397-4920  
gfb@tlb.sympatico.ca